C A
ITI

ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

# APERÇU DE LA MÉDECINE.

E IV
32

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

H. BROWN
H.HENDRICKX.
HERMAN BOERHAAVE.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE.

# APERÇU

DE

# LA MÉDECINE

DANS SES RAPPORTS

## AVEC LES MALADIES INTERNES;


## Par L. Fallot, D. M.

VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.


Pour étudier et pratiquer convenablement la médecine, il faut y mettre de l'importance; et pour y mettre une importance véritable, il faut y croire. CABANIS.

II

BRUXELLES,

Société pour l'émancipation intellectuelle,

A. JAMAR, ÉDITEUR.

= TOФ11 48/632

## ART. 2.

### Des causes externes en général.

Les agents nosogéniques dont l'étude va nous occuper à présent ont plusieurs propriétés communes par lesquelles ils se distinguent de ceux dont nous venons de traiter et de ceux que nous avons à examiner ensuite. 1° Ils sont généraux, et tous les hommes, en tant que membres de la famille humaine, en subissent indistinctement l'influence ; 2° ils sont extérieurs à l'homme; 3° ils agissent tantôt comme causes prédisposantes, tantôt comme causes occasionnelles, suivant qu'ils agissent avec plus ou moins d'intensité, isolés ou en combinaison avec ceux des autres classes.

Nous divisons les causes générales ou externes en *simples*, n'agissant qu'en vertu d'une seule propriété, et *composées*, influençant l'économie par plusieurs propriétés réunies. Les premières sont peu nombreuses. Indépendamment des corps impondérables et de la pression atmosphérique, on ne peut guère y ranger que les agents mécaniques qui sont plus spécialement du ressort de la chirurgie.

#### *A.* DES CAUSES EXTERNES SIMPLES.

##### § 1er. — *De la pression atmosphérique.*

Les physiciens ont évalué de 15,000 à 18,000 kilogrammes le poids de l'air atmosphérique que, sous une pression de 0m,760, supporte le poids d'un adulte; chaque variation barométrique d'une ligne augmente ou diminue le poids de 30 kilogrammes. On trouve dans un mémoire de M. Junod (*Revue médicale*, 1834, t. III, p. 350) des recherches très-intéressantes sur les effets de l'air comprimé, d'où résulte qu'une augmentation modérée de

pression, celle, par exemple, d'une demi-atmosphère, donne aux actions organiques plus de facilité, de vigueur et d'énergie ; par contre, la raréfaction de l'air s'accompagne d'un sentiment de fatigue, de bourdonnements d'oreille, de vertiges, d'oppression, d'accélération et d'affaiblissement du pouls, de soif et d'hémorragie. Si l'absence complète de vibration sonore, comme au reste celle de toute impression sensoriale, prédispose au sommeil, leur trop grande intensité, surtout quand elle est soudaine, peut causer de graves accidents, rompre la membrane du tympan, paralyser le nerf acoustique et ébranler le cerveau. Les mouvements rapides de l'air, qu'on appelle vents, n'exercent pas comme tels d'autre action que l'air comprimé. Il est à remarquer qu'un faible courant, un vent coulis, impressionne l'économie d'une manière plus sensible que les coups de vent impétueux, les ouragans, etc.

### § 2. — *Du soleil, de la lune et des astres.*

Nous ne nous arrêterons pas sur les influences pathogéniques que peuvent avoir le soleil, la lune et les astres, non par ignorance ou dédain des curieux travaux auxquels ils ont donné lieu, mais parce que tout se borne jusqu'ici à d'ingénieuses conjectures. Les temps sont passés où, sous le prétexte que tous les grands corps de la nature ont leurs correspondants et leurs subordonnés dans le microcosme humain, le cœur était directement soumis au soleil, le cerveau à la lune (d'où le nom de *lunatiques* donné à ceux dont la cervelle est détraquée), où Mercure présidait aux fonctions génératrices, où Vénus réglait celle des reins, Saturne celles de la rate, etc. Si on les rappelle, c'est pour montrer à quels écarts peut entraîner l'imagination quand elle abandonne la voie des faits, et combien il importe de revenir à ceux-ci pour vérifier les idées que nous puisons à sa source. Sans contredit, comme foyer de lumière et de chaleur, le soleil exerce une immense influence sur la nature organisée ; mais en dehors de cette sphère d'action, on ne lui connaît jusqu'ici aucune action nosogénique. On aurait été tenté dans ces derniers temps de rendre à la lune quelque pouvoir spécial sur les phé-

nomènes organiques, mais la haute raison, la vaste science, l'imposante autorité d'Olbers et de M. Arago ont fait taire ces velléités.

### § 3. — *De la lumière.*

La lumière, en tant que lumière, et abstraction faite de la chaleur dont s'accompagne la concentration de ses rayons, n'a guère été étudiée, comme cause pathogénésique, que dans ses rapports avec l'organe de la vue. On sait quelle impression désagréable ou douloureuse une lumière trop vive ou trop soutenue fait éprouver dans l'œil et au pourtour, mais on ne sait pas les accidents extrêmement graves qui peuvent en être la conséquence. J'ai vu plusieurs militaires, revenant de Java, chez lesquels un éclat de foudre avait produit la nyctalopie ou des amauroses complètes. On connait l'effet de la privation de la lumière sur les plantes ; leur partie verte blanchit, les fleurs languissent, les couleurs pâlissent, la plante s'étiole. Nul doute qu'un effet analogue se produise chez l'homme. On a constaté la fréquence des scrofules chez des individus habitant des lieux obscurs. Pendant le séjour que j'ai fait dans les pontons de Portsmouth, à mon arrivée en Angleterre comme prisonnier de guerre, j'ai eu l'occasion de remarquer que, quelle que fût, à l'époque de leur admission dans ces cachots flottants, la vigueur de la constitution, la force du tempérament des malheureux détenus, il en était peu chez lesquels une captivité prolongée ne produisit des affections strumeuses. La phthisie pulmonaire, qui en était une des expressions, produisait parmi eux les plus effrayants ravages. On comprend que je ne voudrais pas attribuer ce fait au seul défaut d'insolation suffisante, parce que l'humidité et le défaut de renouvellement de l'air, l'insuffisance de la nourriture, le chagrin et d'autres affections dépressives de l'âme pouvaient revendiquer une bonne part dans sa production.

### § 4. — *Du calorique.*

On sait le rôle important que cet impondérable joue dans l'économie vivante, dont, sous forme sensible, il est le plus

énergique stimulant. Les expressions de *chaleur* et de *froid*, n'ayant rien d'absolu se refusent à toute définition.

Le corps humain se complaît le mieux dans une température de + 15 à 22° c. Cependant sans en ressentir aucune incommodité réelle, l'homme bien portant peut en affronter de beaucoup plus élevées; on va jusqu'à le porter à + 35° c. — La chaleur comme le froid peuvent devenir causes de maladie : 1° par leur intensité, 2° par leur durée, 3° par la soudaineté de leur échange. Généralement une chaleur élevée exalte au plus haut degré l'excitabilité des nerfs, fluxionne la peau, provoque la transpiration, accélère le pouls, et donne lieu en conséquence ou prédispose à une foule de perturbations nerveuses et aux maladies de la peau. — Un degré modéré de froid (depuis + 15° c. jusqu'à 0° et même un peu au-dessous) est en général favorable à l'exercice des fonctions chez les personnes bien portantes, mais s'il s'abaisse davantage, il repousse le sang des surfaces externes de rapport, fluxionne les parties sous-jacentes, les viscères, les appareils cellulo-dermeux, ralentit la circulation, donne lieu à de la somnolence, à des oppressions, prédispose aux inflammations pulmonaires, aux rhumatismes, aux hémorragies.

Au reste, il n'est pas possible d'étudier pratiquement l'action du chaud et du froid sur l'économie, en les séparant de cet ensemble d'influences qu'on appelle *climat*. Nous y reviendrons.

### § 5. — *De l'électricité.*

On s'est beaucoup occupé dans les derniers temps de l'électricité et du galvanisme dans leurs rapports avec l'économie vivante, et leur influence sur le système nerveux a été approfondie avec succès. Ces recherches n'ont cependant pas eu jusqu'ici pour la pathogénie les résultats qu'on s'en était promis. On sait que pendant les temps orageux des personnes bien portantes, mais, proportion gardée, beaucoup plus de malades, éprouvent du malaise, des inquiétudes, que d'anciennes douleurs se réveillent, que des phénomènes morbides s'exaspèrent. Du temps du règne de l'ophthalmie dans l'armée, les médecins militaires, qui se sont attachés à l'étude de cette maladie avec

tant d'intelligence, de soins, de dévouement, et en ont poursuivi l'extirpation avec tant de persévérance, de courage et de bonheur, ont eu l'occasion d'en constater quelquefois une grande extension et une aggravation marquée après des nuits d'orage. — La thérapeutique a été plus favorisée que la pathogénie, et chaque jour les médecins font de nouvelles et heureuses applications de ces agents au traitement des maladies.

### § 6. — *Du magnétisme.*

L'influence du magnétisme sur la production, la marche et la guérison des maladies a dans le temps beaucoup occupé le grand monde, toujours avide du nouveau et du merveilleux; mais en dehors des points où le magnétisme touche à l'électricité, rien d'utile n'a été découvert et les adeptes en ont été pour leurs espérances deçues.

## *B.* CAUSES EXTERNES COMPLIQUÉES.

### § 1. — *De l'air atmosphérique.*

S'il fallait prendre au pied de la lettre tout ce qu'on a dit de l'influence de l'atmosphère sur la production des maladies, on serait dispensé, en quelque sorte, d'y chercher une autre source. C'est une espèce de boîte de Pandore, moins le fond. En effet, il n'est pas de maladie, ou peu s'en faut, dont on ne l'ait accusée d'être l'auteur ou le complice. Et cependant, remarquez-le bien, malgré l'universalité et la spontanéité de cette opinion chez les masses, elle est bien loin d'être prouvée. Sans doute il est beaucoup de maladies auxquelles il serait impossible d'assigner une autre cause qu'un principe malfaisant, ou plutôt une condition morbifique, invisible, intangible, impossible à constater physiquement et chimiquement, recélée par l'atmosphère. Sans doute, à la suite de variations atmosphériques brusques et soudaines, on a vu survenir des affections épidémiques qu'il était permis logiquement de leur attribuer. Et cependant des médecins célè-

bres, faisant à juste titre autorité, après avoir voué une partie de leur existence à noter et recueillir les changements survenus dans l'air ont déclaré à la fin de leur carrière n'avoir jamais pu établir, entre eux et les maladies survenues à leur suite, la moindre corrélation plausible.

Quoi qu'il en soit, et sortant d'une voie entourée d'obscurité, voyons quelles sont parmi les modifications de l'air celles qui peuvent prédisposer ou exposer à des maladies.

Elles peuvent se réduire à quatre : la température, dont nous avons déjà parlé ; l'état hygrométrique ; celui de mouvement et de repos ; le mélange avec des corps étrangers.

Tout au rebours de l'opinion généralement reçue, la statistique nous apprend que par les temps humides les maladies, quoique fort communes, sont moins graves et moins fatales que par un temps sec, et que c'est surtout pendant la réunion du froid à la sécheresse que les épidémies les plus meurtrières s'observent et que la mortalité est la plus grande. Souvent on a vu survenir des maladies graves à la suite d'un passage brusque et rapide d'un temps pluvieux et sombre à un temps sec et serein. — D'autre part on connaît l'influence funeste exercée, surtout dans les régions équatoriales, par la succession de pluies abondantes à une longue sécheresse. Du rapprochement de ces faits il sera permis peut-être de conclure que toute variation brusque de l'état hygrométrique de l'air est nuisible à la santé.

Un air enfermé, stagnant, se vicie. Les éléments qui le constituent n'étant pas à l'état de combinaison, mais à celui de simple agrégation, ne pourrait-il pas se faire qu'en vertu de la différence de leur pesanteur spécifique, ils se séparassent à la longue par le repos? Une agitation modérée de l'air est salutaire, non-seulement en favorisant le mélange de ses éléments constitutifs, mais encore en remplaçant par une quantité nouvelle et pure celle qui était viciée. L'action, légèrement excitante, qu'elle produit sur l'appareil tégumentaire externe appelle les fonctions de celui-ci à l'exercice.

On manque jusqu'ici d'observations exactes sur l'action des vents au point de vue nosogénique ; cependant dans nos climats on sait que les vents humides et froids, ceux du nord et

de l'ouest, sont les plus contraires aux organes respiratoires.

On connaît la composition de l'air atmosphérique (= 79 azote + 21 oxygène + quelques atomes en quantité variable d'eau et d'acide carbonique). Tout ce qui en change la composition en diminue la respirabilité. On conçoit que par l'effet de l'électricité une partie de son oxygène puisse se combiner à son azote, d'où résulterait un gaz irrespirable, mais cela n'a pas encore été constaté. — L'air peut servir de véhicule à une foule de corps qui en altèrent la pureté. Tous ne sont pas également à craindre. Il en est dont l'effet est topique et se borne à l'irritation de la membrane muqueuse des voies respiratoires ; telles sont les poussières de toute espèce : d'autres sont absorbés dans les poumons, transportés par le torrent circulatoire et produisent des effets variables suivant leur nature : d'autres enfin, en arrivant en contact avec le sang, s'y attaquent, en dissocient les éléments et y communiquent une action délétère. — Le séjour prolongé d'un grand nombre d'hommes dans un espace relativement étroit imprime à l'air les propriétés les plus nuisibles. On connaît l'histoire de ces malheureux prisonniers renfermés dans un cachot à Calcutta, en 1756, et dont il en périt 122 dans la seule nuit que dura leur reclusion. Percy rapporte un fait analogue ; des prisonniers russes entassés dans une cave pendant la nuit qui suivit la bataille d'Austerlitz y périrent au nombre de 260. On sait la catastrophe arrivée aux assises d'Oxford, à celles d'Old-Bailey. — Et malgré l'évidence de la participation de la viciation de l'air dans des cas semblables, les analyses n'ont pas encore pu découvrir quelle en est la nature, et ne fût-ce l'odeur nauséabonde et suffocante qu'il répand et qui révèle à nos sens la présence d'un principe hétérogène, on serait encore à se demander si c'est à la privation d'oxygène qu'en sont dues les propriétés léthifères.

Le méphitisme des fosses d'aisance, des cloaques, des égouts, des corps en putréfaction, celui qu'exhalent les cimetières ou les caveaux mortuaires fermés depuis longtemps, produisent quelquefois une mort instantanée. C'est une conquête de la raison sur le préjugé, d'avoir éloigné les lieux d'inhumation de l'intérieur des villes et surtout des églises.

## § 2. — *Des saisons.*

En disant quelques mots du rôle des saisons dans la production des maladies, nous tâcherons d'éviter les erreurs qu'on commet souvent dans son appréciation et dans l'adjonction par trop gratuite de facteurs insignifiants ou accidentels.

On pourra voir dans le traité D'HYGIÈNE l'influence que les saisons exercent sur l'économie saine. Au *printemps*, l'homme est généralement plus allègre, plus dispos, plus impressionnable, doué d'un plus grand appétit que dans les autres temps de l'année. Seulement, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause (car on peut en mettre plusieurs en avant), il est plus vite fatigué. En *été*, il devient pesant, paresseux; les impressions ont moins de vivacité, le sommeil est plus court, la respiration moins large, l'appétit moins pressant. L'*automne* renferme tous ces phénomènes; on croit avoir remarqué qu'il dispose aux affections tristes, à la mélancolie, au suicide. L'*hiver* est marqué par un besoin impérieux de mouvement et de nourriture, le sommeil est plus long, la respiration plus complète, la nutrition plus active et par là même la force de résistance au froid accrue.

L'influence des saisons sur les maladies et sur la mortalité est incontestable. Résumons ce que nous apprend l'observation [1]. Cette influence n'est pas également évidente pour tous les âges. C'est aux deux extrémités de la vie, chez l'enfance et la vieillesse, qu'elle l'est le plus. Certaines maladies paraissent affectionner surtout certaines saisons. Dans nos climats on remarque au printemps les catarrhes, les rhumatismes, les angines, et en général toutes les affections qui semblent dépendre des changements brusques et étendus de la température et de l'état d'humidité du sol et de l'atmosphère, la mortalité est surtout grande en avril. En été règnent les fièvres éruptives, les dérangements des organes digestifs; pendant les fortes chaleurs on voit apparaître les affec-

[1] Suivant Hippocrate, les peuples habitant des contrées où les changements des saisons sont peu marqués et les variations de température peu étendues, sont énervés, chargés d'embonpoint; leurs articulations sont grosses, mais faibles; toutes les cavités humides, surtout le bas-ventre, etc.

tions du cerveau, le trousse-galant, etc. L'automne offre assez généralement le même ensemble de maladies que le printemps. On dit que pendant sa durée les fièvres typhoïdes dominent et s'exaspèrent. La mortalité est cependant, toutes choses égales d'ailleurs, à m'en rapporter aux statistiques que j'ai sous les yeux, moins forte que pendant la saison estivale. En *hiver*, les maladies sont très-communes, mais en général, si on en excepte toutefois les affections pulmonaires chroniques, peu graves. C'est dans cette saison que les pneumonies catarrhales et les apoplexies font tant de victimes parmi les vieillards. Inutile, sans doute, d'ajouter qu'une foule de conditions locales et personnelles font varier à l'infini, suivent les endroits et les époques, ces résultats généraux, d'ailleurs approximatifs. J'ai vu la fièvre typhoïde régner avec une intensité égale pendant une année entière; la plus meurtrière dont j'aie été témoin éclata en hiver. Le choléra paraît se jouer de tous les changements de saison. D'après M. Quetelet, ce scrupuleux et consciencieux observateur, cet intelligent et fidèle statisticien (*Annales d'hygiène*, VII, p. 384), la plus grande mortalité commune a lieu au mois de janvier, la plus petite en juillet.

### § 3. *Des climats.*

L'effet de la *climature*, par où nous entendons l'ensemble des circonstances physiques attachées à chaque localité, la nature et les productions du sol où elle repose et des eaux dont il est arrosé, cet effet, comme cause nosogénique, a été reconnu dans tous les temps. Nous devons au père de la médecine des observations sur ce sujet, qui malgré leur ancienneté n'ont rien perdu de leur justesse et de leur à-propos. Il suffit de comparer les individus de l'espèce humaine répandus sur la vaste surface du globe pour se convaincre que les habitants de climats à peu près semblables se ressemblent toujours au point de vue physique, quelle que soit la distance qui les sépare. « C'est, dit Blumenbach, dans la structure des continents, la distribution et le cours des eaux fluviatiles, l'étude des phénomènes atmosphériques connus sous les noms de météores aqueux, celle des vents et des débor-

dements des grands fleuves, enfin dans la nature du sol et l'ordre des saisons que le médecin doit chercher les causes générales de la diversité des êtres et des modifications qu'ils éprouvent. »

Non-seulement il est des maladies exclusivement bornées à telle ou telle contrée (la fièvre jaune, la plique, le pian, etc., etc.) et leur permanence aux lieux où se trouve leur berceau dit assez qu'elles sont dues à des causes locales; mais celles qui sont communes à toutes les latitudes empruntent aux influences propres aux pays où elles éclatent d'importantes modifications de phénoménisation et d'intensité, tandis que les endémiques, transportées accidentellement au dehors et sous un autre ciel, ne tardent pas à se dénaturer. « Il en est des maladies comme des végétaux, dit Reydellet, qui ne supportent qu'avec peine les changements de température, et qui, d'abord forts et vigoureux, ne nous offrent bientôt plus que des espèces dégénérées. »

Si nous insistons un peu sur ce point, c'est qu'il nous semble être d'une utilité pratique immédiate. Supposons qu'un médecin exerçant dans notre pays, soit appelé près d'un malade arrivé d'une région équatoriale ou polaire. Comment pourra-t-il instituer un traitement rationnel s'il ne connaît pas les modifications que le climat de l'équateur ou des pôles fait éprouver à l'économie, les changements internes que sous leur influence subissent les organes? Il ne serait pas possible à un médecin, quelque habile et expérimenté qu'il fût, d'exercer son art avec bonheur dans un pays dont il ne connaîtrait pas les localités. Cela dit assez combien sont déraisonnables et ennemis de leur bien-être ces personnages qui, dédaigneux de ce qu'ils ont près d'eux et à leur portée, fatiguent de leurs mémoires à consulter les célébrités de tous les pays.

Il n'y a pas fort longtemps qu'un jeune homme, dont l'inconduite avait décidé les parents à le laisser partir pour les colonies, en revient avec une tuméfaction du foie, de la dyspepsie, de la diarrhée et une éruption squammeuse sur une grande partie du corps. Les moyens employés n'ayant pas produit un effet immédiat assez satisfaisant, il fut convenu qu'on consulterait à..... Le médecin traitant traça aussi exactement qu'il le put le tableau

de la maladie, mais en s'abstenant soigneusement d'émettre une opinion à son égard. Le mémoire à consulter fut soumis séparément à trois célébrités médicales. Tous répondirent dignement à la confiance dont on les avait honorés et firent des réponses, on ne peut mieux raisonnées et irréprochables au point de vue dont chacun d'eux avait envisagé la maladie. L'un déclara la maladie une duodéno-hépatite des pays chauds, et subordonnant le traitement de l'affection cutanée à celui des organes digestifs. recommanda le repos, la diète féculente et lactée, quelques sangsues, des bains tièdes, les gommeux et l'opium ; l'autre se prononça pour une simple congestion sans phlogose, et jugea qu'on en triompherait par l'alternative sagement combinée des purgatifs dans lesquels devaient entrer le calomélas, des opiacés et des absorbants ; du reste les bains, les frictions, quelques douches sur la tumeur, etc. Un troisième enfin n'y vit qu'une syphilis dégénérée, et, après avoir savamment disserté sur la nature protéique de cette maladie, et avoir cité quelques guérisons de faits analogues, traça au long le traitement qu'on aurait à suivre, et précisa l'époque de l'emploi successif des médicaments qu'il prescrivait dans les diverses phases que la maladie aurait encore à parcourir. Avant le retour de ces réponses, le médecin traitant, persistant dans la médication tonique et analeptique, dont il avait tout d'abord apprécié l'utilité et recommandé l'emploi, avait obtenu une amélioration qui ne tarda pas à conduire à une guérison complète.

On ne peut traiter une maladie rationnellement, car on ne peut l'attaquer dans sa nature, si on ignore les causes sous l'empire desquelles elle est née, et comment les connaître si on ignore l'ensemble des circonstances qui en ont précédé et accompagné l'apparition. « La première chose, dit Hippocrate, que doit faire un médecin en arrivant dans un lieu où il doit exercer son art, c'est d'examiner avec soin son exposition par rapport aux vents, et au lever et au coucher du soleil, etc. » C'est avec la même attention qu'il doit examiner les eaux dont les habitants font usage, si elles sont crues, jaunâtres, etc. ; il doit de plus considérer si le sol est sec et nu, ou couvert d'arbres et humide, s'il est enfoncé ou brûlé par des chaleurs étouffantes

ou si c'est un lieu élevé et froid : il doit enfin examiner le genre de vie auquel les habitants se plaisent davantage ; savoir s'ils sont grands mangeurs et grands buveurs et en même temps adonnés à la paresse, ou s'ils aiment au contraire le travail et l'exercice..... Le médecin, poursuit-il, qui sera instruit de toutes ces circonstances, ou du moins de la plupart d'entre elles, sera en état de bien connaître la nature des maladies qui sont particulières à l'endroit qu'il habite, de manière qu'il ne sera ni embarrassé dans son traitement ni exposé aux erreurs que doivent commettre ceux qui négligent ces connaissances.

En resserrant dans le tableau le plus sommaire les maladies auxquelles les climats prédisposent ou qu'ils déterminent, nous trouvons pour la zone torride les éruptions malignes de la peau, les encéphalites dans toutes leurs nuances, les maladies du foie avec toutes leurs complications, les fièvres graves, les diarrhées, les dyssenteries, le choléra ; ces maladies y ont pour caractère d'y faire une explosion plus soudaine et d'y parcourir leurs périodes avec plus de rapidité ; — dans les zones boréales, de nombreuses cachexies, telles que le scorbut, les scrofules, le rachitis, les maladies chroniques de la peau, le crétinisme. On a considéré longtemps cette maladie comme exclusivement propre aux régions alpestres, mais il est prouvé aujourd'hui qu'elle se rencontre partout où se trouvent réunies des conditions semblables à celles des vallées du Piémont.

C'est le lieu peut-être de dire quelques mots d'un fait extrêmement curieux appelé *acclimatement*. Lorsqu'un homme change de pays, de ville, et quelquefois de quartier dans la même ville, il est rare que peu de temps après la translation de sa résidence il ne fasse une maladie plus ou moins grave. Ce fait bien connu n'a pas été toujours bien interprété. Que de fois l'humidité, l'odeur de la chaux dans une habitation neuve n'ont-elles pas été accusées d'un méfait dont elles étaient on ne peut plus innocentes ! Les étudiants, les employés, les ouvriers, les domestiques, qui de la province arrivent à Paris, sont très-communément atteints de fièvre typhoïde entre le cinquième et le quinzième mois de leur nouveau séjour. On sait qu'il y a peu d'étrangers à cette capitale qui n'y soient attaqués de coliques et de diarrhée.

On en a accusé les eaux de la Seine, mais c'est une supposition toute gratuite. J'ai vu des personnes, qui par excès de précaution s'étaient complétement abstenues d'eau, en être attaquées comme les autres. Il est à remarquer que l'indisposition est très-passagère, mais le payement d'un premier tribut n'en affranchit pas pour l'avenir.

Il n'est aucun naturaliste qui n'ait été frappé des modifications imprimées par le sol à tous les êtres qui y sont placés. Tout ce qui a vie revêt un caractère propre, porte une empreinte particulière en analogie avec ce qui l'entoure.

« Sur le territoire habité par chaque nation, dit Cabanis, s'il se rencontre de grandes variétés de sol, on en retrouve toujours la copie, si je puis m'exprimer ainsi, dans certaines variétés analogues, ou dans certaines nuances de structure, de couleur, de physionomie, propres aux habitants des différents cantons. Les hommes de la montagne ne ressemblent pas à ceux des plaines; il y a même des différences notables entre ceux de telle ou telle plaine, de telle et de telle montagne. Les habitants des Pyrénées ont une autre apparence que ceux des Alpes. Les riants et fertiles rivages de la Garonne ne produisent pas la même nature de peuple que les plaines, non moins fertiles et non moins riantes, de la Loire et de la Seine; et souvent dans le même canton l'on remarque d'un village à l'autre des variétés qu'une langue, des lois et des habitudes d'ailleurs communes ne permettent d'attribuer qu'à des causes inhérentes au local. »

Les influences nosogéniques du sol varient suivant qu'il est montueux ou plat. Dans les chaînes élevées, les vallées sont ou ouvertes aux vents et incessamment balayées par eux, c'est là que les rhumatismes et les fluxions de poitrine abondent; ou bien fermées, inaccessibles aux vents et aux rayons du soleil, humides, c'est là que règnent les scrofules, le rachitis, les goîtres, le crétinisme. A notre point de vue, il faut diviser les pays de plaine en sablonneux et en marécageux. Les premiers n'exercent sur l'économie aucune influence spéciale; la chaleur, la sécheresse qui y règnent d'ordinaire ont sur l'économie celle que nous avons indiquée plus haut; les seconds sont féconds en fièvres intermittentes, et quand une grande chaleur favorise la décom-

position des substances organiques renfermées dans les marais, on y voit naître les maladies les plus meurtrières, la peste, les dyssenteries, les fièvres intermittentes pernicieuses, les fièvres malignes et les éruptions éléphantiasiques et lépreuses. Il est bien évident qu'ici encore le sol n'agit pas seul, et que pour la détermination des conditions causales des phénomènes que nous venons d'indiquer, il faut tenir compte des autres circonstances coopérantes.

On ne sait encore rien de l'influence que peut exercer sur la production des maladies la constitution géologique du sol. Tout ce qu'on a avancé jusqu'à présent à ce sujet est purement hypothétique. Peut-être des recherches ultérieures pourront-elles y jeter quelque jour, mais quel qu'en soit le résutlat, on peut dire d'avance qu'il sera sans utilité pratique.

Dans la partie de la pathologie générale où nous sommes engagé, la limite entre elle et l'hygiène est si mal accusée, qu'il est presque impossible de ne pas la franchir à chaque instant. Plus nous avançons dans l'étude des causes, plus les rapports entre ces deux sciences se multiplient, et plus aussi la ligne de démarcation entre elles s'efface. Ce n'est pas cependant la seule difficulté contre laquelle nous ayons à lutter. L'extrême complexité des questions qui surgissent, le nombre sans cesse croissant de termes dont elles se composent, la multitude des facteurs qui concourent à la production des phénomènes auxquels elles se rattachent, jettent dans leur examen une confusion que nous craignons de ne pas pouvoir toujours éviter, à moins d'entrer dans de longs développements. Et cependant notre préoccupation constante, c'est le désir, le besoin d'être court, sans cesser d'être clair. Chargé de guider le lecteur sur un terrain auquel il est tout à fait étranger, nous désirerions de lui en faire connaître les principaux accidents sans le fatiguer.

### § 4. — *Des habitations.*

En traitant des maladies auxquelles peuvent donner lieu les défectuosités des habitations, nous n'avons pas à nous occuper de leur emplacement ni des dispositions à leur donner pour

qu'elles satisfassent aux exigences hygiéniques. Les règles en sont tracées dans le *Traité d'hygiène*. Si ce que nous avons dit des influences pathogénétiques des climats a été bien compris, on pourra en faire l'application au sujet en question, car les habitations sont des climats en miniature. Si petite que soit une localité, elle offre toujours en raccourci les conditions sur lesquelles nous avons insisté. « Le médecin qui arrive dans une ville, dit Hippocrate, doit en examiner avec soin la position, de quelle manière elle est située, car celle qui est exposée au nord n'exerce pas la même influence que celle qui est exposée au midi, et celle qui est exposée au levant que celle qui est exposée au couchant. » Ces préceptes, appliqués ici à une ville, n'auraient pas moins d'actualité s'il s'agissait d'une maison; malheureusement on les perd trop souvent de vue, et quand on construit ou qu'on achète une demeure, on fait bien plus d'attention au pittoresque qu'à la salubrité de la situation. Les influences nosogéniques des habitations, suivant les localités où elles se trouvent, ont été bien étudiées; seulement les conclusions que l'on en a tirées sont trop absolues, parce qu'on n'a pas assez tenu compte de plusieurs circonstances essentielles, telles que les professions qu'exercent les occupants, le genre de vie qu'ils mènent, les aliments dont ils se nourrissent, les passions auxquelles ils s'abandonnent, tous facteurs qui modifient profondément les influences locales.

### § 3. — *Des objets de vêtement et de couchage.*

« Pour se défendre contre l'intempérie des saisons, dit M. Dubois, il n'a pas suffi à l'homme de trouver un abri dans les habitations qu'il s'était construites, il a encore dû protéger ses organes par des *vêtements* appropriés. » Ces couvertures par lesquelles nous cherchons à nous garantir de l'intempérie des saisons peuvent nuire à l'économie, la prédisposer à des maladies ou les déterminer de deux manières : 1° par leur trop ou trop peu de chaleur; 2° par leur appropriation vicieuse. Les vêtements trop chauds donnent à la peau une impressionnabilité exagérée, augmentent sa vulnérabilité aux variations de

l'atmosphère, provoquent des sueurs abondantes souvent âcres, et prédisposent aux affections catarrhales et cutanées. Les vêtements trop légers, soit qu'ils laissent à découvert de larges surfaces, soit qu'ils ne les garantissent qu'imparfaitement, exposent aux rhumes, aux coliques, aux angines, aux diarrhées. — Au point de vue de l'appropriation vicieuse, nous ne signalerons que la constriction, abus qui se soutient malgré les recommandations des médecins et les anathèmes des philosophes, et qui, en se relâchant un peu chez les personnes du sexe, s'est étendu par compensation, sans doute, au nôtre, qui par sentiment de sa dignité, non moins que par raison, aurait dû l'éviter. Cette constriction peut avoir des suites graves, variant suivant les organes sur lesquels elle s'exerce, tels que déformation des membres, surtout chez les jeunes enfants, refoulement et stase du sang dans le cerveau, la poitrine, l'abdomen, phlegmasies pulmonaires, hémorroïdes, avortement.

Les *lits*, les *siéges* peuvent nuire ou par leur trop de dureté ou par leur excès de mollesse. Dans le premier cas, ils pourraient avoir des effets analogues à ceux de la constriction des vêtements; dans le second, qui est le plus commun, la moiteur où ils tiennent le corps, la chaleur qu'ils y concentrent, les sueurs abondantes qu'ils en font couler, d'un côté rendent la peau plus tendre et plus sensible, d'un autre appellent des congestions viscérales, surtout encéphaliques, enfin, soit à cause de l'échauffement des lombes s'étendant jusqu'aux reins, soit à cause de la sortie par la surface cutanée d'une grande quantité d'eau, disposent à la néphrite (inflammation des reins) et aux affections calculeuses.

### § 6. — *Des applications sur la peau et les orifices muqueux.*

Non-seulement, comme le remarque M. Dubois, « la malpropreté de la peau favorise le développement de plusieurs inflammations aiguës et chroniques de la peau, » mais nous croyons pouvoir ajouter qu'elle peut par son excès devenir une véritable cause de cachexie. Celui qui connaît l'importance des dépurations cutanées ne sera pas tenté de nous contredire.

On ne peut donc en principe qu'être favorable à l'usage des bains, dits de propreté (et ce que nous allons dire s'applique également à ceux que l'on emploie dans d'autres vues), mais il est bon de savoir qu'ils peuvent nuire essentiellement, 1° par leur durée, 2° par leur fréquence, 3° par leur inopportunité.

Quant à leur durée, les bains froids trop prolongés, surtout si l'on y reste immobile, accumulent le sang dans les organes internes et peuvent amener instantanément la mort; les bains chauds et trop longs déterminent de même des hypérémies internes, surtout dans le poumon et le cerveau, et même des morts subites; les bains tièdes trop fréquents attendrissent la peau, relâchent les tissus et appellent des écoulements muqueux opiniâtres.

Employés trop fréquemment, les bains froids provoquent à la peau des éruptions papuleuses et pustuleuses, des furoncles que les hydropathes considèrent comme des mouvements critiques et dépurateurs; les bains chauds débilitent et énervent le corps.

Des bains pris dans un moment inopportun, après un repas copieux ou en général pendant le travail de la digestion, pendant la menstruation ou à ses approches, peuvent donner lieu à des indigestions, des congestions cérébrales ou pulmonaires, la rétention ou le flux immodéré des règles.

L'expositionim prudente du corps au froid, au sortir d'un bain chaud, peut arrêter brusquement la transpiration et donner lieu à des accidents graves.

Il suffit de la présence dans plusieurs cosmétiques, tels qu'huiles, pommades, eaux destinées soit à faire pousser soit à teindre les cheveux, de substances âcres et irritantes, de sels plombiques, argentiques, mercuriques, arseniques, pour qu'on en fasse usage avec réserve et précaution, leur absorption pouvant entraîner des conséquences graves. — On peut en dire autant des eaux de senteur employées pour la toilette. Il en est peu dont on connaisse exactement la composition, et, en tout cas, l'excitation qu'elles produisent sur les centres nerveux n'en permet pas impunément l'usage à tout le monde.

## § 7. — *De l'alimentation.*

En abordant l'étude des aliments considérés comme agents nosogéniques, nous devons prévenir qu'il n'en est aucun dont l'influence soit moins absolue et se laisse modifier plus profondément par une foule de circonstances accessoires, telles que l'habitude, l'âge, le tempérament, l'état des organes digestifs et d'autres conditions individuelles. — Sans empiéter sur le domaine de la physiologie et de l'hygiène, qu'il nous soit permis de rappeler qu'un seul aliment, quelle qu'en soit la nature réparatrice, ne suffit pas à la nutrition, et que la variété dans l'alimentation est indispensable à la conservation de la vie.

Nous ne parlerons pas des maladies produites par une abstinence complète, puisqu'elle conduit imperturbablement à la mort. L'histoire de l'exténuation famélique, fort intéressante au point de vue physiologique, ne doit pas nous occuper. Il n'en est pas de même de l'alimentation insuffisante, c'est-à-dire incapable, soit par sa quantité, soit par sa nature, de réparer les pertes de l'économie. — Voici dans leur plus grande généralité les phénomènes qu'elle détermine. Une sensation pénible de vacuité à l'estomac, de faim, qui se perd quand l'abstinence se prolonge et s'échange alors contre celle de répugnance; un sentiment de lassitude et de faiblesse; pâleur de la face; amaigrissement marqué; aridité de la peau; affaiblissement et ralentissement du pouls. L'abstinence se continue-t-elle encore, gastrite ou gastralgie, syncope, aberrations des sens, défaillance, anémie, scorbut, marasme. — Il ne faut pas oublier que les jeunes enfants, les vieillards et les convalescents supportent difficilement l'abstinence. On croirait avec peine quel déplorable effet exerce chaque jour, sur la durée et l'issue même des maladies, la prolongation indéfinie ou la rigueur excessive de la diète. Chossat en a déjà fait la remarque. Autant l'administration indiscrète ou inopportune des aliments est nuisible dans les maladies aiguës, autant le refus prolongé ou absolu de nourriture est dangereux chez les convalescents ou chez des malades atteints d'affections

chroniques ; il en est de même des hommes de peine, et en général de tous ceux dont l'activité corporelle demande une prompte et abondante réparation. — Si l'insuffisance de l'alimentation était due à la mauvaise qualité, à l'*indigestibilité* des aliments, elle déterminerait des maladies gastro-intestinales dont le caractère varierait suivant la nature des substances ingérées.

La privation rigoureuse ou prolongée de toute boisson a pour effet immédiat une soif ardente, la sécheresse et la chaleur de la bouche et de la gorge, la constipation et la diminution des urines, qui deviennent rouges et brûlantes, la fièvre, etc.

Une alimentation trop abondante, exigeant des organes digestifs un surcroît d'activité, y entretient une congestion qui, sous l'empire de toute cause nosogénique, peut s'élever à l'état de phlegmasie, soit aiguë, soit chronique. Il est à remarquer que les individus voraces sont rarement vigoureux. Il semble que le travail excessif auquel l'appareil de la digestion est incessamment sollicité en vicie le produit et le rende impropre à la nutrition.

Les eaux dures et crues (séléniteuses) paraissent prédisposer aux engorgements lymphatiques et aux scrofules ; les eaux stagnantes, renfermant les détritus d'une foule de substances organiques, peuvent introdu re dans le sang les éléments morbifères les plus actifs et les plus pernicieux.

Les boissons alcooliques, dont on fait malheureusement un si grand abus, ont sur l'économie l'action la plus désastreuse, et si par suite de leur volatilité elles n'en étaient pas si promptement éliminées, elles y exerceraient des effets bien plus pernicieux encore. Les buveurs d'eau-de-vie sont exposés surtout aux apoplexies et aux hydropisies. C'est par ces maladies que se termine d'ordinaire leur carrière. La démence, ainsi que le tremblement alcoolique qui y est un acheminement, se remarque souvent chez eux.

Le lecteur nous pardonnera, espérons-nous, d'effleurer seulement un sujet, dont l'approfondissement nous entraînerait beaucoup trop loin et nous conduirait impérieusement à des détails de bromatologie (doctrine de l'alimentation) qui appartiennent plus spécialement à l'hygiène.

## § 8. — *Des facultés intellectuelles et affectives.*

Si nous plaçons les facultés de l'esprit et les mouvements de l'âme parmi les causes nosogéniques générales et externes, c'est que les premières n'entrent en exercice et que les seconds ne surviennent qu'à l'occasion d'impressions recueillies par les sens et perçues par le centre de relation, et qu'il n'est pas d'homme, si inactif et paresseux que soit son entendement, si calme et insensible que soit son caractère, dont l'attention ne soit tenue en éveil, et les affections mises en jeu, par les objets dont il est entouré et qui, ayant tous des rapports avec l'un ou l'autre de ses besoins, excitent nécessairement en lui ou du désir ou de la répugnance.

Non-seulement les émotions vives de l'âme qu'on appelle *passions,* mais encore l'activité ou la contention trop soutenue de l'esprit, prédisposent et peuvent donner lieu à une foule de maladies. Il suffit de se rappeler, que, quelle qu'en soit la source, les sensations s'accomplissent dans le cerveau, de songer aux communications infinies, à la corrélation étroite qui, par l'intermédiaire des nerfs dont il est le centre, lie cet organe aux viscères, pour comprendre que tout ébranlement dont il est le siége doit avoir du retentissement dans le reste de l'économie. Sans admettre en aucune façon, dit M. Royer-Collard, que l'âme et le cerveau soient une seule et même chose, on ne saurait nier, cependant, que tout ce qu'on appelle *affections de l'âme, passions, sentiment*, bien que provenant *peut-être* d'une source immatérielle, se rattache certainement à certains états du cerveau. — Assurément il est impossible que la force active qui est en nous entre jamais en exercice et réagisse consécutivement sur l'économie sans l'intermédiaire du cerveau, sans qu'il se produise par là même une manière d'être particulière de cet organe.—Or le cerveau gouverne et tient sous son empire, en quelque sorte, tous les organes vivants, tous les solides et tous les fluides. Ce mouvement moléculaire qui s'accomplit sans cesse au fond de l'organisme, et que M. Broussais appelle *chimie vivante,* est placé sous

sa dépendance : par conséquent il est impossible aussi qu'une vive et subite affection de l'âme, dans laquelle l'action cérébrale éprouve une modification considérable, n'imprime pas aux divers actes organiques un changement plus ou moins appréciable de ses résultats. C'est ainsi que la face rougit ou pâlit, que des altérations soudaines du sang produisent des ecchymoses par tout le corps, des colorations noires, bleues, jaunes, des hémorragies externes et internes... Ne suffit-il pas d'une pensée qui traverse l'esprit pour produire l'afflux des larmes, l'écoulement du flux prostatique chez l'homme ou du mucus vaginal chez la femme? La peur n'arrête-t-elle pas brusquement les règles? Ne cause-t-elle pas chez quelques individus l'évacuation brusque du mucus intestinal? La pudeur n'empêche-t-elle pas la sortie des urines, etc.? »

Quoi qu'il en soit, faisons un exposé rapide des accidents et des maladies auxquelles expose la perturbation des fonctions cérébrales. — Après des émotions morales vives et soudaines, causées, soit par la joie, soit par la terreur, on a vu survenir des morts subites, des paralysies, des épanchements sanguins dans le cerveau, des aberrations de l'entendement, des mouvements convulsifs, des syncopes, des hémorragies, des flux de ventre, l'ictère, des éruptions cutanées, etc. — La contention d'esprit trop soutenue excite le cerveau, en exagère la sensibilité, produit de l'insomnie, une excessive susceptibilité, des tremblements nerveux ; plus tard elle congestionne le centre sensitif, en alanguit les fonctions, détermine des maladies chroniques dans les viscères, surtout dans ceux de la digestion ; l'hématose est incomplète, la nutrition imparfaite, la peau se sèche et le malade dépérit sensiblement. — Tels sont les traits les plus saillants d'un tableau dont les nuances sont innombrables.

Quant aux espèces pathologiques produites par les passions proprement dites, il nous paraît impossible de les déterminer d'une manière générale, parce qu'elles sont subordonnées : 1° à la nature de la passion, suivant qu'elle est fondée tout d'abord, *a*. sur la douleur ou, *b*. sur le plaisir, ou *c*. secondairement sur la réaction excitée dans l'organisme pour écarter la première : dans le premier cas, la vitalité se concentre sur les viscères; dans le second,

les érections vitales se portent à la périphérie; dans le troisième, après avoir été refoulés vers l'intérieur, les mouvements organiques sont relancés violemment au dehors; 2° à la nature de leur objet : chaque passion exprime un besoin ou plutôt n'en est que l'exagération, chaque besoin émane d'un viscère et en traduit au dehors l'activité; si cette activité est très-prononcée, elle constituera une prédisposition pour une maladie, qui sera différente suivant la fonction du viscère intéressé; 3° à l'état antérieur de l'économie : le même mouvement passionnel n'aura pas les mêmes résultats chez un individu bien portant et chez un malade, chez un vieillard et chez un enfant, chez un jeune homme sanguin et vigoureux, chez une jeune fille délicate et nerveuse et chez un individu lymphatique et peu impressionnable.

Copions ici, afin de mieux rendre nos idées et de reposer agréablement l'attention de nos lecteurs, le beau passage suivant de la *Médecine des passions* de M. le docteur Descuret : « Les maladies produites par les passions sont, à elles seules, incomparablement plus fréquentes que celles qui proviennent de tous les autres modificateurs de l'économie. La moitié des phthisies, tant acquises qu'héréditaires, reconnaissent, en effet, pour cause l'amour et le libertinage. La goutte et les phlegmasies du tube intestinal ne sont, la plupart du temps, que les tristes fruits de l'intempérance, de la gourmandise surtout. Les maladies chroniques de l'estomac, des intestins, du foie, du pancréas et de la rate, sont plutôt dues à l'ambition, à la jalousie, à l'envie, ou à de longs et profonds chagrins. Sur cent tumeurs cancéreuses, quatre-vingt-dix au moins doivent leur principe à des affections morales tristes. On a vu aussi ces mêmes affections produire subitement les dartres les plus rebelles, entre autres le *lichen agrius*. L'épilepsie, la danse de Saint-Guy, les tremblements nerveux, les convulsions proviennent souvent d'une vive frayeur ou d'un violent accès de colère. Lorsque la fièvre lente nerveuse et le marasme, auxquels succombent un si grand nombre d'enfants et d'adolescents, ne sont pas déterminés par la funeste habitude de l'onanisme, nous devons reporter nos soupçons sur la jalousie. La passion de l'étude, surexcitant sans cesse le cer-

veau, au détriment des autres organes, n'amène-t-elle pas encore, chez les personnes qui s'y abandonnent, la dyspepsie, la gastralgie, l'insomnie, le flux hémorroïdal et la susceptibilité nerveuse qui les rend si malheureuses, en même temps qu'elle fait le tourment des êtres qui les entourent?

« D'un autre côté, les trois quarts des morts subites ne sont-elles pas occasionnées par l'ivrognerie, la gourmandise, le libertinage ou la colère?

« Le suicide, ce fléau que l'on voit régner épidémiquement aux époques de corruption et de perturbation sociale, n'est-il pas presque toujours la conséquence de quelque passion fougueuse, ou d'un chagrin secret?

« Enfin, sur 8,272 aliénés admis à Bicêtre ou à la Salpêtrière, dans le cours de neuf années, on trouve, d'après le compte rendu de l'administration des hôpitaux, que la majeure partie de ces infortunés avaient perdu leur raison par suite de violentes passions ou de chagrins trop vivement sentis. »

---

## Art. 3.

### Des causes spécifiques.

---

#### § 1er. — *De la contagion, des virus.*

S'il est des expressions en médecine sur la signification desquelles il soit nécessaire de s'entendre, ce sont bien certainement celles que nous avons mises en tête de ce paragraphe.

Les interminables discussions auxquelles ont donné lieu les faits qu'elles sont destinées à désigner, ont en grande partie leur source dans une logomachie. Bien certainement, si avant de s'y engager on avait déterminé avec exactitude les conditions que

devaient remplir les affections morbides qu'elles représentent, un bon nombre de ces discussions auraient été évitées.

Pour ne pas échouer sur le même écueil, fixons-en nettement la signification en commençant par celle de cause spécifique. « Une cause spécifique, dit M. Requin, dont nous adoptons les idées, est un être ayant une existence propre, un être, non pas une modalité, un être occulte, ou même manifeste, un agent réellement distinct du corps vivant où il produit la maladie; un agent qui existe ou qui du moins peut exister isolément hors de ce corps vivant. » On voit tout d'abord en quoi ces causes diffèrent de celles que nous avons déjà étudiées.

La *contagion* est pour nous le transport, sous quelque forme que ce soit, d'un principe virulent élaboré ou sécrété par un individu malade, à un individu sain, reproduisant chez lui une maladie semblable à celle dont il est une émanation et de nouveau transmissible de la même manière. Peu importe que le contact immédiat des deux malades soit nécessaire au transport, ou que des corps intermédiaires, solides, liquides ou gazeux puissent servir de véhicule; dès que la communication a pour agent un virus provenant d'un individu malade et pour résultat une maladie semblable à celle dont ce virus était un produit et de nouveau transmissible, elle constitue une *contagion*. Il y a déjà un grand nombre d'années qu'après avoir défendu cette manière de voir par les faits et le raisonnement, je formulai dans les termes suivants les lois de transmission : *Concentration suffisante du principe morbifère; disposition propre à en subir l'influence chez celui qui est exposé à son action*. En effet, tout ce qui peut étendre, diluer, atténuer le principe contagieux, qu'il soit attaché sur un solide, mêlé à un liquide, ou suspendu dans l'air, en diminue le pouvoir de transmission, et, poussé au delà de certaines limites, l'anéantit complétement. D'une autre part, quelle que soit la maladie contagieuse, il se trouve toujours des individus qui, exposés à son influence, y échappent, ce qui semble impliquer l'absence de réceptivité pour l'agent. « Les causes spécifiques les plus énergiques, dit avec raison M. Requin, ne peuvent être, après tout, que des causes probables, c'est-à-dire des causes qui, du moment où elles inter-

viennent, ne produisent pas leurs effets nécessairement, mais donnent seulement à l'éventualité de ces effets un degré plus ou moins élevé de probabilité. » Mais après avoir vu et réfléchi davantage et avoir analysé un plus grand nombre de faits, j'en suis venu à croire que le second terme de ma loi est superflu, que le premier suffit à l'explication des faits de contagion. J'ai cru reconnaître qu'une concentration, une condensation suffisante du principe était la seule condition nécessaire pour le transport de la maladie. Jusqu'ici j'avais raisonné dans la pensée que certains organismes pouvaient se refuser à l'absorption, que les tissus destinés à cet usage pouvaient oblitérer la voie par où elle devait s'opérer ; je marchais dans le chemin tracé par Bichat, avec lequel il est bien permis d'errer. Aujourd'hui je pense différemment. C'est à la puissance d'assimilation ou d'élimination propre à tout organisme, mais qui est loin d'être la même chez tous et chez le même dans tous les temps, que j'attribue l'immunité dont jouissent quelques individus au contact des maladies contagieuses les plus actives. J'admets que tous les individus qui, sous des conditions d'ailleurs semblables, plongent dans un milieu infecté, en absorbent une quantité égale. Du moment que la puissance du poison, soit par sa masse, soit par son degré de concentration, est inférieure à celle d'assimilation et d'élimination de l'économie, la reproduction de la maladie échoue ; dans le cas contraire, elle s'accomplit. (Ceux qui désireront plus de développements pourront consulter mes *Propositions sur la fièvre typhoïde*. Gand, 1840.) Cette pensée n'est pas sans application à la pratique.

Quoi qu'il en soit, on suppose toujours que le principe contagieux réside dans un corps matériel, qui, pour être transporté, s'attache ou se mêle à un autre corps lui servant de véhicule. Il est à remarquer toutefois que des maladies essentiellement contagieuses peuvent naître *spontanément*, c'est-à-dire sans intervention apparente d'aucun principe contagieux produit par des maladies semblables. Telles sont, par exemple, la variole, la rougeole, la scarlatine, la gale, la rage, la dyssenterie et peut-être aussi la syphilis. Nées de cette manière, elles sont aussi sûrement transmissibles que si elles provenaient d'une origine connue. On a supposé, et M. Chomel incline vers cette supposi-

tion, que sans l'intervention d'aucun principe particulier, le pus, le mucus, la salive, etc., deviennent contagieux par un seul changement de proportion des éléments qui les constituent, et on les a rapprochés sous ce rapport de ces terribles poisons végétaux, dont la chimie ne parvient à extraire d'autres éléments que ceux qui constituent le sucre. Je doute qu'il en soit ainsi, et le choix de l'exemple, dans tous les cas, n'est pas heureux. Tout ce qu'il prouve, c'est l'impuissance des instruments d'analyse dont nous pouvons disposer. Quand un air, chargé de principes infectants, accusant par son odeur repoussante la présence de principes étrangers, déterminant chez ceux qui le respirent des maladies semblables à celles dont les émanations l'ont corrompu, quand cet air, dis-je, est soumis aux expériences eudiométriques, ne donne-t-il pas imperturbablement $\frac{79}{100}$ d'azote, $\frac{21}{100}$ d'oxygène, et une minime quantité d'eau et d'acide carbonique? Et parce qu'on ne peut y découvrir de substances hétérogènes, en conclura-t-on que ses propriétés délétères sont dues à un changement de proportion dans ses éléments?

M. Rochoux a fait des maladies contagieuses une division qui, malgré le vague du caractère de leur second ordre, nous paraît pouvoir être acceptée et en faciliter l'étude, savoir : en *maladies contagieuses par germe*, qui sont la gale, la syphilis, la rage, la variole, la rougeole, la scarlatine; on doit y joindre l'ophthalmie contagieuse : et les *maladies contagieuses sans germe ou dont le germe se détruit facilement*, telles que la peste, le typhus des hôpitaux, le typhus amaril, etc., auxquels nous pensons devoir ajouter la fièvre typhoïde, la dyssenterie, la pourriture d'hôpital, etc. Nous savons bien que le concours de diverses circonstances, mais avant tout de l'encombrement, est nécessaire pour investir ces dernières maladies de la propriété de se transmettre, mais comment l'encombrement agirait-il autrement ici qu'en donnant au produit matériel de ces maladies le degré de concentration nécessaire à sa reproduction? En comparant ces caractères à ceux que nous avons assignés plus haut aux maladies spécifiques, on voit que la contagion les réunit tous.

## § 2. — *Des miasmes.*

Une autre classe de maladies spécifiques est constituée par les miasmes. Nous entendons par là des effluves morbifères nés de la décomposition de substances organiques, tant végétales qu'animales, répandus sur une grande surface et produisant chez les individus qu'ils enveloppent des maladies de même nature.

En comparant cette définition à celle de contagion, on voit tout d'abord quelles sont entre ces deux facteurs nosogènes les analogies et les dissemblances. Tandis que le corps vivant sécrète les principes contagieux, les effluves ou miasmes sont dus à la décomposition des corps privés de vie. Tandis que les maladies contagieuses peuvent se transmettre indéfiniment en passant par plusieurs organismes et ne sont pas nécessairement bornées à une seule localité, les affections miasmatiques sont intransmissibles et n'ont qu'une action locale et circonscrite. Parmi les maladies miasmatiques, la seule, pensons-nous, qu'on ait bien étudiée, c'est la fièvre des marais.

Nous ne reviendrons pas sur les affections méphitiques dont nous avons déjà dit quelques mots plus haut.

## § 3. — *Des venins.*

Nous plaçons dans une troisième classe d'agents spécifiques les venins, substances liquides sécrétées par certains animaux dans l'état de santé, qui, déposées dans un réservoir commun, leur servent de moyens d'attaque et de défense, et, transportées sur d'autres, donnent lieu à des symptômes constamment les mêmes. Analogues aux virus, en tant que produits animaux vivants, ils en diffèrent en ce que la formation n'en est pas liée à un trouble fonctionnel et que les effets n'en sont pas transmissibles par celui qui en a subi les atteintes. Les animaux venimeux ne sont pas communs dans nos latitudes. Parmi les reptiles, on n'a guère que la vipère; parmi les insectes, les abeilles, les frelons, les guêpes, les punaises, quelques araignées.

## § 4. — *Des poisons.*

En prenant le mot de poison dans son acception la plus large, et l'étendant à toute substance qui, introduite dans l'économie par quelque voie que ce soit, détruit la santé et menace la vie, on voit que les virus, les miasmes et les venins tombent directement sous son application et y ressortissent comme autant d'espèces; mais en en restreignant avec nous la signification à ces substances seules fournies par le règne végétal, animal ou minéral, qui attaquent la santé et la vie de ceux qui en subissent l'action en produisant chez eux des accidents déterminés, toujours les mêmes, mais sans pouvoir se régénérer ou se transmettre ultérieurement, on s'aperçoit qu'ils diffèrent essentiellement 1° de la contagion, en ce que leur formation n'implique pas une maladie préalable et que leur action s'épuise sur le sujet intoxiqué; 2° des venins, en ce qu'ils ne sont pas les produits d'une sécrétion morbide et qu'ils ne se renouvellent pas incessamment; 3° des miasmes, en ce qu'ils ne doivent pas leur origine à la décomposition de matières organiques et que l'air ne leur sert pas de véhicule, mais qu'ils se rattachent étroitement à ces facteurs par leur propriété d'être spécifiques.

Quoique l'action des poisons varie suivant leur nature et que le mécanisme de leur pouvoir destructeur ne soit pas pour tous le même, une condition indispensable de leur activité, c'est leur absorption. Appliquez sur la peau dénudée les poisons les plus violents, un sel arsenical soluble, l'upas ou d'autres substances toxiques également énergiques, recouvrez incontinent la peau d'une ventouse : aussi longtemps que celle-ci restera en place, aucun symptôme d'empoisonnement ne se manifestera, mais ils se déclareront promptement dès qu'elle sera enlevée. Aussi, tout ce qui peut rendre les poisons insolubles en constitue-t-il un antidote.

Nous diviserons, avec M. Orfila, qu'il faut toujours citer le premier quand il est question de toxicologie, tous les poisons en quatre classes, en nous contentant d'indiquer les principaux de chacune d'elles :

1° Les poisons *irritants,* tels que phosphore, iode, acides concentrés, potasse, soude, chaux, ammoniaque, préparations d'antimoine, d'argent, d'arsenic, de cuivre, émétine, coloquinte, gomme gutte, sabine, mancenillier, cantharides, etc.

2° Les poisons *narcotiques :* opium, morphine, jusquiame, acide cyanhydrique, chloroforme, amandes amères, laitue vireuse, solanum, safran, etc.

3° Les poisons *narcotico-âcres :* aconit, belladone, digitale, tabac et son alcali *la nicotine,* qui dans ces derniers temps a acquis une si triste célébrité, ciguë, noix vomique, strychnine, brucine, upas tieuté, upas antiar, ticunas, woroora et curare, champignons, seigle ergoté, vapeur du charbon, etc.

4° Poisons *septiques.* Ici nous retrouvons la plupart des substances dont nous avons parlé à l'occasion des virus, des miasmes et des venins.

Avant de clore ce chapitre, disons quelques mots des *constitutions médicales,* dont, malgré l'ignorance où nous sommes de leur manière d'agir, l'influence comme cause, soit prédisposante, soit efficiente, soit modificatrice des maladies, ne peut pas être méconnue.

### § 5. — *Des constitutions médicales.*

L'observation, qu'en médecine il faut toujours prendre pour guide, acceptant loyalement les faits qu'elle nous livre, si contraires qu'ils soient à nos opinions, et nous gardant bien de les dénaturer ou de les mutiler pour les faire entrer dans le cadre de nos théories, nous apprend qu'en dehors de toute influence contagieuse, miasmatique ou autre cause locale connue, on voit quelquefois à des époques variables, dans les lieux les plus différents, et sous les circonstances les plus diverses, au milieu des conditions atmosphériques les plus dissemblables, toutes les maladies prendre une certaine communauté de physionomie insolite, indice de la participation à leur genèse d'un agent commun. « Il est des époques, dit M. Andral, où les diverses maladies qui sévissent dans un lieu présentent toutes des caractères qu'elles n'of-

frent pas à une autre époque. C'est ainsi qu'il est des temps où la plupart des affections aiguës, qu'on observe dans un pays, s'accompagnent d'une excitation remarquable du système nerveux, d'une vive réaction du système sanguin, tandis que, dans d'autres temps, ces mêmes affections coïncident avec une singulière dépression des forces. Ensuite vous verrez ces affections se compliquer dans leur cours, avec une merveilleuse facilité, de l'inflammation d'un grand nombre d'organes, tantôt donner lieu à un accroissement singulier de quelques sécrétions, soit de bile, soit de mucus. » C'est à cet ensemble de modifications générales, que subissent à des époques indéterminées, dans des localités circonscrites, toutes les individualités morbides, qu'on donne le nom de *constitutions médicales*. Le lecteur voit tout d'abord en quoi elles diffèrent des *constitutions météorologiques*, confondues trop souvent avec elles. « Nous entendons par constitution atmosphérique, dit M. Dubois, cet ensemble de circonstances atmosphériques, qui, par une influence générale, modifie les dispositions individuelles, de telle sorte que les maladies qui en résultent ont toutes des analogies remarquables et que celles qui existaient déjà contractent également des analogies nombreuses. » Il existe donc ici quelque corrélation entre les causes présumées et le résultat observé : c'est dans les conditions physiques de l'air que l'uniformité des caractères morbides peut être cherchée : la constitution atmosphérique et la constitution médicale se lient comme cause et effet, mais si étroites et nombreuses que soient les analogies entre les maladies qui se développent sous leur règne, elles n'en conservent pas moins leur caractère propre et requièrent, sauf quelques modifications, leur traitement individuel. Il n'en est pas ainsi pour les constitutions médicales proprement dites : là, aucune relation de causalité à établir avec des circonstances antérieures. Non-seulement les maladies ont subi, sous l'influence du facteur inconnu, quelques modifications dans leur expression phénoménale, mais encore leur nature intime paraît s'en être ressentie, puisque, « sous l'empire d'une institution médicale donnée, dit M. Dubois, on voit tel moyen thérapeutique, la saignée, par exemple, jouir d'une efficacité qu'on pourrait appeler merveilleuse, dans le cours de toutes les

maladies, et chose singulière! une fois que cette constitution médicale a fait place à une autre, ce même moyen tombe dans un discrédit complet : il échoue complétement, employé dans la même maladie, si même il ne contribue pas à aggraver le symptôme. » — « Une chose dont je suis sûr par une quantité d'observations très-exactes, dit Sydenham, c'est que les espèces de maladies épidémiques, surtout les fièvres continues, diffèrent tellement l'une de l'autre, que la même méthode qui aura été salutaire une année, sera peut-être funeste l'année suivante. »

Le lecteur comprendra, d'après ce court exposé, de quelle importance il est pour le médecin de ne jamais perdre de vue ce point de doctrine quand il s'agit du traitement des malades, but suprême et terme final de la médecine.

### § 6. — *Des parasites.*

Il est quelques êtres organisés appartenant au règne végétal ou fournis par les degrés très-inférieurs de l'échelle animale qui, mis en contact avec le corps de l'homme, s'y attachent, s'y insinuent, s'y développent et y puisent leur moyen de subsistance. On les appelle à cause de cela *parasites*. Leur présence donnant lieu à des maladies, il ne serait pas permis de les passer sous silence. Parmi les premiers, nous ne citerons que les *cryptogames* de la teigne. Le nombre des derniers est grand. Les plus communs, et qu'il sera le plus utile par cela même de connaître, sont les *helminthes*, ou vers, et parmi eux, l'*oxyure vermiculaire*, qui se tient dans le gros intestin et autour de l'anus; l'*ascaride lombricoïde*, occupant de préférence l'intestin grêle; les *tricocéphales*, habitant le commencement du gros intestin, très-fréquents chez les typhisés; les *cestodes*, ou vers solitaires, dont une espèce, celle du *tænia lata*, est commune dans le midi de la France, la Suisse, la Russie, la Pologne, jusqu'à la Vistule, et l'autre, celle du *tænia solium*, se rencontre dans le nord de la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. Il existe aussi une nombreuse classe de vers privés de sexe, mais leur nature spécifique est encore douteuse ; ce sont les vers vésiculaires.

Si à l'occasion de l'étiologie des maladies nous sommes entré dans tant de détails, c'est que nous la considérons comme la base la plus sûre de la diagnose et du traitement. La diagnose, comme nous allons le voir, c'est le discernement du caractère propre aux maladies. Or ce caractère propre ne leur vient pas de leurs symptômes seulement ; ceux-ci ne nous en font connaître que le siége et la forme, ils ne nous éclairent qu'indirectement sur leur nature. Tout comme, sous les dehors, rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un fripon, de même des affections graves et dangereuses prennent souvent le masque des incommodités les plus légères et les plus inoffensives, et dans l'un comme dans l'autre cas, pour se mettre en garde contre l'erreur, il est bon d'interroger les antécédents.

# CHAPITRE III.

## DE LA MANIFESTATION DES MALADIES ET DE LA MANIÈRE DE LES INTERPRÉTER.

On ne parvient à connaître les maladies qu'en étudiant bien leur nature propre et celle de leurs espèces et variétés par l'observation de la maladie et de l'état du malade, ainsi que des choses qu'il prend et de celles qui les donnent; car les maladies deviennent ainsi plus graves ou plus supportables. Nous trouvons encore cette connaissance dans l'ensemble de la constitution de l'air et des différentes parties du ciel, dans chaque contrée, dans les habitudes, le régime, le genre de vie, l'âge du malade, ses discours, ses mœurs, son silence, ses idées, son sommeil ou ses insomnies, ses rêves, les picotements et prurits qu'il ressent : ses larmes, les exacerbations, les déjections, les urines, les crachats, le vomissement, etc. Dans les maladies, il convient d'observer comment elles se succèdent, quels sont les abcès critiques et ceux qui sont mortels; les sueurs, le froid, les frissons, la toux, l'éternument, le hoquet, la respiration, les vents rendus par haut et par bas, avec ou sans bruit; les hémorragies et les hémorroïdes, etc.

HIPPOCRATE.

Tous les phénomènes de la nature annoncent leur existence et établissent leur droit à l'individualité, dans l'espace par la place qu'ils occupent, dans le temps par les actes qu'ils exécutent.

Tout comme l'organisme humain manifeste sa santé par l'in-

tégrité de ses organes et la régularité de ses fonctions, de même il exprime ses maladies par ses lésions matérielles et par les altérations fonctionnelles qui en sont les inséparables compagnes.

Tout comme l'activité fonctionnelle normale de chaque organe ou appareil organique s'exprime par des phénomènes propres et distinctifs, de même leur activité fonctionnelle anormale se traduit par des symptômes caractéristiques.

C'est sur la connaissance de ces lois qu'est fondée la symptomatologie, une des sources du diagnostic, ou discernement du caractère propre et particulier de chaque maladie et de ses différentes espèces.

La diagnose, dans laquelle nous comprenons la prognose, qui n'est en réalité que la diagnose de l'avenir, est sans aucun doute la branche la plus importante de la médecine, puisque la thérapeutique, but définitif de la science, y a son point d'appui principal. Mais (et ceci n'est pas moins encourageant pour le médecin que rassurant pour le malade), c'en est aussi la partie la moins chanceuse quand les opérations en sont conduites avec prudence et habileté.

Pour bien en comprendre les nécessités, étudions-la sommairement 1° dans son objet, 2° dans ses moyens, 3° dans son but.

*Son objet* est d'assigner à chaque cas donné de maladie son caractère propre pour la différencier de celles qu'on pourrait confondre avec elle, et d'en déterminer, à cet effet, le siége et la nature.

Toutes les circonstances, de quelque nature qu'elles soient, propres à différencier un état pathologique d'un autre sont nommées *signes diagnostiques*. On les divise en *caractéristiques* ou *univoques* et en *communs* ou *équivoques*. Les premiers sont ceux qui suffisent pour faire connaître la maladie ; ils sont qualifiés de *pathognomoniques* quand ils sont du petit nombre de ceux dont l'existence est inséparable de la maladie et ne se présente que chez elle. Une douleur vive et profonde dans le côté, survenue à la suite d'un violent frisson, avec matité de son du côté affecté, gêne de la respiration, toux, expectoration de crachats visqueux, aérés, teints de sang, est caractéristique et pathognomonique d'une pleuro-pneumonie (inflammation du poumon

et de son enveloppe). Les seconds sont ceux qui s'offrent dans beaucoup de maladies sans appartenir en propre à aucune. Les palpitations, les mouvements tumultueux du cœur accompagnent les affections nerveuses aussi bien que les inflammations; la dyspepsie (difficulté de digérer) s'observe dans toutes les affections de l'estomac, etc. On les a divisés aussi en *positifs* et *négatifs*, division bizarre au premier aspect et cependant fondée, et souvent utile dans la pratique. En effet, il est des cas où, à côté de quelques symptômes dont la présence pourrait induire le médecin en erreur, l'absence de quelques autres servira à l'éclairer. Un malade vomit, le médecin est dans le doute sur la cause de ce vomissement : est-ce d'une indigestion qu'il dépend, est-il dû à une névrose de l'estomac, ou provient-il d'une irritation de l'encéphale? le symptôme positif, le vomissement peut être un signe de l'une comme de l'autre de ces affections : cependant la langue n'est pas chargée, il n'y a ni dépravation de goût, ni amertume de la bouche, ni renvois, et c'est ce qui existerait s'il y avait surcharge de l'estomac; il n'y a ni pesanteur, ni embarras de tête, ni vertiges, ni aucun autre indice d'irritation cérébrale; donc le vomissement est nerveux.

Cette manière de parvenir au diagnostic d'une maladie par voie d'exclusion doit toujours être employée avec infiniment de réserve. Autant elle serait sûre, si toutes les modifications organiques dont peut dépendre un phénomène nous étaient bien connues, puisque en les passant successivement en revue on parviendrait à connaître la véritable par l'impossibilité d'admettre les autres, autant elle serait hasardée en présence de l'incertitude qui règne encore à cet égard.

Quand nous disons *nature* de la maladie, nous n'entendons pas par là la nature intime, l'essence; ce genre de recherches, comme nous l'avons déjà fait observer, étant inaccessible à l'observation, n'est pas du ressort des médecins. Nous aurions désiré même de pouvoir nous passer de ce mot, à cause de l'incertitude de son acception et de la multitude de ses significations, suivant les bouches où il passe, mais il est consacré par l'usage, et il a fallu nous y conformer. D'ailleurs, en fixant le sens dans lequel nous allons l'employer, nous espérons d'éviter

toute confusion. La nature de la maladie est pour nous *l'ensemble des attributs qui la constituent*. Voilà comme nous avons pu dire plus haut qu'il y a autant de maladies que de malades. En effet, jamais deux espèces pathologiques identiques n'ont été observées, ou, au moins, n'y a-t-il pas de praticien, quels que soient son âge et l'étendue de sa clientèle, qui en ait rencontré. Nous admettons que, par une opération de notre esprit, nous pouvons abstraire et réunir en groupes quelques phénomènes élémentaires communs à plusieurs maladies, pour en faire une espèce pathologique; mais, en réalité, les combinaisons incalculablement variées que dans chaque cas donné ces mêmes phénomènes forment par le concours de circonstances particulières au cas, lui donnent un caractère individuel. C'est ce caractère qu'il s'agit de saisir, de mettre en relief et d'apprécier. Si simple qu'on se représente un cas de maladie, c'est toujours une complication et un enchaînement de faits amenés par des influences extérieures ou intérieures, empruntant, tant au théâtre où ils se passent qu'aux agents qui les suscitent, une physionomie propre. Or ce sont les traits distinctifs de cette physionomie qu'il faut reconnaître et exprimer. Voilà l'objet de la diagnose.

Les détails très-circonstanciés dans lesquels nous sommes entré à l'occasion de l'étiologie, sur les modifications organiques produites par les agents nosogènes, tant internes qu'externes et spécifiques, nous dispensent d'examiner celles qu'en reçoivent les maladies quant à leur nature. Nous ne pourrions que nous répéter.

L'objet de la diagnose étant bien déterminé, examinons brièvement quels sont ses moyens d'action. Ce sont l'étude des symptômes avec lesquels une maladie se présente (symptomatologie) et l'interprétation, l'évaluation de ces symptômes (séméiotique). Jetons un rapide coup d'œil sur chacune d'elles.

# ART. 1er.

## Symptomatologie.

Nous entendons par *symptôme* tout phénomène soit statique ou anatomique, soit dynamique ou physiologique, par lequel une maladie manifeste son existence. Comme dans toutes les autres branches de la pathologie, l'école avait introduit dans la symptomatologie une foule de divisions et de subdivisions, dont peu sont dignes d'être conservées. Mais de toutes celles qu'on a proposées, il n'y en a pas de plus bizarre, nous paraît-il, que celle des symptômes en *précurseurs* ou *prodromiques*, dont l'ensemble constitue pour les auteurs *l'imminence* des maladies, et en *actuels* et *constituants ;* les premiers étant l'attribut d'un état qui n'est plus la santé, mais qui n'est pas encore la maladie. Quel est donc cet état? Quelle en est la nature? Par où se différencie-t-il de ceux auxquels il sert d'intermédiaire? A quels agents faut-il recourir pour en arrêter les progrès ou en obtenir la rétrocession? De quelle utilité pratique peut en être l'admission? Toutes questions qui ressortent directement du sujet et auxquelles je ne connais pas de réponse. En effet, comme nous l'avons vu plus haut, santé et maladie sont deux états corrélatifs, deux modalités de la vie, se touchant par mille points et entre lesquels une ligne de démarcation exacte ne peut être fixée. On ne remédie certainement pas à cette difficulté par l'invention d'une espèce de zone interposée, neutre, qui n'est ni la santé, ni la maladie. C'est la doubler au contraire, puisque au lieu d'une seule limite, il y en a deux à assigner. C'est ainsi que pendant longtemps on a vu les métaphysiciens s'ingénier pour trouver un intermédiaire, une transition entre l'âme et le corps, sans être arrêtés par la pensée que, quel qu'il fût, il serait immatériel ou matériel, et qu'en supposer l'existence n'était pas lever la difficulté, mais en multiplier les termes.

Aujourd'hui on n'admet généralement plus que deux divisions :

1° celle des symptômes en *locaux* ou *primitifs*, et en *secondaires* ou *généraux*, suivant qu'ils se rapportent à l'organe, foyer initial, ou point de départ de la maladie, ou aux parties auxquelles elle s'est propagée, et 2° celle des symptômes en *subjectifs* et en *objectifs*, suivant que les troubles fonctionnels sont accessibles aux sens de l'explorateur ou ne se révèlent qu'à la conscience du malade. C'est ainsi que la fréquence ou l'irrégularité des mouvements du cœur, l'accroissement ou l'abaissement de la température, etc., sont des symptômes objectifs, parce qu'ils sont appréciables au toucher, tandis que la douleur, les vertiges et autres phénomènes semblables appartiennent aux symptômes subjectifs.

On a tort, et cependant cela n'a lieu que trop souvent, de confondre le *symptôme* avec le *signe*, attendu que ce sont des notions entièrement dissemblables. Tout signe est formé par un symptôme, c'est vrai, mais pour cela tout symptôme n'est pas un signe. Il suffit de se rappeler la définition que nous venons de donner du symptôme pour s'en convaincre. La peau échauffée ou refroidie, le cœur battant avec violence, avec irrégularité sont des faits matériels que tout homme pourvu de sens bien développés peut reconnaître; ils attestent une perturbation dans les fonctions de calorification et de circulation, mais c'est par une opération intellectuelle dont le médecin seul est capable que ces symptômes acquièrent une signification et que leur conversion en signes de pyrexies, d'inflammation, d'anémie, d'hypertrophie de la substance, de rétrécissement ou d'induration des valvules du cœur, peut seule être opérée. Il en est de même des symptômes subjectifs. En tant qu'altération de la sensibilité, la céphalalgie, les vertiges peuvent être perçus par celui qu'ils tourmentent; mais pour les rapporter à la perturbation organique dont ils sont l'expression, il faut autre chose que les percevoir, il faut les juger.

Nous empruntons à Double une ingénieuse comparaison très-propre à faire comprendre la différence entre les symptômes et les signes.

« Les symptômes, dit-il, sont comme les lettres de l'alphabet placées sous les yeux d'un homme qui les voit sans les as-

sembler. Jusque-là, elles n'ont aucune valeur, aucune signification ; mais lorsqu'on les assemble, lorsqu'on combine les voyelles avec les consonnes, on forme des syllabes dont la réunion constitue elle-même les mots, tout comme l'assemblage des mots sous une certaine construction constitue des phrases, et celui des phrases des discours. Il en est de même des symptômes. Ce n'est qu'en les rapprochant, en les combinant de diverses manières, que l'on parvient à en déduire des signes propres eux-mêmes à nous dévoiler la nature de la maladie, les dangers auxquels elle est liée, et les espérances qu'elle permet de concevoir. »

Mais avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant pour examiner et, si faire se peut, vider une question fort controversée. Les maladies peuvent-elles exister sans siége organique? des lésions fonctionnelles peuvent-elles avoir lieu sans lésion de texture? Nous ne le croyons pas, non parce que nous ne pouvons pas le comprendre,—à Dieu ne plaise que nous voulions donner notre intelligence pour la limite du possible! — mais parce que c'est contraire à la fois à l'observation et au raisonnement. En effet, jamais à la surface du corps, ou partout ailleurs où les parties sont accessibles à nos sens, on n'a vu de fonction lésée, sans lésion de l'organe chargé de son accomplissement ; jamais on n'a pu parvenir artificiellement à déranger le jeu d'un organe sans agir sur lui matériellement. La pesanteur est une notion abstraite créée par notre esprit comme la vie ; rien n'empêcherait d'abstraire du corps sa pesanteur comme on veut abstraire la vie de l'organisme. Cependant viendra-t-il jamais à l'esprit du physicien de dire que la pesanteur d'un corps peut changer sans qu'il survienne des modifications dans sa densité? de séparer des corps leurs propriétés d'attraction, d'impénétrabilité, etc., pour en faire des êtres particuliers, indépendants? Ce n'est pas seulement absurde en physiologie et en pathologie, c'est désespérant en thérapeutique. Si la vie peut être troublée dans ses actes sans lésion des organes, si elle possède une existence propre et séparée des organes, comment l'atteindre? comment agir sur elle? comment la modifier et en ramener les mouvements à l'état normal? Il n'existe qu'une physiologie rationnelle, utile et pratique, c'est

celle qui attache indissolublement la vie aux organes et les organes à la vie.

Pour faire comprendre à nos lecteurs l'extrême et quelquefois insurmontable difficulté de la séméiologie, il aura suffi de rappeler que les organes où siégent le plus communément les maladies ne sont pas placés à la surface du corps, ni, par là même, directement accessibles aux sens, et que pour en constater l'existence il faut avoir recours à des moyens artificiels. Et encore, malgré l'emploi de ces moyens, il est, dans toutes les maladies compliquées, des altérations fort difficiles à découvrir, soit à cause de la profondeur de leur situation, ou de leur peu d'étendue, soit à cause de la lenteur de la marche et du peu d'intensité du processus morbide qui en a empêché l'expression de retentir au dehors. Et qu'on veuille bien le remarquer : ce sont surtout les affections graves et dangereuses, telles que tubercules, cancers, etc., qui restent ainsi latentes. On ne croirait jamais ce qu'il faut souvent de temps, d'efforts et de patience pour parvenir à arracher à une maladie l'aveu de son existence. Et encore ce n'est pas tout de l'avoir fait parler. Si quelquefois son langage est clair et précis, s'il suffit d'ouvrir l'oreille pour le comprendre, bien souvent il est obscur, confus et a besoin d'être interprété pour acquérir une signification.

Il ressort de ces simples considérations combien est déraisonnable l'oubli dans lequel quelques médecins laissent, et le mépris avec lequel d'autres traitent, les moyens ou instruments par l'emploi desquels on peut parvenir à la découverte des phénomènes pathologiques, que nos sens dénués de leur secours ne peuvent atteindre ; combien par contre est rationnelle la manière d'agir de ceux qui, pour s'assurer de l'état exact des solides et des liquides, et pénétrer le plus avant possible dans les replis de l'organisme, ont recours à tous les procédés chimiques, physiques et mécaniques, etc., qui peuvent les aider dans leurs investigations. Il n'y a pas de données, en apparence si insignifiantes, qui, entre les mains d'un médecin habile et patient, ne puissent acquérir quelque valeur ; c'est en les recueillant avec soin, en les observant avec attention, en les comparant avec discernement dans chaque cas où elles se présentent, en en recherchant la cause

matérielle dans les cadavres de ceux qui succombent après les avoir offertes ,que, d'inaperçue ou négligée qu'elle était, plus d'une est venue occuper une position intéressante dans le diagnostic. Mais pour se livrer à de semblables recherches, ne pas se rebuter devant leur insuccès, ne regretter le temps qu'elles exigent, il faut avoir un dévouement sans bornes à l'humanité, un ardent amour pour son art et une confiance éclairée dans sa puissance et son avenir. Et malheureusement cette réunion de qualités est bien rare !

Il ne peut convenir au plan de cet ouvrage de dresser un tableau symptomatologique des maladies; ce serait entrer dans des détails qu'il ne comporte point; mais il peut être utile d'indiquer d'une manière très-générale les changements pathologiques que nos sens peuvent nous faire connaître, ainsi que les méthodes dont on se sert pour en constater l'existence.

On peut ramener ces changements à trois chefs : 1° l'état des organes; 2° l'état des fonctions; 3° la qualité de leurs produits.

Quant à l'état des organes, nos sens nous renseignent sur l'augmentation ou la diminution de leur volume, de leur température; sur l'altération de leur aspect, de leurs formes, de leur situation, de leur couleur, de leur odeur, de leur résonnance.

Quant à l'état des fonctions, les sens nous font connaître l'augmentation, la diminution, la perversion et l'abolition complète de leur activité.

Et quant aux changements survenus dans le produit des fonctions, à savoir les matières sécrétées et excrétées, si nombreux qu'ils soient, ils peuvent se ranger sous ces quatre classes : la couleur, la saveur, la température, la consistance. On pourrait y joindre leur altération par des matières hétérogènes (Rostan). C'est dans la recherche et l'appréciation de ces changements surtout que le microscope a rendu dans les derniers temps d'inappréciables services à la pathologie.

Les principales méthodes mises en usage pour les constater sont : 1° l'inspection, dont le domaine est circonscrit aux organes situés à l'extérieur ou peu profondément; 2° le toucher pratiqué avec le bout des doigts sur les organes placés aux orifices des

membranes muqueuses; 3° la palpation, qui se fait à l'aide de la main pleine et étendue sur des surfaces assez larges; 4° l'auscultation, appliquée surtout aux fonctions de la respiration et de la circulation; 5° la percussion, moyen précieux pour constater la densité des organes. La combinaison de ces deux dernières méthodes d'investigation, employées avec opportunité et sagement interprétées, est une des plus puissantes ressources du diagnostic.

6° La fluctuation, usitée dans la recherche des épanchements abdominaux, peut servir aussi, étant combinée avec la percussion, à éclairer sur la nature des tumeurs abdominales superficielles.

La reconnaissance de plusieurs liquides étrangers mêlés au sang requiert quelquefois, indépendamment du secours du microscope, celui des réactifs chimiques.

La connaissance du siége d'une maladie étant acquise, les symptômes par lesquels son existence est traduite étant reconnus, il faut procéder à leur évaluation, les convertir en signes. Ceci est du ressort de la *séméiologie*.

## ART. 2.

### Séméiologie.

Ceux qui admettent avec nous l'identité des notions *organisation* et *vie* comprennent que tout changement dans une fonction accuse une altération de l'organe chargé de l'accomplir, altération grave ou légère, durable ou fugitive, sensible ou inappréciable à nos moyens d'investigation, directe ou consécutive, mais nécessaire et fatale. Chaque fois qu'une fonction est dérangée, on en conclut que l'organe auquel elle est affectée est lésé. Voilà un symptôme converti en signe; c'est l'opération diagnostique dans sa plus simple expression. Cependant, comme

nous l'avons établi plus haut, les affections locales cherchent à s'étendre, c'est-à-dire à jeter la perturbation dans d'autres organes que ceux primitivement atteints ; de là, au lieu d'un symptôme, plusieurs, et ce nombre va toujours croissant à mesure que la maladie se propage. Chaque organe a sans doute sa manière d'exprimer sa souffrance, mais comment, au milieu de ces voix qui se mêlent, se heurtent, se confondent, reconnaître celle de chacun? Que d'hommes, dont l'oreille juste et exercée est blessée par la moindre fausse intonation poussée par une voix ou un instrument isolé, ne l'entendent plus quand elle se perd au milieu d'un morceau d'ensemble, et, l'ayant perçue, ne pourraient dire de quelle voix ou de quel instrument elle vient de partir ! Eh ! combien les cris de douleur des organes sont plus difficiles à saisir et à démêler ! Cependant pour parvenir à un diagnostic certain, il est non-seulement indispensable de les distinguer, mais de les analyser tous, d'en déterminer le point de départ, d'en saisir la succession et l'enchaînement. Et néanmoins quand on y est arrivé, la tâche n'est pas toute remplie, un résultat complet n'est pas atteint. Les mêmes symptômes expriment quelquefois des souffrances de nature différente (nous avons vu que le vomissement accompagne aussi bien l'inflammation qu'une névrose de l'estomac), et par contre des affections de nature dissemblable signalent parfois leur existence par un appareil phénoménal différent ; il suffira d'avoir cité les fièvres intermittentes et la syphilis. Que faut-il faire alors pour sortir d'incertitude? par quelle voie faut-il prendre pour ne pas aboutir à l'erreur? Interroger les circonstances au milieu desquelles les maladies ont apparu et qui ont influé sur leur production; compter, analyser, évaluer l'action de tous les agents qui ont concouru à les constituer et qui peuvent en modifier la manifestation ; rapprocher, combiner les conditions au milieu desquelles elles sont nées et les symptômes qui en marquent l'existence. Travail immense, devant lequel recule un esprit vulgaire, mais dont la difficulté même plaît aux esprits supérieurs. Cependant n'est-il pas au-dessus des facultés de l'homme? Examinons.

Pour guider l'homme dans la poursuite de la vérité et l'aider à éviter les nombreuses erreurs qui l'offusquent et en encombrent

les abords, le Créateur lui a accordé deux instruments, les sens et l'intelligence : les sens pour recueillir et constater les faits où elle est cachée, l'intelligence pour en opérer l'éclosion et la faire jaillir. Pour répondre à leur destination, les sens doivent être sains, bien cultivés et ne s'exercer que sur des objets placés à leur portée. L'exercice des sens ajoute beaucoup à la justesse et à la rapidité de leurs opérations ; une foule de nuances, qui échappent à des sens grossiers ou privés de culture, sont distinctement perçues par des organes cultivés. Les sens ont des bornes ; tout ce qui est placé au delà ne leur arrive qu'indistinctement et ne leur donne qu'une aperception confuse, source infaillible d'erreurs. Pour reculer et agrandir la sphère sensoriale, la physique possède des appareils dont la médecine s'est enrichie. On voit tout d'abord l'importance du rôle dévolu aux sens dans la matière qui nous occupe : il est assez beau pour qu'on ne se l'exagère pas, comme cela n'a lieu que trop souvent. Quelque perfection qu'ait un instrument, avec quelque habileté qu'il soit manié, il ne peut être utile en dehors de sa sphère, et celle des sens est purement aperceptive. Aussi leur action, en quelque nombre et de quelque manière qu'ils interviennent, ne peut à elle seule résoudre le plus simple problème de diagnostic. L'intervention de l'intelligence y est nécessaire. Son action commence là où celle des sens s'arrête. Elle ne saisit point directement les symptômes, c'est vrai, elle est de ce chef tributaire des sens ; mais elle anime et vivifie la matière qu'ils lui ont livrée. Encore une fois, car nous désirons d'être bien compris, tout diagnostic implique la possession de faits matériels recueillis et fournis par les sens, et la fixation de leur valeur comme signes de la maladie, ce qui est du ressort de l'intelligence.

Mais tout comme l'exercice est nécessaire aux sens pour leur donner de la perfection, l'intelligence aussi a besoin de culture pour acquérir un haut degré de développement et de justesse. Cependant l'intelligence n'est pas une faculté, mais une réunion de facultés, jusqu'à un certain point indépendantes dans leur action. Celles qui me paraissent s'appliquer plus particulièrement au diagnostic, et dont la culture me semble constituer spéciale-

ment à l'éducation clinique, sont l'attention, la mémoire, l'esprit d'analogie et celui d'induction : l'attention, pour ne laisser échapper aucune circonstance d'un cas à examiner ; « l'attention donnée fréquemment, dit Laplace, à une qualité particulière des objets finit par douer les organes d'une exquise sensibilité qui fait reconnaître cette qualité lorsqu'elle devient insensible au commun des hommes ; » la mémoire, afin d'avoir présents à l'esprit le plus possible de points de comparaison ; l'analogie, pour rapprocher les cas douteux d'autres cas à formes semblables de nature connue, à l'effet d'en saisir exactement les rapports de similitude et de dissemblance ; l'induction enfin, pour ne retirer des rapprochements opérés, des comparaisons établies que des conclusions légitimes et logiques. — Si la médecine inductive était enseignée avec plus de soin et appliquée avec plus de sévérité, une foule d'erreurs commises chaque jour dans la pratique et occasionnées par des fautes de diagnostic seraient évitées. « L'induction, l'analogie des hypothèses fondées sur les faits et rectifiées sans cesse par de nouvelles observations, dit Laplace, un tact heureux donné par la nature et fortifié par des comparaisons nombreuses de ces indications, tels sont les principaux moyens d'arriver à la vérité. »

En résumé, le diagnostic puise ses moyens d'action dans l'observation et l'évaluation de tous les phénomènes et de toutes les circonstances qui ont précédé et qui accompagnent chaque maladie. Le but du diagnostic, c'est d'en poser les indications curatives et d'en arrêter le plan général de traitement.

---

## ART. 3.

### Des indications curatives.

Nous entendons par indication curative ou thérapeutique le jugement déduit, au point de vue du traitement, de l'ensemble des conditions d'une maladie. On voit de suite en quoi l'*indi-*

*cation* diffère de la *médication*, avec laquelle dans le langage vulgaire on la confond communément; celle-ci n'est, en effet, que la conséquence de l'autre, l'application à la pratique de l'opinion conçue et du jugement porté. Tout le monde peut faire une médication, prescrire une substance médicamenteuse : c'est par la promptitude et l'assurance avec laquelle ils y vont que brillent les charlatans impudents et ignares : le médecin seul sait saisir une indication et la remplir avec connaissance de cause.

On divise généralement les indications en quatre genres principaux, auxquels les autres peuvent se rapporter comme espèces, savoir : 1° l'indication *fondamentale ;* 2° l'indication *accessoire ;* 3° l'indication *accidentelle,* et 4° l'indication *symptomatique.*

### § 1er. — *De l'indication fondamentale.*

L'indication *fondamentale* se déduit immédiatement de l'idée précise qu'on se fait de la nature d'une maladie. Un homme sur le déclin de l'âge, d'un genre de vie sédentaire, adonné aux plaisirs de la table, y prolongeant son séjour et l'échangeant seulement contre celui de son lit, ayant le cou court, la face et les yeux habituellement rouges, est brusquement atteint de perte de connaissance, ses membres sont frappés de paralysie. Le médecin appelé trouve sa face injectée, sa peau chaude, son pouls large, sa respiration bruyante, et juge avoir affaire à un coup de sang. Il pratique une saignée et remplit ainsi son indication fondamentale, celle de dégager la tête. — Une jeune fille, étant à son époque, se plonge dans un bain ; l'évacuation menstruelle s'arrête, des éblouissements, des oppressions, des palpitations surviennent. On applique des sangsues aux parties génitales, on fait prendre des bains de pieds à la moutarde. L'indication qu'on remplit ici, celle de rappeler les règles, est encore fondamentale. Malheureusement la nature de la maladie n'est pas toujours aussi facile à reconnaître, les indications ne sont pas aussi positives que dans les cas cités ci-dessus, et cependant elles n'en sont pas moins fondamentales et pressantes, ni la guérison moins directement subordonnée à leur satis-

faction. — Un homme de cinquante ans, ancien militaire, ayant toujours servi dans les grades subalternes, peu réglé dans sa conduite et ayant amplement payé son tribut à la funeste maladie aux atteintes de laquelle la jeunesse échappe si rarement, se décida à épouser une jeune femme. Avant de contracter mariage, il se soumit à l'examen d'un médecin, qui, ne découvrant actuellement aucun signe suspect, se crut en droit de le rassurer complétement sur son avenir. Peu de temps après son mariage, il lui survint une foule de petites incommodités, de la fatigue dans les membres, de l'essoufflement, des palpitations au moindre exercice, des vertiges, de l'affaiblissement de la vue. Ses amis, comme ses médecins, attribuèrent ces phénomènes à un excès d'empressement près de sa jeune femme, et donnèrent des avis en conséquence. En vain repoussait-il ces reproches, ils n'y en persistaient pas moins. Il s'y joignit bientôt une grande céphalalgie augmentant la nuit, des insomnies causées par les douleurs et un dépérissement marqué. Consulté à cette époque et examinant notre malade avec soin, je reconnus sur le crâne l'existence de plusieurs tumeurs gommeuses et une exostose sur le tibia gauche. On convint d'un traitement spécifique, qui donna de si bons résultats qu'au bout de trois mois environ tous les symptômes avaient disparu. La santé n'a pas tardé à se remettre, et, malgré le grand âge auquel le sujet de cette observation est aujourd'hui parvenu, elle ne s'est pas démentie.

C'est très-souvent beaucoup moins dans l'état actuel des malades qu'aux circonstances commémoratives que cette indication doit être puisée. Il y a trente ans environ, qu'à la suite du débordement considérable de la Meuse, les communes riveraines de ce fleuve à l'aval de Namur furent désolées par des fièvres intermittentes, qui cédaient assez promptement à l'emploi du spécifique antipériodique. Cependant à leur suite, et quand la forme fébrile ne se manifestait plus que rarement, les hydropisies anasarque et ascite se manifestèrent en grand nombre. Un curé de village, cédant aux mouvements d'une charité plus ardente qu'éclairée, ayant découvert dans quelque vieux bouquin la recette d'une potion ou tisane hydragogue, dont l'ellébore noir constituait un des ingrédients, distribuait *gratis* les

espèces nécessaires à sa confection. Des évacuations alvines en suivaient généralement l'emploi, les collections aqueuses se dissipaient fréquemment et la renommée transportait au loin le bruit de ces réussites ; mais les individus *guéris* par son intervention ne tardaient pas à se *charger d'eau de nouveau* (et alors la tisane avait perdu son efficacité), ou tombaient dans le marasme. Dans l'un et dans l'autre cas, ils finissaient par succomber et la mort était attribuée à la violence du mal. — Envoyé sur les lieux en qualité de membre de la commission médicale de la province, pour étudier le caractère de l'affection, je crus devoir la rattacher aux fièvres intermittentes qui l'avaient précédée, et jugeai qu'elle était de même nature. — Cette manière de voir ayant été goûtée, l'écorce du Pérou fut largement administrée aux malades et, autant que je me le rappelle, on n'eut plus de victimes à déplorer.

D'autres fois c'est aux habitudes du malade, plutôt qu'à la forme sous laquelle l'affection se présente et au siége qu'elle occupe, que l'indication fondamentale est empruntée. Un jeune homme, de condition aisée, était en proie depuis plusieurs jours à un délire furieux et à d'atroces convulsions qui menaçaient sa vie. Des saignées copieuses, tant veineuses que capillaires, avaient été pratiquées. Quand je le vis, le sang sortait encore avec abondance des nombreuses piqûres des sangsues appliquées à la tête et le long du cou. Cependant plus il perdait de sang, plus il devenait indomptable. En présence de l'insuccès des moyens employés contre l'excitation cérébrale, j'aurais été fort embarrassé moi-même du choix d'une indication curative rationnelle, si un de nos honorables confrères, me prenant à part, ne m'eût initié aux habitudes intempérantes du malade, qui faisait un abus excessif d'alcooliques et n'en était pas à la première atteinte du mal qu'il éprouvait. Dès lors mon opinion fut faite : j'avais affaire au délire des ivrognes, les émissions sanguines ne pouvaient que nuire. — Je proposai le laudanum à haute dose. Le malade s'endormit pendant quelques heures et se réveilla assez calme et sain d'esprit, mais il fut longtemps à se remettre de l'excessive faiblesse à laquelle une médication spoliative trop énergique l'avait réduit.

## § 2. — *Des indications accessoires.*

L'indication *accessoire* ou *adjuvante* a pour objet de combattre des phénomènes qui se rattachent à la maladie principale, mais sans en être des conditions essentielles. C'est ainsi que les purgatifs sont indiqués dans la constipation accompagnant une congestion cérébrale; les antispasmodiques dans les mouvements nerveux qui succèdent à une suppression de règles, etc.

## § 3. — *Des indications occasionnelles.*

L'indication *occasionnelle* ou *éventuelle*, comme son nom l'indique, ne ressort pas de la maladie principale, mais de circonstances fortuites qui viennent s'y joindre. Un pneumonique, étant en pleine sueur, se découvre imprudemment; le lendemain le genou est gonflé, tendu, rouge et douloureux. Quelques sangsues, des cataplasmes sont appliqués autour de l'articulation malade, et tout le cortége épiphénoménal se dissipe et permet de revenir à l'indication fondamentale.

Il arrive quelquefois que l'indication éventuelle l'emporte par son importance sur l'indication causale ou plutôt la remplace. Une jeune fille atteinte d'érésipèle facial, cédant au conseil d'un médicastre, se barbouille la figure d'une pommade saturnine. Vingt-quatre heures après se déclare une fièvre violente, avec délire, vomissement, etc. Des sangsues sont placées au cou-de-pied, des bandelettes vésicantes appliquées aux endroits où siégeait l'érésipèle : celui-ci reparaît et les accidents éventuels se dissipent.

L'appréciation de l'opportunité de cette indication est souvent entourée de grandes difficultés. Un malade est en proie à une phthisie tuberculeuse; un abcès se manifeste à l'anus et donne, en s'ouvrant, naissance à une fistule anale. Faut-il opérer pour obtenir la guérison de cette grave et dégoûtante infirmité ou respecter la dérivation que la nature paraît avoir établie?

## § 4. — *Des indications symptomatiques.*

On appelle indication *symptomatique* celle qui, à défaut de connaissance suffisante de la nature de la maladie pour établir l'indication fondamentale, tend à en combattre les accidents en s'attachant aux plus saillants et plus redoutables. C'est quelquefois la seule ressource qui reste au médecin, car il est malheureusement encore des affections, et, dans le nombre, de très-dangereuses, dont la nature est inconnue et le traitement empirique, et d'autres où l'absence totale de renseignements suffisants ne permet pas de s'y élever; mais c'est toujours une fâcheuse nécessité, parce que la médecine des symptômes est nécessairement incertaine, son effet hasardeux, le même symptôme pouvant être l'expression de maladies différentes dont l'éloignement demande des médications opposées. Après l'ingestion d'un repas, un malade est pris de vomissements incoercibles, d'aliments d'abord, puis de sang. Ce vomissement, quelque grave qu'il soit, peut-il seul, et dans l'ignorance où l'on est de sa cause, régler le choix des moyens pour le combattre? On a fort ingénieusement comparé le médecin qui poursuit les symptômes à un homme dont la montre est dérangée et qui se contente d'en mettre chaque fois les aiguilles à l'heure sans faire remédier au vice de la mécanique, d'où résulte le dérangement.

Ce n'est pas sans danger pour la vie que l'indication symptomatique est imperturbablement poursuivie. J'ai publié, il y a un grand nombre d'années, l'histoire d'un homme qui, ayant fait passer brusquement une éruption cutanée ancienne, éprouva une succession d'affections, incommodes seulement d'abord, mais ensuite assez graves pour menacer son existence, et qui disparurent toutes, pour ne plus revenir, après le retour, en quelque sorte spontané, de l'éruption. Ignorant les antécédents, ainsi que la cause sous l'empire de laquelle ces affections si variées se succédaient, je les traitai d'après leur expression phénoménale, et je m'applaudissais du succès de mes médications, sans me douter

qu'elles ne s'adressaient qu'à un symptôme. La nature, plus sage, plus puissante surtout que moi, produisit à l'aide d'une violente perturbation une crise salutaire dont on comprend sans peine que je respectai les mouvements.

Cependant, hâtons-nous de le redire, ne condamnons pas absolument la médecine des symptômes, c'est souvent la seule ressource qui nous reste dans les maladies incurables. Calmer les douleurs d'un cancéreux, les oppressions d'un anévrismatique, la toux d'un phthisique, c'est déjà remplir une intéressante indication, et en nous apprenant à connaître les caractères des affections supérieures aux ressources de l'art, les récents progrès du diagnostic ont servi la cause de l'humanité. Il est d'ailleurs des symptômes tellement menaçants pour la vie, qu'en les combattant on remplit réellement une indication fondamentale. Que la poitrine d'un pleurétique se remplisse de liquide et que la compression exercée par là sur le poumon fasse naître l'imminence d'une suffocation, en opérant l'évacuation de ce liquide, on ne remplit, à la rigueur, qu'une indication symptomatique, et cependant sans elle la mort serait presque inévitable.

Le plus souvent il est entre les tableaux symptomatiques de maladies de nature dissemblable, des différences suffisantes pour qu'avec un peu d'attention et un peu d'habitude on parvienne à les distinguer : parfois il y a entre elles une telle ressemblance, surtout quand elles occupent le même siége, que si, pour se diriger dans la diagnose, on n'en avait que l'expression phénoménale, on courrait risque de s'y tromper : parfois enfin elles ne sont différenciées que par un seul phénomène, très-insignifiant en apparence, mais qui, saisi à propos, peut devenir un véritable fil d'Ariane pour nous guider dans le labyrinthe où l'on est engagé et nous conduire à une favorable issue. Nous avons communiqué il y a quelque temps à l'Académie de médecine de Belgique l'histoire d'un malade chez lequel se trouvaient réunis, avec une cachexie scorbutique très-avancée, tous les signes d'une ancienne hypertrophie du cœur. L'absence de la voussure précordiale manquait seule au tableau. Frappé de ce fait, reprenant l'analyse de toutes les circonstances de l'état actuel du malade,

les rapprochant de toutes celles dont avaient été marquées les phases que l'affection avait parçourues, nous fûmes conduit à penser que les symptômes cardiaques n'étaient pas la cause de la cachexie et n'exprimaient pas jusque-là une altération organique du cœur. — Cette opinion fut assez heureuse pour triompher, et au bout de quelques mois de traitement par les toniques et les ferrugineux, le malade revint à la santé.

### § 5. — *De l'indication vitale.*

Faut-il admettre avec quelques auteurs une indication *vitale* prise dans l'état des forces, abstraction faite du genre de la maladie et de sa forme? Sans doute; mais ici, comme en beaucoup de points de pathologie générale, il faut bien se comprendre et se mettre d'accord sur le sens des mots. Les forces, dans les corps organisés, ne sont pas un être concret, existant par lui seul et à lui seul, de manière à pouvoir s'accroître ou diminuer séparément, directement. Le mot *force vitale* désigne d'une manière générale l'action produite par les organes; quand celle-ci est languissante, les forces sont en défaut. L'anéantissement des forces, expression équivalente à celle d'anéantissement de l'action organique, c'est la mort. Tout ce qui s'oppose à cet anéantissement contribue à prolonger l'existence. Or, comme sans la continuation de l'existence toute guérison est impossible, c'est à la maintenir qu'il faut avant tout s'attacher. Une hémorragie foudroyante se déclare; la perte du sang, quelle qu'en soit du reste la cause, entraînerait la cessation de l'action organique; les forces se perdent à chaque instant davantage; on cherche vainement à conjurer l'écoulement du sang par des hémostatiques: alors on a recours à la transfusion; l'introduction d'un sang étranger remplace celui qui s'écoulait, elle procure aux organes une stimulation, à défaut de laquelle ils allaient cesser d'agir. On a rempli par ce moyen l'indication *vitale*, celle par laquelle on empêche la vie de s'éteindre.

Ceci une fois bien compris, il n'y aura plus de danger à se servir du mot de *forces*, et les mots d'*augmentation*, de *dimi-*

*nution*, d'*oppression*, de *suspension*, de *perversion* de forces, dont on a tant abusé, et qui, faute d'être bien définis, deviennent encore chaque jour entre les praticiens l'occasion de tant de disputes, auront désormais un sens précis et exprimeront des faits dont il importe au plus haut degré au médecin de tenir compte.

# CHAPITRE IV.

## DE LA PROGNOSE OU PRÉVISION DE L'ISSUE DES MALADIES.

> L'objet le plus important pour un médecin est, à mon avis, l'étudedu pronostic ; quiconque peut déclarer d'avance aux malades les phénomènes présents, les causes passées, prédire l'avenir et suppléer à ce qui est omis, passera pour plus habile et inspirera une confiance telle, qu'on se livrera entièrement à ses soins.
>
> HIPPOCRATE.

Nous définissons le *pronostic*, ou *prognose* d'une maladie, la prévision des changements qui peuvent survenir pendant sa durée. On voit combien cette définition élargit l'acception du mot, qui dans l'usage ordinaire n'exprime que la prévoyance de l'issue d'une maladie, la réponse à la question de savoir si elle aboutira à la guérison ou si elle se terminera par la mort ; tandis que nous y comprenons également les rechutes auxquelles elle peut exposer, l'état stationnaire dans lequel elle peut se renfermer et tous les accidents auxquels elle peut donner lieu, soit qu'ils la compliquent, la prolongent et l'aggravent, soit qu'ils en indiquent, en préparent ou en amènent une terminaison heureuse.

Cette connaissance impliquant une compréhension complète de la maladie, on peut dire que la prognose n'est, comme nous l'avons dit plus haut, que le diagnostic de l'avenir.

On entend par *signes pronostiques* tout ce qui dans l'état du malade sert à donner au médecin une connaissance aussi exacte que possible de ce qui arrivera certainement ou probablement dans le cas donné. Nous disons probablement, parce que le grand nombre de problèmes sur lesquels s'exerce la prognose, la variété, la complexité des conditions auxquelles son issue est subordonnée, ne permettent pas d'émettre une opinion trop absolue. C'est pour être appuyés sur des conclusions illogiques ou prématurées, déduites de faits mal observés ou de fausses analogies, qu'on voit chaque jour tant de jugements démentis, de prévisions déçues, d'arrêts cassés par l'événement. Aussi remarque-t-on que plus un médecin est instruit, plus il est circonspect en ce qui touche la prognose des maladies. Et c'est sagesse. Que d'éventualités, dans le cours d'une maladie, en dehors des prévisions, dont on n'a que trop de tendance à le rendre responsable! Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de lui entendre imputer des accidents survenus à la suite d'une vaccination, dont les uns, quoique s'y rattachant directement, n'auraient pu être prévenus, tels qu'inflammation étendue et douloureuse du pourtour des piqûres, et dont les autres y étaient complétement étrangers, ou, en accordant qu'ils s'y rattachassent, dont l'apparition était au moins sans aucun rapport avec le faire de l'opérateur, tels qu'ophthalmies, érputions cutanées de plusieurs espèces, tumeurs glanduleuses, etc. Que de mères s'indignent contre le médecin, parce qu'au lieu d'évacuations de ventre il est survenu chez leur enfant des vomissements après l'administration d'un purgatif! Qu'un bain ne produise pas tout le soulagement qu'on en avait espéré, ou qu'au sortir de là le malade se sente fatigué, et on ne manquera pas d'accuser d'incurie ou d'imprévoyance le médecin qui l'a ordonné. M. Chomel le remarque avec beaucoup de justesse. « Si rien, dit-il, n'est plus propre à concilier au médecin la confiance du malade et des personnes qui l'entourent que la prévision du pronostic par les événements, rien n'est plus nuisible pour lui que des erreurs du même genre. » On sait combien l'accomplisse-

ment d'une prédiction de Galien qui, chez un malade atteint d'un transport au cerveau, en avait annoncé la guérison par une hémorragie nasale copieuse et imminente, grandit sa réputation et étendit sa renommée.

Quoique le pronòstic semble exercer spécialement son action sur l'avenir, il a cependant une influence directe sur le traitement. En effet, dans la prévision de ce qui peut ou doit surgir, le médecin s'y prépare et avise d'avance aux moyens de combattre les accidents ou d'aider aux mouvements favorables. Prévenus à l'avance, les alentours du malade ne sont ni surpris ni pris au dépourvu par les changements quels qu'ils soient.

Il est des médecins, et c'est peut-être l'effet de la bienveillance de leur nature, qui, déguisant la gravité des cas, l'urgence du danger, prédisent imperturbablement une issue favorable. Les démentis qu'ils reçoivent quelquefois des événements ne portent pas moins de préjudice à leur considération qu'à leur fortune. D'autres, par contre, ceux-ci par une fâcheuse disposition d'esprit, ce qui est un malheur, ceux-là par la suggestion d'un calcul, ce qui est mauvais, assombrissent toujours le tableau, exagèrent le péril et sèment autour d'eux les alarmes et les inquiétudes. Le malade succombe-t-il, le médecin est à couvert, il rappelle avoir prévu, avoir prédit la catastrophe, la maladie était au-dessus des ressources de l'art, il n'en a pas fait mystère, mais que faire contre un mal sans remède? Guérit-il, l'éclat du succès est d'autant plus brillant que la situation était plus sombre; c'est au talent du médecin, à l'habileté de son traitement qu'il faut l'attribuer. Aussi c'est lui qui en retire l'honneur et le profit. Ce n'est pas ainsi qu'agit le médecin honnête et consciencieux. Tout en cachant au malade, pour ne pas aggraver sa situation par des émotions et des angoisses, les craintes qu'elle lui inspire, tout en ménageant la sensibilité de ceux qui lui sont unis par les liens du sang ou de l'amitié, il exprime son opinion avec loyauté et franchise, sans la moindre arrière-pensée d'intérêt personnel, n'excluant jamais de sa manifestation le langage de l'espérance, et y mettant la sage réserve d'un homme qui sait que l'avenir ne lui appartient pas et que fou ou téméraire est celui qui l'engage.

Le pronostic puise ses éléments aux mêmes sources que le diagnostic, à savoir dans l'ensemble des conditions organo-dynamiques des malades. En conséquence, tout ce qui a le pouvoir de changer ces conditions le fait varier. On peut dire généralement que ce sont les modificateurs, rangés par nous dans la classe des causes internes ou individuelles, qui y influent avant tout. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, le pronostic est plus grave dans les maladies des vieillards et des enfants en bas âge que dans celles de l'âge adulte; chez les femmes aux époques critiques, pendant la grossesse ou dans l'état puerpéral, que dans d'autres temps; dans les maladies héréditaires que dans les maladies acquises; chez les individus intempérants et déréglés que chez les individus sobres et rangés; chez des hommes poursuivis et talonnés par l'image et la crainte de la mort que chez des caractères calmes et résignés. On peut dire généralement aussi que le pronostic est plus fâcheux dans les maladies chroniques que dans les aiguës; dans les épidémiques que dans les sporadiques; dans les maladies endémiques, quand les individus atteints sont étrangers aux climats où elles règnent, que chez les acclimatés. On sait aussi que certaines maladies sont plus dangereuses en hiver qu'en été et *vice versâ;* dans les climats à température extrême que dans les zones tempérées. Mais en voilà beaucoup plus que nous n'avions l'intention d'en dire, plus peut-être que ne comportait l'esprit de ce travail.

Le but et le terme final de l'étude de la médecine est, avons-nous dit, la guérison ou l'éloignement des maladies. L'ensemble des moyens pour obtenir leur guérison constitue la *thérapeutique;* pour s'en garantir, la *prophylaxie*. Celle-ci peut se borner aux individus, alors on l'appelle privée; quand elle s'étend à des populations entières, on la nomme publique. La prophylaxie appartient à l'hygiène; la thérapeutique est de notre ressort. Nous allons y jeter les yeux.

# CHAPITRE V.

## DE LA THÉRAPEUTIQUE OU TRAITEMENT DES MALADIES.

> Il n'y a aucun principe fixe de traitement des malades : la guérison s'obtient tantôt par les contraires, tantôt par les semblables, tantôt d'autre manière, sans qu'on puisse dire en vertu de quelle propriété.
>
> HIPPOCRATE.

Les indications curatives prenant leur source dans le diagnostic, c'est avec raison, pensons-nous, que nous écartant de la marche généralement suivie, nous en avons traité dans le chapitre relatif à celui-ci, et fait l'étude avant d'aborder celle de la thérapeutique, qui est pour nous *l'art de remplir ces indications*. Nous avons vu plus haut sous l'influence de quels agents la modalité de la vie qui constitue la santé passe à celle de maladie; nous avons à étudier à présent l'influence de ceux qui peuvent ramener l'organisme de l'état de maladie à celui de santé.

Mais avant d'en aborder l'étude, jetons un rapide coup d'œil sur les méthodes thérapeutiques, considérées dans leur plus grande généralité.

# ART. 1er.

## Des méthodes thérapeutiques.

Une loi qui domine toute la thérapeutique, c'est que la nature *seule* guérit un grand nombre d'affections et que l'art *seul* ne peut en guérir aucune. *Je te panse*, disait Ambroise Paré, *Dieu te guarisse*. Sans le concours favorable des actes vitaux, les maladies les plus simples sont incurables. Tout comme dans l'état hygiologique les aliments les plus substantiels ne nourrissent qu'autant qu'ils sont en harmonie avec la puissance digestive, de même les moyens thérapeutiques les plus héroïques restent sans effet, si la nature ne répond pas à leur action. « La thérapeutique, comme le dit si bien M. Chomel, n'a pour but que de modifier l'action intime des organes pour obtenir la guérison ou le soulagement des maladies. »

### § 1er. — *De la méthode expectante et agissante.*

Dans le cours de cet écrit, nous avons déjà eu l'occasion de parler de la force médicatrice; nous avons dit alors ce qu'il fallait entendre par là; nous avons essayé d'en expliquer les actes et de fixer les limites où le raisonnement et l'observation nous ordonnent d'en circonscrire la puissance. Voici comment M. Bouillaud s'exprime à ce sujet : « Un fait constaté par tous les vrais observateurs, c'est que la même puissance, qui préside au maintien de la santé, tend, dans quelques maladies, surtout aiguës, à rétablir l'équilibre rompu et à ramener l'ordre et le rhythme naturel dans les fonctions organiques bouleversées. » C'est sur l'existence de cette puissance que repose la *méthode expectante* ou *négative*. Mais ici, comme il arrive toujours, les systématiques ont été au delà des bornes. De ce que quelques maladies guérissent spontanément, ils en ont conclu qu'il devait en être ainsi de toutes, et fermant les yeux sur cette foule de maux que leur durée aggrave

constamment, ils ont converti l'inaction en règle et en unique loi de la pratique. On voit que cette manière d'agir n'est que du fatalisme en même temps que la négation de l'art. Il est juste toutefois de faire observer que si, spéculativement et en théorie, cette méthode est une complète abstention de traitement, elle ne l'est pas en fait et en réalité. En effet, si dévoué qu'il se montre à la méthode expectante, avec quelque soin qu'il s'abstienne de toute médication qui pourrait troubler la nature dans aucun des actes qu'elle est censée susciter dans un but de guérison, le médecin expectant veille activement à ce que les règles du régime, les lois de l'hygiène soient scrupuleusement observées. Or, celui qui applique à propos le repos et la diète ne peut pas être considéré comme absolument inactif; la diététique, comme nous le verrons plus bas, est un précieux agent de la thérapeutique.

A la méthode *expectante* ou *négative* on oppose la méthode *agissante* ou *positive*, par où nous entendons celle qui emploie des médications actives, énergiques. On l'appelle *perturbatrice* quand elle a pour objet d'imprimer à l'économie une secousse soudaine, brusque, violente, en vue d'opérer un changement quelconque. Ces deux méthodes se concilient parfaitement et, judicieusement appliquées et combinées, elles peuvent rendre les plus grands services, car s'il est des maladies qui d'elles-mêmes tendent à la guérison, et soient, à ce titre, du ressort de la méthode expectante, il n'en est pas une de cette catégorie qui ne puisse, par le fait de causes tantôt évidentes, tantôt inconnues, revêtir tout à coup le caractère le plus grave et le plus menaçant, et tomber alors sous l'application de la méthode agissante. On ne peut donc mettre raisonnablement ces deux méthodes en opposition, moins encore en fixer la valeur *à priori*. Chacune est utile et préférable en son temps, et le choix doit en être abandonné dans chaque cas au jugement et au tact du médecin.

### § 2. — *De la méthode rationnelle et empirique.*

En les envisageant au point de vue de la source où elles puisent leurs éléments, on divise les méthodes thérapeutiques en *empirique* et en *rationnelle*. La première est « celle qui repose unique-

ment sur la connaissance brute de la vertu curative de tel ou tel moyen dont on ignore complétement le mécanisme. » La seconde est « celle qui est fondée sur une connaissance exacte de la nature de la maladie et du mode d'action des moyens qu'on lui oppose.» Ces définitions sont de M. le professeur Bouillaud.

Si la méthode rationnelle ne comportait que les seules médications dont l'appréciation peut se faire *à priori*, elle serait bien pauvre en ressources. En effet, dans l'état actuel des connaissances médicales, il est impossible d'arriver à la détermination exacte des données nécessaires à cet objet. Cependant le petit nombre que nous possédons déjà augmente à mesure que la nature des lésions et le mode d'action de leurs causes sont mieux connus. Quand la physiologie eut démontré naguère que l'absorption est d'autant plus lente et plus incomplète que le système veineux est plus plein, le thérapeutiste comprit que là où les maladies sont occasionnées ou les accidents produits par un défaut d'absorption, la phlébotomie peut être utilement employée. Quand il fut constaté que la gravelle rouge était constituée par des urates, on sentit la nécessité de bannir les substances azotées de l'alimentation des individus atteints de cette affection. La découverte de la conversion de la fécule en sucre au contact des tissus vivants conduisit à la proscription de la nourriture amylacée chez les diabétiques. La constatation de la diminution des globules dans le sang des chlorotiques, rationalisa la médication martiale qui jusque-là avait été empirique dans la chlorose.

Nous pourrions multiplier nos exemples, mais ceux-ci doivent suffire pour justifier l'espoir que nous avons d'en voir incessamment accroître le nombre.

Hors de ces cas, c'est à l'empirisme seul que nous devons la connaissance des agents thérapeutiques (nous parlons exclusivement de ceux qui ont rapport à la médecine interne), non à cet empirisme que Zimmerman a stigmatisé si éloquemment dans le passage suivant : « Un empirique en médecine est un homme qui, sans songer même aux opérations de la nature, aux signes, aux causes des maladies, aux indications, aux méthodes, et surtout aux découvertes des différents âges, demande le nom d'une ma-

ladie, administre ses drogues au hasard, ou les distribue à la ronde, suit sa routine et méconnaît son art ; » mais à cet empirisme qui, réunion heureuse de l'observation et de l'expérience, s'appuie sur des *expériences* bien dirigées, s'allie avec le raisonnement, se purifie à son contact et porte le nom d'*empirisme rationnel*. C'est lui qui, saisissant les analogies et les dissemblances des cas nouveaux et de ceux antérieurement recueillis, en déduit l'opportunité ou l'inopportunité d'y appliquer des moyens dont l'expérience lui a fait connaître les vertus. C'est lui qui a généralisé dans les affections périodiques l'usage du quinquina employé seulement d'abord dans les fièvres intermittentes, qui a étendu à tous les accidents dus aux scrofules l'iode, opposé jusque-là au goître seulement, et introduit avec tant de succès ce métalloïde dans le traitement de la syphilis tertiaire. Si la syphilisation artificielle tient un jour les promesses que ses défenseurs font en son nom, c'en sera là encore un des fruits.

Loin d'être incompatibles et exclusives l'une de l'autre, la méthode rationnelle et la méthode empirique peuvent s'unir et se confondre, et elles puiseront dans cette heureuse alliance plus de promptitude et de sûreté.

---

## Art. 2.

### Des moyens thérapeutiques.

On comprend sous la dénomination générale de *moyens thérapeutiques*, dit le professeur Chomel, « tout ce qui peut être employé par le médecin pour rétablir la santé des malades. » Nous ajoutons à cette définition, d'ailleurs fort juste, « et soulager leurs souffrances. »

On renferme assez généralement la thérapeutique dans le cercle étroit d'une pharmacie, et pour bien des gens tout le traitement des maladies est dans la prescription de recettes. C'est un malheureux préjugé qu'on ne saurait combattre avec trop de

constance et d'énergie. Il n'est pas une seule maladie peut-être qu'on ne puisse guérir sans avoir recours à l'arsenal pharmaceutique, et il n'en est aucune dans laquelle l'administration de médicaments suffise seule pour faire la cure.

### § 1er. — *De la thérapeutique hygiénique.*

Si l'observation scrupuleuse des règles de l'hygiène est la condition *sine quâ non* du maintien de la santé (voy. le Traité d'hygiène), leur application intelligente et assidue n'en est pas une moins essentielle de la guérison des maladies. Il n'est pas de maladie, soit légère, soit grave, où on puisse les négliger sans de sérieux inconvénients. Toujours et partout les moyens hygiéniques sont des auxiliaires puissants des moyens thérapeutiques, et dans un grand nombre de cas ils peuvent les remplacer sans pouvoir jamais être suppléés par eux. Ce n'est pas la partie la moins difficile du traitement que le maniement des modificateurs hygiéniques, et il en est beaucoup qui n'échouent que parce qu'on n'a pas su en tirer un bon parti, ou parce que, mettant une confiance aveugle dans les agents empruntés à la matière médicale, on les a dédaignés. S'il ne nous était pas défendu par la nature de ce travail d'entrer dans des particularités, combien il nous serait facile de justifier par des exemples ce que nous venons de dire !

Déjà nous avons appris par quel mécanisme l'abus des *six choses*, si improprement nommées *non naturelles*, peut devenir cause, soit prédisposante, soit déterminante de maladie; de plus, nous savons qu'il est un grand nombre d'affections, même graves, où l'éloignement de la cause productrice suffit pour obtenir la guérison. Une contention d'esprit trop soutenue, des travaux intellectuels ardus, peuvent appeler des congestions cérébrales, des vertiges, de la céphalalgie, du trouble dans les fonctions de l'entendement : des distractions agréables, l'interruption des études suffisent souvent, sans l'intervention d'aucun modificateur pharmaceutique, à dissiper ces symptômes et à conjurer le danger dont ils étaient les avant-coureurs. En vain emploierait-on la médication la plus active, la plus énergique; instituerait-on les plus abondantes saignées, aurait-on recours

aux dérivatifs les plus puissants, du moment que le repos le plus parfait de l'esprit n'en seconde pas l'action, tous ces moyens resteront inefficaces. Maintenant combien ne voit-on pas résulter de rechutes, survenir d'accidents pendant la convalescence, à la suite d'une violation quelconque des règles de l'hygiène, de l'abus ou d'un usage intempestif de quelques-uns de ses matériaux! Plus d'un individu meurt poitrinaire qui aurait échappé à cette dure destinée si, pendant sa convalescence d'un rhume, il ne s'était imprudemment exposé au froid. Les gens du monde ne se doutent pas assez généralement de la puissance de la thérapeutique hygiénique, et beaucoup de médecins, tout en la proclamant, ne se montrent pas assez rigides dans la satisfaction de ses exigences. Ils transigent trop facilement avec celles de leurs malades, et par la raison même que la peine ne suit pas immédiatement la transgression, on méconnaît trop souvent leurs étroits rapports de causalité. Pendant la convalescence des maladies accompagnées de grandes pertes matérielles, soit naturelles, soit provoquées, un désir impérieux d'alimentation, un appétit irrésistible, quelquefois une faim vorace se déclare; il est urgent de donner satisfaction à ce besoin de l'économie épuisée, mais que de précautions à prendre, que de tâtonnements à faire, quelle surveillance à exercer pour que la restauration si vivement réclamée et si urgente reste en harmonie, soit en un juste équilibre avec le pouvoir d'assimilation. Lorsque le père de la médecine disait qu'après lui il laissait deux grands médecins, l'eau et la diète, c'est qu'il savait par expérience l'importance de la place que ces deux agents hygiéniques occupent parmi les modificateurs thérapeutiques. Non-seulement l'eau est la plus salubre de toutes les boissons pour l'homme, mais l'art de guérir ne possède aucun moyen plus universellement utile dans les maladies fébriles, rien n'étanche aussi efficacement la soif, qui en constitue un des plus pénibles symptômes. Aussi les malades la désirent-ils vivement. Il ne faut pas en excepter les fièvres typhoïdes, ni même le choléra. On a vu bon nombre d'individus attaqués de ces graves affections, placés de manière à ne pouvoir recourir aux secours médicaux, y échapper rien qu'en buvant de l'eau en abondance. Mais ce n'est pas seulement aux affections

accompagnées de fièvre que l'application en est efficace. La plupart des maladies de la peau sont exemptes de fièvre (exanthèmes chroniques), et il n'en est pas une dans laquelle l'emploi de l'eau fraîche ne produise un soulagement sensible. J'ai souvent eu lieu d'en admirer l'efficacité dans les névroses et surtout les gastralgies, maladies si communes dans toutes les classes de notre société et reconnaissant si souvent pour cause l'usage habituel des boissons chaudes. Chez une jeune femme, d'une constitution grêle, mal réglée et à laquelle par ce motif le fer avait été imperturbablement prescrit, mais sans effet, j'ai vu les douleurs stomacales s'apaiser comme par enchantement et les digestions jusque-là si lentes, si douloureuses, s'effectuer sans aucune sensation pénible, après l'usage de l'eau fraîche continuée pendant quelques semaines. Pour satisfaire au goût ou au caprice des malades, ou pour leur donner une salutaire confiance à l'agent modificateur, je prescris l'eau gazeuse obtenue par le petit appareil gazogène, mais je crois pouvoir affirmer que si quelquefois l'acide carbonique combiné avec l'eau a pu en accroître l'efficacité (ce que je suis loin de contester), dans la grande pluralité des cas il y a été étranger, et les mêmes bons résultats obtenus de l'eau gazeuse ont suivi l'emploi de l'eau de fontaine fraîche et pure.

La thérapeutique trouve un puissant auxiliaire dans un air pur et frais. Il n'est pas d'affection si légère dont un air vicié ou corrompu ne puisse envenimer le caractère. Renouveler l'air de la chambre d'un malade, en ayant bien soin toutefois de le garantir des courants, est une mesure de première importance. Si dans nos hôpitaux, nos prisons, nos églises, nos casernes et en général dans tous les lieux où un grand nombre d'hommes sont habituellement réunis, il existait un système convenable de ventilation, bon nombre de maladies seraient prévenues, bon nombre de décès évités. C'est dans les chambres des enfants atteints de variole, de rougeole ou de scarlatine, dans celles des femmes en couche, qu'un dangereux préjugé entretient surtout une température élevée, inséparable malheureusement d'un air renfermé, et c'est là surtout que le rafraîchissement fréquent de l'air est le plus désirable, le plus nécessaire.

On peut tirer aussi un grand avantage de l'emploi de la lumière solaire, surtout dans les maladies caractérisées par la langueur et la paresse de l'hématose (formation du sang). L'exposition des enfants scrofuleux dans un lieu élevé, bien éclairé et ventilé, devient pour eux un moyen efficace de guérison. Un grave préjugé contre lequel nous ne saurions protester assez, c'est de plonger dans une obscurité profonde des individus atteints d'ophthalmie scrofuleuse et en général tous les ophthalmiques photophobes, c'est-à-dire présentant une sensibilité extrême pour la lumière. On comprend que pour ceux chez lesquels elle existe à un haut degré; il soit convenable d'adoucir l'éclat d'un soleil trop brillant, d'en tamiser en quelque sorte les rayons au travers d'une étoffe légère, mais une soustraction absolue des yeux aux impressions lumineuses, loin d'en amoindrir la susceptibilité, la porte au plus haut degré d'exaltation et a d'ailleurs des inconvénients graves dont ce n'est pas ici le lieu de s'occuper.

La chaleur est aussi un modificateur thérapeutique très-actif. Nous avons déjà dit combien le froid est nuisible aux vieillards, aux enfants, aux convalescents et en général à tous ceux dont la caloricité est languissante. Nous ne saurions trop blâmer l'usage qui prévaut de plus en plus d'exposer les jeunes enfants à toute espèce de température en vue de les endurcir. Cet usage, qui perd de ses inconvénients à mesure que l'enfant s'éloigne du moment de sa naissance et gagne de l'âge, peut en avoir de très-graves pour les enfants à la mamelle. Il est très-nécessaire de les garantir du froid. Il est démontré par des expériences directes que chez les jeunes animaux la production de la chaleur dans un temps donné est beaucoup moindre que chez les adultes et que leur température baisse beaucoup plus rapidement (Edwards). Quand la poule abrite et couve sous ses ailes ses jeunes poussins, quand nos animaux domestiques pressent leurs petits contre leur corps pour les garantir du froid, ils nous donnent des leçons dont nous ferions bien de profiter. C'est aux malades atteints d'affections du cœur ou du poumon que le froid est surtout hostile. « Lorsqu'un individu éprouve un changement de constitution qui diminue sa production de chaleur ou de consommation d'air, il ne peut subir le degré de froid qui auparavant lui aurait été salutaire, sans que

le rhythme de ses mouvements respiratoires en soit tôt ou tard altéré. De là la nécessité, lorsque ces deux fonctions ont éprouvé cette altération, comme dans les cas d'affection organique du cœur ou des poumons, de mettre le malade en rapport avec une température plus douce, soit artificiellement, soit en le faisant changer de climat (Edwards).

Les applications extérieures de la chaleur comme moyen curatif sont fort multipliées ; leur utilité s'explique aisément par la propriété qu'elles possèdent de ranimer la faculté de la produire naturellement. Aussi conviennent-elles surtout dans les maladies où la fonction de calorification est enrayée ou languissante, comme dans le choléra asphyxique, les fièvres intermittentes algides, les pertes abondantes de sang, etc.

Le froid ou soustraction du calorique trouve aussi des applications très-étendues en thérapeutique médicale. Le froid, s'il est assez vif, tend à amortir l'activité avec laquelle la chaleur se développe, et le froid humide est, de tous les moyens extérieurs de réfrigération, le plus propre à amener ce changement (Edwards). Les bains froids, les lotions froides sont d'excellents toniques sédatifs ; on s'en sert surtout avec avantage dans plusieurs maladies où la sensibilité générale est fort exaltée.

L'état hygrométrique de la chambre d'un malade mérite au plus haut point d'appeler l'attention du médecin. Si trop d'humidité y est nuisible, une trop grande sécheresse a aussi ses inconvénients. C'est une précaution utile de tenir sans cesse dans des appartements étroits ou dans des locaux contenant plusieurs malades, de l'eau pure en évaporation.

Si l'on veut retirer quelques bons effets de l'emploi des remèdes, il ne faut pas surtout négliger les soins de propreté ; il convient de changer les malades de linge aussi souvent que ce sera nécessaire, de les débarrasser surtout incontinent de toute pièce d'habillement ou de couchage salie par des excréments, du pus, ou trempée de sueur.

Pour les malades qui peuvent se lever et supporter la station assise, le séjour de quelques heures hors du lit réunit plusieurs avantages essentiels. Sydenham considérait, et avec raison, ce

moyen comme propre à prévenir le délire. Sans vouloir attribuer dans le fait en question un rôle trop éminent à l'exercice, nous devons rappeler que dans les grandes et fatales épidémies de typhus en 1809, 1813 et 1814, la mortalité était moins grande, toutes choses égales d'ailleurs, parmi les malades qui étaient évacués d'un hôpital sur un autre que parmi ceux qui n'en changeaient pas.

Les affections morales, au point de vue thérapeutique, méritent au plus haut point de fixer l'attention et la sollicitude du médecin. On connaît l'influence réciproque du moral et du physique; quelque sensible qu'il soit pendant l'état de santé, il est bien plus évident chez les malades. Que de fois on a vu de légères indispositions revêtir le plus dangereux caractère sous l'empire d'une vive émotion de l'âme! Un jeune réfractaire placé dans notre service, pleinement convalescent d'une fièvre grave, reçoit dans la journée la visite d'un camarade qui lui annonce sa translation prochaine à une compagnie de discipline : un délire furieux se déclare au bout de quelques heures; le lendemain le malade succombe avec un épanchement cérébral. On ne saurait user de trop de précautions, en recommander trop aux personnes qui entourent le lit d'une personne du sexe, surtout les nouvelles accouchées, pour leur cacher l'inquiétude qu'on peut concevoir de leur état. Il est de jeunes médecins, trop novices encore dans la carrière, ou trop naïfs, qui prennent à la lettre les instances des malades pour savoir s'ils sont en danger, ainsi que leur protestation répétée qu'ils sont résignés à tout événement et sans crainte de la mort, et qui se font un cas de conscience de leur dire sincèrement leur opinion alors même qu'elle est défavorable. Eh bien, ce sont ordinairement, je peux même dire presque toujours les plus pusillanimes qui tiennent ce langage; ce qu'ils demandent, c'est à être rassurés. Si la réponse du médecin n'est pas pour eux un arrêt de mort, elle est la source des plus poignantes angoisses et une des plus insurmontables entraves à la guérison. S'il est une fraude pieuse, celle à laquelle sourient les anges, c'est celle du médecin faisant luire aux yeux d'un mourant un espoir que depuis longtemps il ne partage plus.

Les fastes de la médecine rapportent beaucoup d'exemples de

guérisons obtenues en donnant satisfaction à un besoin passionnel, et il n'est pas un médecin un peu ancien dans la pratique qui ne pût en augmenter le nombre. Tout le monde connaît l'histoire d'Antiochus, périssant d'un amour secret et concentré pour sa belle-mère Stratonice, et rendu à la vie et à la santé par la générosité de Séleucus son père, qui lui céda l'objet de sa passion Les arts, en immortalisant ce fait, ont refoulé sur l'arrière-scène le principal acteur de ce drame intéressant, le médecin Érasistrate.

Mais si la satisfaction d'une passion peut rendre l'harmonie à des troubles fonctionnels dus à son influence, l'excitation d'une passion peut remplir quelquefois aussi des indications thérapeutiques. Un jeune homme, à qui la nature et la fortune n'avaient rien refusé, abusant de leurs dons, était à l'âge de vingt-deux ans complétement blasé sur l'existence. Rien ne l'intéressait plus. Jadis la joie et l'espoir de ses parents, dont il était l'unique héritier, il était devenu le tourment de leur vie. Poursuivi par un ennui qui le minait, il dépérissait à vue d'œil. En vain mettait-on à sa portée toute espèce de distraction, il ne se saisissait à aucune. On chercha à émouvoir en lui la fibre de l'ambition, de l'amour. Efforts infructueux. Le hasard fit vibrer celle de la jalousie. Un de ses jeunes cousins, admis au château, devint l'objet de caresses dont il se montrait depuis longtemps si dédaigneux. Dès ce moment, il changea de conduite; pour contre-balancer et détruire l'ascendant que le nouvel arrivé avait pris dans la maison, il redevint empressé près de ses parents, reprit la culture de quelques talents qu'il avait négligés, accompagna son père dans ses promenades, à la chasse, son appétit revint, sa digestion se rétablit, et au bout de peu de temps il était rendu à une santé complète.

Le règlement de la diète dans les maladies est, comme nous l'avons déjà dit, un objet de la plus haute importance, en même temps que de la plus grande difficulté. « Il y a deux sortes de diète, dit Celse, l'une où le malade ne prend absolument rien, l'autre où il ne prend que ce qu'il convient. » — « L'abstinence et le repos, dit Hippocrate, guérissent une foule de maladies graves. » Souvent ce sont moins les malades eux-mêmes qui

réclament de la nourriture, au contraire, ils y répugnent; ce sont leurs alentours. Épouvantés par l'idée de la faiblesse dont la privation des aliments leur paraît devoir être nécessairement suivie, ils insistent pour qu'il en soit accordé, sans se douter qu'il ne suffit pas de manger pour se nourrir, qu'il faut savoir digérer. Tout en convenant des nombreuses modifications que peut devoir subir la règle par suite de l'état individuel des malades, voici celle que trace M. le professeur Bouillaud : c'est un commentaire, en quelques mots, du précepte de Celse : « 1° Tant que dans une maladie aiguë fébrile vous n'aurez point complétement ou à peu près éteint le mouvement fébrile, ne prescrivez pas le plus léger aliment; 2° lorsque, l'état fébrile étant dissipé, vous pourrez commencer l'usage des aliments, n'en permettez d'abord qu'une petite quantité, prise parmi les plus légers; n'en augmentez la dose que par des degrés bien ménagés, et, s'il faut pécher en pareille matière, que ce soit par *défaut* plutôt que par *excès*. »

## § 2. — *De la thérapeutique pharmaceutique.*

S'il fallait adopter une classification des agents thérapeutiques dont nous allons aborder l'examen, en harmonie avec l'esprit qui domine ce travail, c'est d'après leur action sur l'économie vivante qu'ils devraient être rapprochés. Mais trop de difficultés s'opposent à son adoption; l'action de ces modificateurs est trop complexe, trop variable et quelquefois même trop opposée dans ses résultats d'après les individus ou suivant les espèces pathologiques, pour qu'elle puisse servir de base à une classification méthodique.

Pour se former une idée exacte de la vertu thérapeutique d'une substance, quelques médecins recommandent d'en constater l'action physiologique sur un sujet sain, et du résultat ainsi obtenu, ils concluent à celui qu'on en obtiendra dans des cas de maladie. Nous ne saurions nous rallier à cette manière de voir, et nous considérons l'essai proposé comme ne répondant pas du tout au but qu'on veut atteindre. En effet, il n'est aucune maladie, quels qu'en soient le siége ou la nature, qui ne consiste prochainement dans une altération de la vitalité. Si cette altération

n'existait pas, il n'y aurait pas de perturbation fonctionnelle. Or, l'effet de l'action d'un modificateur quelconque n'a rien d'absolu, il est subordonné à la réaction excitée par son contact dans la matière animée, et variera donc nécessairement suivant les conditions de vitalité de celle-ci, qui, encore une fois, ne peuvent être les mêmes dans l'état de santé et dans celui de maladie.

Quoi qu'il en soit, répétons tout d'abord qu'il y a peu de remèdes dont l'action ne soit complexe : le tartre stibié fait souvent vomir, purge et excite la sueur quelquefois, et ralentit d'ordinaire les mouvements du cœur; l'opium endort souvent, mais chasse quelquefois le sommeil, resserre d'ordinaire le ventre, mais le relâche parfois. Tout cela est subordonné à la modification de la matière vivante qui réagit sur ces diverses substances.

Cela n'a rien, au reste, de surprenant. Qui ne sait que tel aliment, parfaitement supporté par celui-ci, dérange l'estomac de celui-là? Que de gens à qui on prescrit le régime lacté et féculent se trouvent mieux d'un bon rôti ou d'une salaison! Il est de règle que le médecin ordonne le régime; il est d'habitude que chez un convalescent il ordonne ce qu'on appelle des mets légers, mais combien ces prescriptions seraient plus rationnelles, si, au lieu de les emprunter à une pratique routinière, on s'enquérait près du malade de ses habitudes et de ses goûts! Je me suis toujours bien trouvé de cette manière de faire, et je ne sache pas avoir eu à me repentir d'avoir prêté l'oreille à la voix de l'instinct.

Les médecins, moins cependant que les autres hommes, se hâtent trop de conclure de la coïncidence fortuite de quelques faits, à leur dépendance. C'est ainsi qu'on voit chaque jour des remèdes prônés comme héroïques par les uns, à cause des succès qu'ils ont eus entre leurs mains, rejetés par les autres comme inertes, parce qu'ils n'en ont rien obtenu. Qui aura le courage de dresser le catalogue de ceux recommandés naguère contre le choléra? Nous ne doutons pas de la véracité des faits avancés à l'appui, mais infiniment de la légitimité des conclusions qu'on en a déduites.

Ce qui contribue beaucoup à accréditer de fausses notions, ce sont les erreurs de diagnostic. Faute d'attention ou d'expérience

suffisante, on prend une maladie légère pour une affection grave, un catarrhe chronique pour une tuberculose, un ulcère phagédénique pour un cancer, des atteintes d'hystéricisme pour une épilepsie; on en obtient la guérison et on se hâte de proclamer comme d'infaillibles remèdes antiphthisiques, ou anticancéreux, ou antiépileptiques, les substances qu'on a employées. Les progrès sans cesse croissants et la sévérité des exigences du diagnostic rendront ces erreurs de plus en plus rares.

Ce qui y contribue encore, c'est qu'on attribue imperturbablement le fait accompli à l'agent quelconque employé le dernier, sans tenir compte d'une foule de circonstances qui peuvent y avoir influé, de la part que des remèdes administrés antérieurement y ont eue, et de la tendance de quelques affections à s'éteindre et à disparaître au bout de quelque temps quand elles ne sont pas trop contrariées. Ces erreurs sont évidemment volontaires, et ce ne sera pas un médecin sage et prudent qui sera jamais exposé à les commettre.

Les temps sont très-rapprochés de nous, où l'on avait non-seulement un remède pour chaque maladie (et ces temps sont encore dans tout leur lustre pour les charlatans qui les exploitent avec autant d'impudence que d'impunité), mais encore pour chaque symptôme, de façon que plus une maladie était compliquée, plus une recette était longue. Sans égard aux décompositions chimiques que les médicaments pouvaient subir, on en entassait dans la même ordonnance une foule, ayant chacun leur destination comme une lettre qu'on met à la poste. Les progrès de la pathologie, de la pharmacologie et de la chimie ont fait justice de cet abus. Jamais un médecin entendant et pratiquant la médecine des indications ne sera polypharmaque.

Quoique la manière d'agir des médicaments et d'impressionner les organes soit inconnue (mais ni plus ni moins que celle de plusieurs agents hygiologiques), il en est un certain nombre dont l'efficacité contre certaines modifications pathologiques est constatée par une longue expérience et encore constatable chaque jour; tels sont, indépendamment de la saignée, les médicaments dits *spécifiques*, comme le quinquina, le mercure, le soufre, l'iode. Une meilleure direction donnée actuellement aux études

pharmacologiques en fera probablement encore découvrir d'autres. Remarquons dès à présent que les substances, dites *spécifiques*, réunissent à leur vertu spéciale contre certaines espèces maladives la propriété de modifier l'économie en général et de pouvoir être utilisées par conséquent dans d'autres affections que celles dont elles sont considérées comme les antidotes.

Le traitement, comme M. Bayle le remarque avec beaucoup de raison, n'est pas l'emploi de tel remède contre telle maladie, mais la manière de combattre cette maladie en remplissant, par tel moyen qu'on le juge convenable, une indication donnée.

# DEUXIÈME PARTIE.

## PROFESSION.

*Medicis hodie minor quam par est reverentia et minora meritis præmia.*

BAGLIVI.

Après avoir essayé de donner dans notre première partie une idée générale et sommaire de la médecine considérée comme science, il nous reste, pour remplir notre programme, à y jeter un coup d'œil comme profession.

Nous avons dit, dans notre *Préface*, qu'aucune profession n'est plus méconnue que celle de médecin, ce qui signifie, dans notre pensée, que l'importance et les difficultés en sont généralement ou ignorées ou mal appréciées. Pour une grande partie du public, le médecin est un homme qui tâte le pouls, regarde la langue et griffonne une ordonnance. Quelque triviale que puisse sembler cette phrase, nous la maintenons parce qu'elle exprime une vérité. On veut bien savoir quelque gré au médecin de sa promptitude à répondre à un appel, de sa ponctualité à rendre

ses visites, de ses attentions, de sa patience, mais on ne voit, on ne comprend rien au delà de la partie matérielle de la profession ; c'est la seule chose qu'on fasse entrer dans l'estimation et la rémunération de ses services. — C'est à rendre à la profession son véritable caractère, à dissiper les fausses notions accréditées à son endroit, à la justifier des calomnies dont elle est poursuivie, que nous allons nous attacher dans le peu de pages dont nous pouvons disposer encore. — Sous l'empire de la même pensée qui a présidé à la rédaction de la première partie de notre travail, nous esquisserons à grands traits le tableau que nous allons offrir à nos lecteurs, en en écartant avec soin tout ce qui l'étendrait sans utilité.

En indiquant dans les *Prolégomènes* l'*objet*, le *but* et les *moyens* de la médecine, nous avons fait remarquer qu'elle comprend l'homme à tous les âges, à toutes les époques et dans toutes les phases de son existence. En effet, le souverain le plus puissant, le plus absolu n'en est pas moins tributaire que le plus humble, le plus ignoré de ses sujets ; l'opulent et magnifique propriétaire, que le serf attaché à la glèbe. Elle veille sur les jours de l'homme dès avant sa naissance, l'accueille à son entrée dans la vie par les soins les plus délicats, le défend contre les dangers dont son enfance est entourée, se rend à son appel chaque fois que dans le cours de sa carrière, ou longue ou courte, il invoque ses secours, et lui prépare pour sa vieillesse une existence exempte, autant que possible, d'infirmités. Si ses bienfaits ne sont pas mieux appréciés, si son assistance, prêtée si généreusement, est trop souvent méconnue, c'est qu'il est dans la nature de l'homme d'être ingrat, surtout quand il pense pouvoir l'être avec impunité ; le péril passé, on en conteste la réalité pour être dispensé de reconnaissance ; *passato il pericolo, gabbato il santo.*

Cependant ce n'est pas au soulagement des maux physiques que se bornent les secours de la médecine. Ses ministres ne sont pas seulement les médecins du corps, ils sont très-souvent aussi ceux de l'âme. Que de soucis, d'espérances, d'inquiétudes, de regrets, de remords leur sont confiés ! Que de secrets, dont au tribunal même de la pénitence on refuse l'aveu, sont

remis à leur discrétion, à leur probité ! Que servirait-il de chercher à les leur cacher ? Ne les pénètrent-ils pas? ne les savent-ils pas avant qu'on en fasse la révélation ? Déjà nous avons rappelé le fait d'Érasistrate, surprenant, dans les derniers replis du cœur d'Antiochus, le secret d'un amour qui le conduisait au tombeau. Sans quitter l'histoire ancienne, nous aurions pu y ajouter celui d'Hippocrate, sauvant la vie à Perdiccas, mourant d'un amour secret pour Phylla ; et celui de Galien, arrachant à la mort une dame romaine, succombant à une passion ignorée pour le danseur Pylade. S'il n'est pas, comme dit le proverbe, de grand homme pour son valet de chambre, il en est bien moins encore pour son médecin.

Jusqu'ici cependant nous ne considérons le médecin que dans ses relations privées, mais combien la sphère de sa mission s'agrandit quand nous l'étudions dans ses rapports avec la chose publique ! En effet, il n'est aucune profession dont l'influence sur la société soit plus grande, plus multiple et plus incessante ; aucune dont l'action sur elle soit plus directe et plus intime. — En contact chaque jour avec les hommes de toutes les classes, de toutes les opinions, de toutes les croyances, ayant un accès également facile chez le riche et chez le pauvre, chez le citadin et chez le campagnard, chez l'homme instruit et chez l'ignorant, il connaît exactement l'état moral, les vœux et les besoins de la société, et par l'intimité même et la constance de ses relations et l'ascendant que lui donnent la variété et l'étendue de ses connaissances, la supériorité de sa raison et la solidité d'un jugement mûri par l'habitude de la réflexion, qualités que ses détracteurs les plus ardents n'osent lui contester, le médecin est plus à même que tous les autres de modifier et d'assainir les idées et les sentiments des masses.

En effet, et on ne saurait le répéter assez souvent, parce que c'est généralement méconnu, conserver la santé et guérir les maladies ne sont pas les seuls services que la science médicale ait rendus et continue à rendre à l'humanité. En démontrant que l'homme est tout entier dans son organisation, qu'il ne peut être autre que ce que son organisation lui permet d'être, en l'éclairant ainsi sur sa vraie nature, elle a jeté les fondements de la

seule philosophie solide et détruit une foule d'erreurs et de préjugés qui fourvoyaient l'étude des opérations de l'entendement et des affections de l'âme. « De même, dit Cabanis, que toutes les autres sciences physiques qui s'appuient sur l'observation de la nature, la médecine tend directement à dissiper tous les symptômes qui fascinent et tourmentent toutes les imaginations. En accoutumant l'esprit à ne voir dans les faits que les faits eux-mêmes et leurs relations évidentes, elle étouffe dans leur germe beaucoup d'erreurs qui ne sont dues qu'à des habitudes contraires. Elle détruit particulièrement toutes celles qui se trouvent liées à des absurdités physiques, c'est-à-dire presque toutes les croyances superstitieuses ; et dans le commerce intime de la nature, la raison contracte une indépendance et l'âme une fermeté qu'on a remarquées, dans tous les temps, chez tous les médecins vraiment dignes de ce nom. »

On peut dire, sans être taxé d'exagération, que pour être réellement à la hauteur de son mandat, un médecin doit être initié à toutes les connaissances humaines. Il ne peut pas les approfondir toutes, mais il ne doit en ignorer aucune. Nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer : l'homme étant incessamment modifié par les milieux où il plonge, l'étude de ces milieux est inséparable de celle de son organisation. Le sol où il marche, l'air qu'il respire, les substances dont il se nourrit, la société où il vit et les institutions qui la régissent, la position qu'il y occupe exercent sur lui des influences dont le médecin doit connaître et évaluer la portée, car il a incessamment à compter avec leurs effets.

Cependant la culture de l'esprit, la possession d'un vaste savoir ne suffisent pas à constituer le bon médecin, il faut y joindre plusieurs qualités essentielles du cœur, telles que l'humanité, la douceur, la patience, mais surtout le courage, non ce courage instinctif, aveugle, bouillant, dû plutôt à l'ardeur du tempérament qu'à la fermeté du caractère, se précipitant au milieu des dangers sans en connaître l'étendue ni en calculer les suites ; mais un courage réfléchi, calme, froid, mesurant avec exactitude la gravité d'un péril, et ne l'abordant pas moins de propos délibéré et sans hésitation. S'il est vrai que le courage

soit l'oubli de soi-même en présence d'une lutte périlleuse, quelle profession en a plus besoin que la nôtre? En effet n'est-elle pas une succession non interrompue de semblables luttes? Les unes surgissent du dehors, les autres s'agitent au cœur même du médecin. Que de combats à livrer chaque jour contre des préjugés enracinés, contre la morgue et le dédain des grands, les obsessions des petits, les rivalités des confrères, l'indifférence dédaigneuse, l'injustice, l'ingratitude du monde! Que de fermeté et de prudence il faut pour les soutenir avec avantage et en sortir avec honneur! Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer les cas où chaque jour le courage du médecin est mis à l'épreuve. De combien de séductions n'est-il pas entouré, à combien de sollicitations n'est-il pas en butte pour lui faire rendre des services qui répugnent à son honneur et à sa délicatesse? Et quand ces sollicitations se convertissent en ordres émanés du pouvoir, quelle force d'âme il faut pour résister! Larrey proclamant l'innocence d'un grand nombre de soldats que d'injustes soupçons de l'empereur Napoléon menaçaient d'une mort infamante, nous en offre un magnifique exemple. Croit-on qu'il fallût moins de courage alors pour s'exposer à la disgrâce du chef de l'empire que pour marcher à une redoute vomissant des flammes et la destruction? Quand en 1832, après les affaires de juin, les médecins des hôpitaux de Paris refusaient catégoriquement de révéler les noms des insurgés blessés dans les rues et confiés à leurs soins, en même temps qu'ils posaient un acte de courage digne de servir d'exemple à la profession, ils stigmatisaient une injonction inique et donnaient au pouvoir une sévère, mais juste leçon.

Il n'est pas de profession dont les exigences soient plus impérieuses et plus assujettisantes. Avant de l'embrasser, il faut s'interroger sérieusement pour s'assurer du degré de dévouement et d'abnégation de soi dont on est capable, car c'est d'abnégation et de dévouement que la vie du médecin se compose. Il n'est pas de profession, il faut bien le dire, dont les commencements soient moins attrayants, moins faits pour flatter les sens et séduire l'imagination. Le jour même de son initiation, le néophyte est mis en présence d'un cadavre et prévenu qu'il ne

quittera plus cette atmosphère aussi longtemps qu'il suivra la carrière dans laquelle il fait le premier pas. Que de jeunes gens, et, dans le nombre, ceux qui semblaient les plus décidés, n'ai-je pas vus reculer en entrant à l'amphithéâtre ! Jusqu'ici cependant il n'y a que des répugnances à vaincre, des dégoûts à surmonter. Nous tenons compte de ces répugnances et de ces dégoûts, mais ils ne sont que de peu de jours ; une volonté ferme, une détermination bien arrêtée en triomphent promptement. Mais passons rapidement sur la difficulté des études ; ne nous arrêtons pas un seul instant à signaler ce qu'il y a de bizarre dans la marche actuellement adoptée d'y faire précéder toujours le concret par l'abstrait, et arrivons au moment où, muni d'un diplôme légitimement acquis, le jeune médecin entre dans le monde. Il a fait de bonnes études, fréquenté les cliniques avec succès ; il n'est pas une question médicale qu'il ne se croie en état de résoudre, pas une maladie dont il ne pense pouvoir saisir le diagnostic et le traitement ; il a de la conduite, de la tenue, le désir de se pousser et de se faire honorablement une position. Fort de la conscience de ne rien avoir négligé pour se mettre à la hauteur de son état et mériter le suffrage du public, il l'attend avec confiance. Mais quel mécompte tout d'abord ! quel désappointement ! Ce public, qu'il rêvait si juste, si intelligent, est esclave de ses préventions et de ses caprices, et d'une incompétence radicale quand il s'avise de juger la profession médicale. Et cependant il ne s'en fait pas faute. Que de fois, quand j'entendais de belles dames ou de beaux diseurs de salon déverser sur tel ou tel médecin la louange ou le blâme, ne les ai-je pas rappelés à la justice par ce vers du comique,

Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?

En rappelant cette réflexion de Bacon, que les médecins n'ont de juges compétents que parmi leurs confrères, M. Forget ajoute : « Le public juge d'un artiste par la beauté plastique de ses œuvres, d'un avocat par son éloquence et son talent de persuasion, etc. L'œuvre du médecin, au contraire, est essentiellement et profondément occulte et inaccessible à l'intelligence du vulgaire, et,

pour comble de fatalité, ceux-là seuls qui peuvent le juger, ses propres confrères, sont le plus souvent intéressés à le déprécier. » A défaut d'une clientèle payante qu'il attend en vain, le jeune médecin sollicite-t-il et obtient-il une place dans un dispensaire ou un bureau de bienfaisance, espérant y acquérir une expérience dont il sent avoir besoin et des droits à quelque fonction payée, il s'éloigne d'autant plus du but qu'il espère d'atteindre, qu'il est plus assidu et plus zélé près de ses pauvres. Il existe chez le riche une répulsion en quelque sorte instinctive qui lui rend insupportable tout contact, même médiat, avec l'indigence. Espère-t-il qu'en se faisant connaître honorablement par ses écrits, il se fera une clientèle? Se fait-il imprimer, le malheureux? Alors il est perdu sans ressource. Nous avons déjà signalé la répugnance du public pour les médecins qui théorisent, pour les médecins qui écrivent, elle va jusqu'à la proscription. Un médecin de cabinet, fi donc! Avec cette intarissable verve d'esprit et de raison qui caractérise son beau talent, le docteur Munaret s'écrie : « Le médecin qui voit le plus de malades, dit-on, doit être le plus habile, par la raison que le pâtissier qui a la vogue des petits pâtés, est le pâtissier qui les fait le mieux; le médecin qui écrit n'a pas le temps de courir les malades, donc il n'a pas de malades, donc.... Vous devinez le reste. »

Les commencements sont ardus, dit-on, nous en convenons; mais, une fois les premières années passées, la clientèle une fois bien établie, le médecin n'a plus qu'à moissonner dans le champ où il a semé; il est désormais dispensé de travaux, il a assez de savoir et d'expérience pour se passer d'études ultérieures, et rien ne l'empêche de savourer à l'égal des autres les douceurs et les plaisirs du monde. — Grave erreur! Non-seulement les études du cabinet doivent marcher imperturbablement de pair avec la pratique. Si on ne veut pas que, et pour soi et pour les autres, les résultats de celle-ci soient perdus, il est indispensable de se rendre compte jour par jour de ce qu'on a vu, observé et obtenu, pour savoir tirer parti, au profit de l'humanité, et de ses succès et de ses revers. La science, comme nous l'avons fait observer ailleurs, est comme le Juif errant; elle marche toujours,

et celui qui se laisse distancer par elle ne peut plus la joindre. Dans l'esprit du médecin, science et humanité sont deux notions inséparables, et négliger celle-là, c'est porter atteinte aux intérêts de celle-ci. D'ailleurs, comme l'observe Vicq d'Azyr, renoncer à ses goûts les plus chers, faire abnégation de soi-même, tel est le sacrifice imposé aux médecins; ils appartiennent à la société, elle leur demande compte de tous leurs instants, elle surveille leurs plaisirs : un médecin ne peut goûter en repos aucun délassement; le jour, il ne peut se promettre quelques heures de tranquillité; la nuit, son sommeil ne dure qu'autant que les autres n'ont pas besoin de le troubler. La vie d'un médecin praticien, dit Fr. Hoffmann, peut à bon droit être considérée comme la plus malheureuse de toutes. Il est l'esclave des esclaves et presque tout son temps doit être employé à servir les autres et à ruiner sa santé à leur service. Aussi un vieux médecin est-il un oiseau très-rare.

En effet, le public est envers eux d'une exigence extrême; chaque heure du jour et de la nuit, en toute saison, ils doivent être à la disposition de ceux près desquels ils sont mandés. Nulle excuse n'est admise pour un refus. Mais à quel titre et de quel droit la société réclame-t-elle de semblables services? que fait-elle pour le médecin en retour des charges qu'elle lui impose, des sacrifices auxquels elle prétend le soumettre? Le refus d'un médecin de se rendre à l'appel d'un patient est une forfaiture, dit-on; il n'est pas de peine assez sévère pour le punir; l'indignation qu'il soulève, le blâme dont on le couvre, la réprobation dont l'opinion le frappe, ne suffisent pas à la vindicte publique, on demande une punition à la loi et on pense que le législateur aura la faiblesse d'écouter ces ridicules clameurs, de céder à cette prétention exorbitante. Examinons : le médecin se doit à l'humanité; comme homme sans doute, mais ni plus ni moins que les autres hommes. Soulager le malheur est un devoir impérieux pour tous ceux qui sont en position de le faire. Le riche, dont le superflu suffirait pour adoucir tant et de si poignantes misères, refuse, et durement quelquefois, l'aumône implorée, et ferme son oreille et sa bourse aux cris de détresse de l'indigent. C'est une mauvaise action, nous en convenons, la morale la réprouve,

le sentiment public en fait justice par le mépris, mais a-t-on jamais songé à en inscrire la répression au code pénal? Et vous prétendez contraindre le médecin, sous peine d'amende et de prison peut-être, à se rendre partout où il est appelé pour exercer son ministère? C'est absurde. Quoi! le riche refuse son superflu et l'action publique n'a sur lui aucune prise; et si éventuellement le médecin refusait son nécessaire, car son temps c'est son nécessaire, et il n'appartient à personne autre que lui d'en régler l'emploi, vous voudriez le faire de ce chef traîner devant les tribunaux! Folie et scandale!

Je traitais un jour, devant notre Académie, cette question qui me paraissait y avoir été mal comprise. Il s'agissait d'un praticien, traduit en justice pour avoir refusé de se rendre la nuit à un accouchement, s'excusant sur son état de maladie et renvoyé de la plainte à cause du silence de la loi à l'endroit de semblables faits. On s'apitoyait, et non sans raison, sur le sort de la malheureuse mère, abandonnée sans secours sur son lit de douleurs, et on s'indignait, très à tort suivant nous, contre le médecin que l'on condamnait sans l'entendre. Supposons, disais-je, qu'au lieu de se rendre directement chez le médecin, le mari, dans la crainte de trop prolonger son absence, eût été sonner à un de nos somptueux hôtels pour supplier l'un ou l'autre de ses habitants de se lever et d'aller querir le médecin. Comment y aurait-il été reçu? Voyez-vous l'indignation du maître dont un indiscret coup de marteau ou de sonnette a troublé le premier somme? entendez-vous les doléances de la femme qui, surprise par ce bruit inaccoutumé au milieu du plus agréable des rêves, ne peut retrouver son repos interrompu? entendez-vous grommeler le concierge forcé de quitter sa loge pour aller s'enquérir à la porte de la cause de ce dérangement nocturne? Est-il un de ces personnages qui se mette en devoir d'accéder aux supplications du mari et d'aller frapper à la porte de l'accoucheur le plus voisin? Cependant il s'agit pour eux, comme pour le médecin, du soulagement, de la conservation d'un de leurs semblables. Eh! pourquoi ce qui serait imputé à crime à celui-ci n'est-il pas seulement considéré comme un tort chez ceux-là? Parce que le public est aussi sot qu'il est injuste, aussi déraisonnable que passionné, et qu'isolé

au milieu de la société le médecin est hors d'état de lutter contre ses injustices.

Cependant on insiste. C'est un devoir pour le médecin, dit-on, une obligation qu'il a contractée en acceptant son diplôme, d'être sans cesse à la disposition de ceux qui réclament ses soins. Un devoir soit, comme la bienfaisance en est un pour ceux qui possèdent, la gratitude pour ceux qui ont accepté des bienfaits. Ce n'est pas au code pénal, mais dans la conscience, que la peine de la violation de ces devoirs est inscrite. *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ.* (Saint Paul.)

Après avoir été longtemps témoin de cet état de choses, et en avoir enduré les suites nous-même, nous sommes arrivé à cette conséquence, que de toutes les professions, dites libérales, il n'y en a pas de plus utile, de plus difficile et de plus ingrate que celle de médecin. C'est cette pensée que nous développâmes dans un discours prononcé devant notre Académie de médecine il y a neuf ans environ et dont nous allons reproduire ici les principaux passages.

« Ce qui est dans la nature humaine, ce qui en constitue deux des conditions inévitables, c'est souffrir et mourir : de là naît le premier, le plus pressant besoin de l'homme, celui de conserver la vie et de fuir les souffrances. Pourrait-on, d'après cela, révoquer raisonnablement en doute l'utilité d'une profession dont le principal but est de trouver les moyens de satisfaire à ce besoin ?

« Il est essentiel de faire observer qu'il ne s'agit pas ici de cette médecine mise à la portée de tout le monde, assemblage indigeste de préceptes faux et vrais, de formules plus ou moins bizarres, mais de la science médicale fondée sur l'observation et l'expérience, éclairée par l'anatomie, la physiologie, la physique, la chimie et les autres branches de l'histoire naturelle, s'enrichissant chaque jour de faits nouveaux et d'utiles découvertes, susceptibles de s'étendre comme l'attestent ses progrès incessants, et ne reconnaissant d'autre borne à sa perfectibilité que celle de l'esprit humain.

« Nous devons le redire encore ; les souffrances sont aussi

inséparables de l'existence humaine que le désir d'en être soulagé. Ce besoin est instinctif, irrésistible, antérieur à toute réflexion, et tous les hommes, ceux qui sont doués de l'intelligence la plus développée aussi bien que les pauvres d'esprit, y cèdent avec un égal empressement. Ces souffrances, quoique ayant toutes leur source dans l'organisation, varient suivant les individus et réclament des remèdes différents selon les cas. Or, à moins de prétendre que l'appréciation de ces divers états et la connaissance de ces remèdes sont acquises de prime saut à tout le monde, on est forcément conduit à cette conclusion : que les médecins qui consacrent tout leur temps, toutes leurs veilles, tout ce que Dieu leur a départi de force d'intelligence et de volonté, à les acquérir, sont des hommes essentiellement utiles et qui ne sauraient être remplacés par personne dans leur importante mission. « Il est vrai, dit Voltaire, que le régime vaut « mieux que la médecine; il est vrai que très-longtemps, sur « cent médecins, il y eut quatre-vingt-dix-huit charlatans ; il « est vrai que Molière a eu raison de se moquer d'eux ; il est « vrai qu'il n'est rien de plus ridicule que de voir le nombre « infini de femmelettes et d'hommes non moins femmes qu'elles, « quand ils ont trop mangé, trop bu, trop joué, trop veillé, « appeler auprès d'eux pour un mal de tête un médecin, l'in- « voquer comme un dieu, lui demander le miracle de faire sub- « sister ensemble l'intempérance et la santé. Il n'en est pas « moins vrai qu'un médecin peut nous sauver la vie en cent « occasions et nous rendre l'usage de nos membres. Un homme « tombe en apoplexie, ce ne sera ni un capitaine d'infanterie, « ni un conseiller de la cour des aides qui le guérira. Des cata- « ractes se forment dans mes yeux, ma voisine ne les lèvera « pas... Des hommes qui s'occuperaient de rendre la santé à « d'autres hommes par les seuls principes d'humanité et de « bienfaisance, seraient fort au-dessus des grands de la terre, « ils tiendraient de la Divinité ; conserver et réparer est aussi « beau que faire. »

« Cependant, messieurs, un médecin n'est pas seulement utile en guérissant une maladie; il l'est encore, et très-essentiellement, en épargnant aux malheureux atteints de maux incura-

bles, des médications dont souvent le moindre inconvénient est d'être inefficaces, et en leur adoucissant la pente le long de laquelle ils glissent irrésistiblement vers la tombe. Croit-on qu'il y ait moins de mérite à reconnaître l'incurabilité d'un mal et à s'abstenir, en conséquence, de tout traitement, afin de laisser le patient mourir en paix, qu'à guérir une maladie curable? On exalte beaucoup ce mot de Mirabeau : « Il ne faut jamais abandonner un homme tant qu'il respire. » Sans doute, la nature a d'immenses ressources, et, en secondant savamment et persévéramment ses efforts, le médecin, son ministre, peut parvenir quelquefois à des guérisons inattendues; mais il y a des bornes à tout, même aux ressources de la nature : cette borne est reconnaissable, et il est du devoir du médecin de s'y arrêter. Honte à celui qui, pour la satisfaction d'un vain amour-propre ou dans les intérêts d'une stérile curiosité, sillonnerait de feu une poitrine où existent des cavernes tuberculeuses ou bien un cœur ossifié par l'âge, ou qui soumettrait à la torture de l'iode ou de la ciguë l'infortuné dévoré d'un cancer confirmé! C'est ainsi que le médecin est tantôt utile par le bien qu'il fait et tantôt par le mal qu'il empêche.

« Il en est peut-être parmi ceux qui m'écoutent, qui ont été témoins ou acteurs dans un de ces drames lugubres où un grand nombre d'individus sont soudain frappés d'une catastrophe : l'écroulement d'un échafaudage chargé de monde, l'explosion d'un gaz ou une submersion au fond d'une mine. Plus les circonstances sont graves et le danger pressant, plus aussi les avis sont multipliés, tumultueux, contradictoires. Tout le monde veut être maître : on se heurte, on crie, on ordonne, mais à un ordre succède bientôt un ordre contraire; plus il y a d'assistants, moins il y a de secours. Un médecin paraît; son autorité impose, il règle le service, le surveille, le préside : à sa voix, l'ordre sort du chaos et de nombreuses victimes sont arrachées au trépas.

« Ecoutons Cabanis retraçant l'utilité de la profession considérée dans ses rapports avec la conservation des individus; jamais idées plus justes n'ont été rendues dans un plus beau langage : « Une famille éplorée, des amis frappés souvent d'une « consternation plus profonde encore, vous redemandent l'objet

« de leurs affections ; vous le rendez à tant de vœux réunis : « n'êtes-vous pas à leurs yeux un dieu favorable ? Quand vous « renouez la trame du bonheur pour deux êtres nécessaires l'un « à l'autre et prêts à se séparer pour toujours, ce n'est pas seu- « lement la vie de celui qui ressuscite par vos soins dont vous « rallumez le flambeau ; ce sont deux couronnes civiques que « vous méritez à la fois. Et que dis-je ? ne faites-vous pas en « quelque sorte plus que la main qui nous appela du néant à la « vie ? Conserver à la patrie ses utiles serviteurs, prolonger les « bienfaits du génie et l'exemple des vertus, n'est-ce pas l'acte « le plus noble et le plus méritoire aux yeux des nations et du « genre humain ? »

« Mais, messieurs, veuillez vous rappeler ce que j'ai dit en commençant. La médecine ne consiste pas seulement dans la thérapeutique, et son utilité en prévenant les maladies, n'est pas moins directe qu'en les guérissant. Celle de ses parties dont il s'agit ici, est l'hygiène. J.-J. Rousseau en reconnaît l'excellence, et, à l'entendre, ce serait la seule utile. Cependant, et pour atténuer encore, autant que possible, la portée de cette concession, il se hâte d'ajouter que l'hygiène est moins une science qu'une vertu. Soit, n'épiloguons pas sur les mots. Science ou vertu, l'hygiène a ses règles et ses lois. Leur découverte ne peut être que le fruit d'une observation patiente, attentive et généralisée à l'aide de son application à un grand nombre. Elle ne demande pas moins d'études que la thérapeutique, et son domaine est même plus vaste. En effet, elle n'est pas seulement une branche essentielle de la médecine proprement dite, elle est encore une partie importante de la morale. « Sans la santé, dit Montaigne, « la volupté, la sagesse, la science et la vertu se ternissent et « s'évanouissent. Et aux plus fermes et tendus discours que la « philosophie nous veuille imprimer au contraire, nous n'avons « qu'à opposer l'image de Platon étant frappé du haut mal ou de « l'apoplexie, et en cette présupposition le défier d'appeler à son « secours les riches facultés de son âme. » En effet, qu'est-ce qui met en jeu les facultés de notre intelligence ? qu'est-ce qui excite nos affections ? Ne sont-ce pas les impressions reçues par nos divers organes ? n'est-ce pas par des organes que notre vo-

lonté s'exerce? et n'est-il pas démontré par l'expérience de chaque jour que tout abus des objets au milieu desquels nous vivons jette le désordre dans l'action des organes? « L'âme, » dit Descartes, cette éclatante lumière de l'école spiritualiste, « dépend tellement du tempérament et de la disposition des « organes du corps, que si l'on pouvait trouver moyen d'aug- « menter sa pénétration, ce serait dans la médecine qu'il fau- « drait le chercher. » Que d'hommes intrépides perdent leur courage avec leur sang! à combien de vaines terreurs, à quelle puérile crédulité n'a-t-on pas vu descendre les plus hautes et les plus puissantes intelligences affaiblies par l'âge ou les maladies! Que de fois un bon et sage régime suffit seul pour guérir les aliénations mentales, rappeler l'ordre dans les idées et la régularité dans les actions!

« Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'hygiène appliquée aux individus; cette branche de la science n'a pas moins d'utilité, transportée sur l'espèce. Si des obstacles de plus d'un genre ont rendu vains jusqu'à ce jour les essais faits en faveur de la mégalanthropogénésie, la réussite pleine et entière de ceux tentés en vue d'améliorer les races de plusieurs animaux domestiques ne peut laisser aucun doute sur la possibilité d'en obtenir d'analogues dans l'espèce humaine. Des expériences faites sur une grande échelle, et assez longtemps continuées, ont déjà démontré que, dans certains cas, on peut, à l'aide d'un régime systématique, parvenir à développer artificiellement et à volonté divers organes, et à créer, pour ainsi dire, de toutes pièces, un nouveau tempérament. Les résultats constants de l'espèce d'entraînement auquel, de l'autre côté de la Manche, on soumet les boxeurs, les coureurs et les jockeys, le prouvent chaque jour à la dernière évidence. Déjà dans un pays voisin, un homme, non moins distingué comme philosophe que comme médecin, a pris récemment, au nom de la médecine, possession de ce terrain, qui, cultivé par des esprits de sa trempe, promet une moisson aussi abondante que fructueuse. Et nous aussi, messieurs, nous ne sommes pas restés spectateurs oisifs de ces conquêtes de la science : un de nos honorables collègues en a fait une heureuse application à l'art de la macrobiotique.

« Si, après avoir envisagé l'homme comme individu et comme espèce, nous le considérons comme membre du corps social, nous voyons surgir pour lui de nouveaux besoins médicaux [1]. L'état social nécessite chaque jour, tant dans sa sphère administrative que dans sa sphère judiciaire et législative, des travaux dont l'accomplissement rend indispensable l'assistance des médecins. S'agit-il de creuser des égouts, de curer des ports, de dessécher des marais, d'ouvrir des canaux et des aqueducs, de

[1] On ne lira pas sans un profond intérêt le passage suivant, dû à la plume élégante de M. le docteur Jules Guérin : « Déjà nous avons eu occasion d'insister sur les nombreux rapports qui existent entre la médecine et la chose publique ; mais ces rapports, signalés à une époque où le cadre social était trop étroit et trop ancien pour les contenir, n'ont pu être indiqués que comme des applications partielles d'une médecine en quelque façon idéale. Aujourd'hui que toutes les barrières du passé s'abaissent devant le progrès, cette médecine idéale peut et doit entrer dans la réalité. Au lieu d'applications indécises et séparées qu'on avait comprises tantôt sous les noms de *police médicale*, d'*hygiène publique*, de *médecine légale*, le moment est venu de rassembler tous les faits épars, de les régulariser dans un ensemble, et de les élever à leur plus haute signification sous la dénomination, mieux appropriée à son but, de MÉDECINE SOCIALE. Oui, le temps est venu pour nos services de se grouper, de se systématiser de manière à être compris et acceptés dans leur caractère le plus noble et le plus élevé. La MÉDECINE SOCIALE, rien que par son titre, révélera à toutes les classes de la société la nouvelle et imposante mission du corps médical, et à ce corps le programme de cette mission. Ce n'est pas une révélation que nous ayons la prétention de faire à nos confrères, mais c'est une formule que la grandeur des circonstances nous commande de leur proposer, comme exprimant clairement et justement la nature et l'ensemble des services qu'ils sont appelés à rendre à la chose publique. Il n'est besoin, pour stimuler les moins zélés et convaincre les plus incrédules, que d'appliquer cette formule aux questions qui surgissent de toute part, et aux circonstances les plus importantes et les plus difficiles de la situation. Pour nous borner aux plus fondamentales, à qui appartient-il de mieux résoudre le grand problème de l'amélioration des classes inférieures ? Qui montrera mieux que le médecin la voie directe pour développer le moral par le physique, depuis l'éducation de l'enfant pauvre jusqu'à l'épuration du vice ? Qui déterminera mieux que lui les rapports utiles et humanitaires entre la capacité du travail aux différents âges et la nature différente des industries ? Par qui seront fixées, si ce n'est par le médecin, les causes de détérioration physique de la classe au profit de laquelle vient de s'écrouler l'édifice des priviléges, et les moyens de la rendre plus saine, plus robuste et plus heureuse ? Une grande difficulté préoccupe en ce moment tous les esprits : l'influence de l'augmentation du salaire et la réduction des heures du travail. Cette difficulté, examinée à la lumière de la médecine sociale, n'offre-t-elle pas une solution aussi heureuse que facile ? La diminution des heures du travail épuisera moins le travailleur, et l'augmentation du salaire accroîtra ses forces avec son bien-être, en lui permettant d'améliorer et de substantialiser davantage son alimentation. La conséquence physiologique de ces deux données, si effrayantes en apparence pour l'industrie, se résoudra donc en un meilleur et plus productif labeur. C'est tout simplement le cheval qui marche plus vite en marchant moins longtemps et en mangeant plus d'avoine. »

transférer des cimetières, n'est-ce pas à leurs lumières qu'il faut demander comment on peut conduire ces diverses opérations sans nuire à la salubrité publique? Est-il question de bâtir des prisons, des églises, d'ériger des hôpitaux, des écoles, et, en général, toute espèce d'établissement où beaucoup d'hommes doivent se trouver habituellement réunis, n'aura-t-on pas autant besoin de médecins éclairés que d'architectes habiles? Qui pourra aussi bien que le médecin indiquer les mesures à prendre dans ces calamités publiques appelées maladies épidémiques ou contagieuses, pour en arrêter les progrès, en circonscrire les foyers, en diminuer les périls? Qui pourra le remplacer dans ces expertises de denrées ou de médicaments, sur la qualité desquels il peut y avoir des doutes, et dont la délivrance, sans contrôle, pourrait compromettre la santé publique?

« Si nous jetons maintenant les yeux sur l'administration de la justice civile, nous trouvons de nouveau la médecine étroitement liée aux intérêts les plus chers des citoyens. Comment, en dehors d'elle, résoudre avec connaissance de cause les plus importantes questions de possession d'état, déterminer l'instant de la conception ou celui de la mort en matière de survie, constater une erreur de sexe, prononcer sur l'état mental d'un individu, statuer sur son interdiction ou sur l'annulation, pour cause de démence, de l'un ou l'autre de ses actes?

« La part que le médecin est appelé à prendre dans la jurisprudence criminelle n'est pas moins essentielle, soit qu'il assiste le juge dans ses recherches pour parvenir à la découverte d'un coupable, soit qu'il l'aide à dissiper d'injustes préventions qui pèsent sur la tête d'un innocent. C'est à ses investigations éclairées, infatigables, que la justice a été plus d'une fois redevable de la mise à nu d'un corps de délit, dont le meurtrier se flattait que la terre avait pour toujours accepté le dépôt. C'est par une savante et lumineuse analyse et par une interprétation rationnelle des circonstances morales et physiques dont un homicide avait été accompagné, qu'on a vu naguère, dans une cité voisine, un médecin distingué qui siége dans cette enceinte établir victorieusement l'innocence d'un homme que l'opinion publique flétrissait déjà du nom de fratricide. Les annales judi-

ciaires abondent en faits semblables; chacune de leurs pages fait foi des secours immenses que la médecine fournit à la justice.

« Faut-il, enfin, signaler l'utilité de l'intervention du médecin dans la confection des lois? Mais, les lois et les mœurs ne doivent-elles pas être sœurs et se protéger mutuellement? N'est-ce pas de leur union que dépend la félicité des États? Or, que sont les mœurs sinon l'ensemble des qualités du cœur? Ces qualités ne sont-elles pas en très-grande partie déterminées par le caractère de l'esprit? Et qui oserait contester l'influence du climat et d'autres causes physiques, dont l'étude est directement du ressort de la médecine, sur le caractère des esprits nationaux? Montesquieu en a déjà fait la remarque.

« A présent, et quelque incomplète que soit cette indication des rapports nombreux qui lient le médecin à l'homme et à la société, ne suis-je pas fondé à dire qu'il n'est aucune profession libérale dont l'utilité puisse rivaliser avec la sienne?

« J'ai dit ensuite, messieurs, qu'il n'est pas de profession plus *difficile*. C'est au développement de cette proposition que je vais me livrer brièvement.

« Au nombre des caractères qui distinguent la médecine des autres sciences d'observation, même de celles qui, par leur objet élevé, se rapprochent le plus d'elle, un des plus frappants est que la théorie ne saurait y être complétement séparée de la partie technique, que toutes deux se servent mutuellement d'appui et de base, et qu'elles contribuent dans une égale proportion à leur commun développement. Si l'art profite des découvertes faites par la science, celle-ci s'enrichit à son tour des applications faites par l'art. La science marche toujours, ce qui ne veut pas dire que toujours elle avance; mais quelles que soient ses évolutions, il faut l'y suivre et ne pas l'abandonner un instant, car, pour peu qu'on s'en sépare, les liens par lesquels on y était attaché se rompent et les bouts sont trop courts pour qu'on puisse aisément les renouer. Ne conçoit-on pas combien il est difficile de marcher au pas avec une machine dont les mouvements sont si continuels, si rapides et si variés?

« Il n'est pas une théorie médicale, si insoutenable qu'elle soit dans son ensemble, qui n'ait quelque chose de vrai et par

conséquent d'utile. Il importe donc au médecin de les approfondir toutes, pour pouvoir séparer le bon grain de l'ivraie. Quel travail long et difficile à accomplir! C'est avec raison que l'antiquité a compté à Hercule le curage des étables d'Augias, à l'égal de sa victoire sur Antée ou de la destruction de l'hydre.

« Nous entendons par art médical l'application, à des faits individuels, des principes généralisés par la science, et je dis que cette application est entourée des difficultés les plus grandes. En effet, de tous les problèmes de l'histoire naturelle, il n'en est pas de plus complexe qu'une maladie, aucun dont les éléments soient plus divers et plus mobiles, variant, non-seulement suivant chaque cas, mais encore, dans le même cas, d'un jour, d'une heure, d'une minute à l'autre, et il n'est aucun de ces éléments qui ne demande à être évalué, et qui n'ait sa part dans le choix d'une indication. Quelle force d'attention, quelle puissance d'induction, quelle ardeur de pénétration, quelle sagacité d'analyse, cette multitude de données ne supposent-elles pas pour arriver à une solution complète de la question qu'elles concourent à former! Est-il une seule profession libérale qui exige des efforts d'esprit aussi soutenus? Je sais que toutes ces qualités ne se rencontrent pas chez tous les médecins, mais cela ne leur rend que plus difficile l'assiette d'une indication, sans laquelle la médecine n'est que de l'empirisme.

« Mais, si difficile qu'il puisse être de réunir les connaissances nombreuses et variées qu'embrasse la médecine considérée comme science, et d'en faire une application raisonnée aux divers cas où la santé privée ou publique est intéressée, ce qui constitue l'art ; que ces difficultés sont encore faibles à côté de celles dont est entouré l'exercice de la profession, ce qu'on appelle la pratique!

« Ces difficultés me paraissent provenir de deux espèces de causes : les unes sont inhérentes à la profession, tiennent à sa nature et l'accompagnent partout ; les autres, que l'école appellerait extrinsèques, lui viennent du dehors et peuvent varier suivant les temps et les lieux.

« En tête des premières se trouvent celles qui résultent de l'importance des fonctions du médecin. Arbitre suprême de la

vie de ses malades, omnipotent près du lit du souverain comme au grabat du prolétaire, c'est d'un coup d'œil juste ou faux, d'un jugement vrai ou erroné, d'une prescription opportune ou intempestive, que peuvent dépendre l'existence d'un homme, l'avenir d'une famille, le sort d'un pays ! Quelle mission difficile ! quelle immense responsabilité ! Le père lui confie ses enfants, la femme son époux, chacun ce qu'il a de plus cher. Il y a plus, si le médecin est souvent l'arbitre de la vie, il est fréquemment encore le dépositaire des secrets les plus graves et les plus compromettants. Une parole inconsidérée, un geste imprudent, un silence indiscret, peuvent trahir les uns, compromettre les autres, semer l'alarme, la désunion, détruire à jamais le repos des familles. Ce n'est pas tout. Chaque jour il est en relation avec les personnes du sexe ; à tout âge les femmes ont besoin de ses services, il les entretient sans témoins à toute heure. La jeune fille est souvent forcée de lui faire les confidences les plus délicates et même quelquefois de laisser tomber en sa présence le dernier voile de la pudeur. Le médecin doit alors oublier qu'il est homme; son imagination doit rester aussi chaste que ses regards. Dans cet objet souvent si séduisant, il lui est défendu de voir une femme ; pour lui, ce n'est qu'un individu souffrant de l'espèce humaine, une machine organisée à réparer.

« N'est-ce pas avec raison, messieurs, que j'appelle difficile une profession qui exige tant de lumières, de prudence, de discrétion et d'empire sur les passions ?

« Parlerai-je du courage, du sang-froid dont le médecin doit être pourvu ? Peindrai-je son attitude à ces époques néfastes où des épidémies meurtrières envahissent un pays et y portent avec la mort l'épouvante et la démoralisation ? Quelle force de caractère ne lui faut-il pas pour se garantir de la terreur générale et pour étudier avec possession de soi l'origine, la nature, la marche du mal, et déterminer les moyens d'en arrêter les progrès, d'en atténuer la violence, d'en conjurer les effets ! Quel dévouement pour rester imperturbablement sur un sol d'où s'élèvent, pour lui surtout, tant de périls ! quelle abnégation de soi-même pour oublier ainsi le soin de sa propre conservation et ne songer qu'au salut de ses concitoyens ! Eh bien ! messieurs, au

milieu de ces grandes calamités dont chaque siècle offre plus d'un exemple, jamais les médecins n'ont failli à leur mission. Qu'il me serait facile de vous en citer une foule de traits ! Et ce n'est pas ailleurs que dans l'histoire contemporaine, dans les jours les plus rapprochés de nous, que j'irais les chercher ! Le souvenir de cet épouvantable fléau qui des rives du Gange fondit soudain sur l'Occident, sans se laisser arrêter ni par l'abîme des mers, ni par la barrière des montagnes, est, sans doute, encore présent à votre pensée. Vous vous rappelez la terreur qui précédait ses pas, la consternation que son arrivée répandait, les ruines qui marquaient son passage. Dans leur trop légitime épouvante, les populations se dispersaient à son approche : tout ce qui pouvait fuir fuyait. Les médecins seuls, sans se dissimuler la force de leur nouvel ennemi, ne s'en épouvantaient pas : au lieu de se dérober à ses coups, ils se précipitaient à sa rencontre, impatients de le voir de près et de se mesurer avec lui. Et, dans cette noble arène, les médecins belges ne furent ni les moins empressés de descendre, ni les moins heureux de combattre.

« Parlerai-je du noble désintéressement et de l'inépuisable bienfaisance dont la profession du médecin lui fait un devoir ? le suivrai-je dans les demeures étroites et malsaines du pauvre, où, comme le dit Vicq-d'Azir, « les victimes de la misère, celles « de la maladie et de la mort, entassées, confondues, offrent un « tableau déchirant et pénible, » et le montrerai-je y consacrant aux besoins des malheureux, son temps, son labeur et son argent ?

« L'accompagnerai-je, marchant à la suite des armées et prenant part aux événements de la guerre, luttant contre une foule d'obstacles, l'apathie des uns, le mauvais vouloir des autres, le manque des objets les plus indispensables, et n'en triomphant qu'à force de génie, d'activité, de zèle et de persévérance ; bravant avec le soldat les dangers du champ de bataille et gardant pour lui ceux plus grands et plus sûrs de l'atmosphère pestilentielle des hôpitaux encombrés ; associé aux privations, aux fatigues, aux misères, aux périls de la carrière des armes, étant de moitié dans tout... hors les récompenses et la gloire? Mais je pense en avoir dit assez, pour justifier cette proposition, que, parmi les professions libérales, il n'en est pas de plus difficile à

remplir que celle du médecin. En exigeant une sollicitude infatigable, un dévouement sans bornes aux intérêts d'autrui, elle commande un renoncement entier de soi-même, une abnégation de toute question de personne.

« Et cependant, messieurs, les difficultés dont je viens de vous entretenir ne sont pas à beaucoup près les seules que présente la pratique ; ce ne sont pas non plus les plus grandes ; celles dont il me reste à vous parler sont et plus nombreuses et plus graves.

« Dans l'exercice de sa profession, le médecin a des rapports assidus avec des personnes de tout âge et de toute condition. Pour obtenir des succès, il doit plaire à chacune. Or, comment espérer de satisfaire à la fois tant d'opinions et de volontés différentes, de s'accommoder à tant d'exigences opposées, de se mettre à l'unisson avec tant de goûts contraires ? Sans doute, s'il n'exerce sa profession que pour son seul amusement, en amateur, comme on le dit, il pourrait se mettre au-dessus des caprices du public, de cet être fantasque, léger, changeant, dont Chamfort demandait, *combien il faut de sots pour le composer ;* mais, comme c'est dans les produits de son état qu'il doit puiser ses moyens d'existence, qu'il est réduit à la nécessité de faire de l'art de guérir celui de gagner un peu de pain, c'est surtout avec ces caprices qu'il lui faut compter ; c'est leur étude qui devient une de ses besognes les plus pressantes. C'est un dur labeur, je ne crains pas de le dire, que la vie d'un médecin. Pour réussir dans le monde, il lui faut moins un mérite transcendant, un amour ardent de l'étude, un grand fonds de science, que de la souplesse dans l'esprit, de la flexibilité dans le caractère et du savoir-faire. « Il y a une sorte d'esprit pour faire fortune, ob-
« serve la Bruyère, et surtout une grande fortune ; ce n'est ni
« le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort,
« ni le délicat ; je ne sais précisément lequel c'est ; j'attends que
« quelqu'un veuille m'en instruire. » Eh bien, cet esprit que le célèbre auteur des *Caractères* ne savait comment définir autrement, c'est le savoir-faire [1].

[1] Médecins modestes, sacrifiez votre santé et votre fortune pour devenir savants et habiles ; séchez sur vos livres, pâlissez dans les hôpitaux ; méditez jour et nuit

« Je n'ai pas, messieurs, l'intention de tracer ici l'histoire du savoir-faire, car je connais trop mon impéritie en cette matière. Je puis cependant le signaler comme un des écueils sur lesquels le praticien consciencieux vient se heurter chaque jour. Je sais que des hommes d'un grand talent n'ont pas dédaigné de le prendre pour auxiliaire, mais je ne pense pas que ces hommes aient acquis par là un titre de plus à l'estime publique. Quelque tour qu'on donne à la chose, sous quelques séduisants dehors qu'on cherche à la déguiser, c'est toujours, il faut en convenir, un artifice, et l'artifice a toujours, à juste titre, quelque chose de suspect.

« A côté du savoir-faire, dont il n'est séparé que par une ligne de démarcation qu'il est plus facile d'admettre en théorie que de démontrer pratiquement, se place le charlatanisme, autre fléau de la profession médicale et dont l'origine lui est contemporaine. Je n'ai pas ici en vue ce charlatanisme qui descend sur la place publique, monte sur des tréteaux, débite sa marchandise à grand renfort de grosse caisse et de trompette, et n'attrape que les badauds ; mais celui qui, affublé d'une robe de docteur, pourvu quelquefois de beaucoup de savoir et d'une élégance remarquable de ton et de langage, hante la ville et la cour, et les exploite avec autant d'audace que d'adresse. Je n'oserais, messieurs, vous dérouler le tableau des expédients auxquels ces charlatans titrés descendent chaque jour pour attirer l'attention et surprendre la confiance. Je craindrais qu'au front des personnages que je devrais faire ainsi passer sous vos yeux, vos souvenirs, trop fidèles, n'inscrivissent des noms qui sont loin de ma pensée, et que je ne parusse avoir désigné des personnes quand je ne voulais que flétrir des turpitudes. Quel est, je le demande, le médecin jaloux de la dignité de sa profession, dont le cœur ne se soulève pas de dégoût à la vue de ces réclames

les points les plus difficiles de votre art ; étudiez-le, comme Boerhaave, quatorze heures par jour pendant soixante ans ; renoncez à tous les agréments de la vie, aux charmes de la société ; faites une entière abnégation de vous-mêmes : si vous dédaignez le savoir-faire, vous serez souvent oubliés, rarement appréciés, et vous n'arriverez jamais au niveau de ces jongleurs qui distribuent leur poison en dépit des règles d'Hippocrate et du bon sens, contre lesquels vous tonnerez sans cesse et par qui vous serez toujours éclipsés. (MONTFALCON.)

dont nos gazettes abondent, et au moyen desquelles la reconnaissance ou l'admiration se font jour et révèlent au monde le savoir incomparable, la merveilleuse habileté ou l'héroïque dévouement de messieurs les docteurs tels et tels ? Que dirai-je de ces annonces insérées à la quatrième page de nos feuilles publiques ou placardées le long des murs, où, entre l'affiche d'une maison à vendre et l'avertissement d'un domestique sans condition, on voit figurer l'adresse d'un médecin avec l'indication des heures auxquelles on peut le consulter, annonces que, dans sa généreuse indignation, le docteur Munaret appelle les gémonies de la profession ?

« Est-il, dans le vocabulaire du mépris, une épithète assez sanglante pour stigmatiser la conduite de ces docteurs qui polluent la robe qu'ils avaient juré de conserver pure, en la donnant en location à des empoisonneurs pour leur servir de manteau ?

« J'aimerais à dire quelque chose des difficultés créées à l'exercice de la médecine par le grand nombre des préjugés et des superstitions qui l'entravent, mais cette tâche m'épouvante et je ne sais par où l'entamer... En effet, de ces préjugés on en rencontre partout : aucune position sociale n'en est exempte ; on les trouve dans le monde élégant comme dans la classe ouvrière, dans les palais comme dans les chaumières, chez l'homme cultivé comme chez l'ignorant, près des esprits forts comme près des âmes crédules. Ils saisissent l'homme dès sa naissance : ce sont eux qui l'embandent, comme le dit J.-J. Rousseau, dans un maillot impitoyable ; ils ne le lâchent pas un seul jour de sa vie et l'accompagnent jusqu'à la mort. Que dis-je ? ils l'étreignent encore au delà du trépas. Ne sont-ce pas eux qui, couvrant incontinent la face de celui qui vient de rendre le dernier soupir, incerceptent l'accès de l'air qui aurait pu le rappeler à la vie ? Qui empêche l'immortelle découverte de Jenner de se généraliser ? Qui éloigne des hôpitaux tant de malheureux qui y trouveraient les soins les plus éclairés et les plus tendres ? Qui suffoque, en le suspendant par les pieds, l'asphyxié qu'on vient de retirer de l'eau ? Qui brûle impitoyablement, par des purgatifs âcres, des entrailles déjà enflammées ? Qui livre aux aveugles

tâtonnements d'ignorantes matrones le malheureux enfant qu'étrangle le croup? Qui torture par des emménagogues irritants la jeune fille qu'un excès de vigueur empêche seul de devenir pubère? Les préjugés, partout et toujours les préjugés, qui, comme le mancenillier, portent le trouble dans les sens et bouleversent l'intelligence de tous ceux dont ils s'emparent. Il en est de timides qui se glissent terre à terre entre les jambes du médecin et embarrassent sa marche, mais la plupart se dressent devant lui hautains et impérieux et lui barrent fièrement le passage; si quelques-uns s'insinuent furtivement dans la ruelle du malade, cachés sous le mantelet de la femme du peuple ou la guimpe de la sœur de charité, d'autres se font ouvrir les deux battants et s'intronisent à son chevet, portés dans les bras d'une duchesse ou sur les épaules de quelque célébrité de la littérature ou du barreau. Gare au médecin qui les heurte, parce qu'il compromet sa popularité et sa clientèle! malheur à celui qui leur sacrifie, car il se déshonore à ses propres yeux [1]!

« Telles sont, messieurs, quelques-unes des principales difficultés dont l'exercice de notre profession est accompagné. Aucune autre profession libérale n'en présente certainement de pareilles, et cependant, il en est encore beaucoup sur lesquelles je me tais pour ne pas abuser de votre patience.

« Mais, messieurs, si parmi les professions libérales il n'en est pas de plus utile et de plus difficile que celle du médecin, il n'en est aussi aucune de plus ingrate : c'est ce qu'il me reste à établir.

« Si la médecine, comme connaissance humaine, a manifestement progressé depuis Hippocrate et Galien, je crois, d'un autre côté, qu'on peut dire qu'elle est bien déchue de son ancienne dignité, et que de toutes les professions libérales, elle est la moins rétribuée.

[1] Si le praticien s'impose pour première loi de plaire toujours au public, il est perdu pour la science et pour la vertu; pour la science, car il n'aura désormais pour ambition que de flatter et d'amadouer la sottise et les préjugés; pour la vertu, car il sera forcé de spéculer sur le mensonge, conformément à l'axiome : *Vulgus vult decipi*, et il ne tardera pas à capituler avec sa conscience, en se disant avec Guy-Patin : *Decipiatur, nam volenti et patienti non fit injuria*.

« Ce peu de mots, que j'emprunte à l'élégant et spirituel peintre des mœurs du médecin des villes et des campagnes, le docteur Munaret, de Lyon, expriment une grande et pénible vérité.

« En effet, quand on examine l'organisation sociale actuelle, on est aussi affligé que surpris de la place étroite et infime faite à la médecine. En retour des fortes garanties de savoir et de moralité que la société exige de ceux qui l'exercent, quel est le dédommagement qu'elle leur offre, les avantages qu'elle leur accorde, les égards publics qu'elle leur témoigne, la perspective qu'elle leur ouvre? Quelles positions honorables leur a-t-elle réservées, où, sans souci du présent, sans appréhension de l'avenir, ils puissent se livrer entièrement à la culture d'une science dont elle recueille tous les fruits? Où sont les retraites qu'elle leur a ménagées pour le temps où, prématurément vieillis par les fatigues endurées à son profit, accablés d'infirmités gagnées à son service, ils ne sont plus en état de continuer leur profession? Rien, absolument rien; et, tandis qu'elle comble d'honneurs et de richesses des arts frivoles qui l'amusent sans l'instruire et la pervertissent souvent en l'amusant, elle n'a, pour les labeurs du médecin, qu'une mesquine rétribution accordée trop souvent de mauvaise grâce.

« Que dirai-je de l'impôt patente, dont seule de toutes les professions libérales la nôtre est frappée? Appliqué aux médecins en est-il un de plus irrationnel dans son objet, de plus arbitraire dans son assiette? Personne plus que moi n'honore le commerce et ne comprend mieux son importance et son utilité, mais je ne saurais me faire à l'idée d'être un marchand de santé.

« Voilà pour le côté matériel de la question; que sera-ce si j'examine le côté moral? C'est là que se montre mieux encore le côté ingrat de la profession; car veuillez bien le remarquer, messieurs, c'est de la profession en elle-même que je parle, car je suis loin de méconnaître la haute considération dont, à raison de leurs qualités personnelles, jouissent un grand nombre des hommes qui l'exercent. Est-il, je le demande, une seule profession qu'on traite avec plus de légèreté, et, tandis qu'il est si peu

de personnes capables de prononcer avec connaissance de cause sur les matières de médecine, tout le monde ne s'ingère-t-il pas de les juger? Y a-t-il des réputations dont on fasse meilleur marché que de la nôtre? Dans la loge du portier et dans le boudoir de madame, dans le bouge du savetier comme dans les salons de la haute aristocratie, elle est sans cesse livrée aux désœuvrés, et, dût le mot paraître à quelques rigoristes peu compatible avec la gravité académique, aux faiseurs de cancans.

« Les gens du monde, s'écrie Cabanis, veulent avoir un avis « sur tout ce qui fait le sujet des conversations. On parle de « maladies et de médecins; ils veulent connaître les unes, ils « veulent prononcer sur les autres. Cette fièvre a été mal prise, « on a fait telle faute, on eût dû faire cela. Tel médecin a tué « son malade; si l'on eût employé tel remède, il ne serait pas « survenu tel accident. » Voilà le langage qu'on entend chaque jour, et, si téméraire, si injurieux qu'il soit pour la raison, car c'est outrager la raison que de juger ce qu'on ignore, il est tellement dans les habitudes, tellement à l'ordre du jour; qu'il ne se trouve personne pour en faire ressortir l'inconvenance. Voilà la justice de la société vis-à-vis des médecins.

« Et cependant, hélas! nous ne sommes pas encore au bout. Jusqu'ici le monde s'était arrêté à la censure de nos actes; il nous reste encore à voir son outrecuidance violer jusqu'au sanctuaire du for intérieur et incriminer nos sentiments. Vous le savez, messieurs, de toutes les calomnies débitées contre notre profession, il n'en est pas de plus répandue que celle d'impiété. On accuse les études médicales de pousser au matérialisme, et, partant de là, on conclut aussitôt que les médecins sont athées. Jugement aussi odieux que stupide ! Que sont donc ces études si ce n'est l'observation de la nature? Quel est leur sujet, sinon ce que la nature offre de plus parfait? Et elles conduiraient à méconnaître son auteur, à révoquer en doute son existence? O déraison ! Est-ce dans l'anatomie que le médecin puiserait ses idées de matérialisme? Mais, du sein même des cadavres n'y a-t-il pas une voix qui crie sans cesse que, dans les organes fonctionnants, il y a autre chose que ce que nous voyons et touchons? Est-ce dans la physiologie? Mais, en physiologie, tout

est subordonné à l'intervention d'un principe vivifiant, insaisissable à nos sens. Si j'interroge le médecin pour qu'il dise

. . . . . Par quels secrets mystères,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé :
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau;
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie. »

« Oui, messieurs, disons-le avec confiance : bien loin que les études médicales tendent à affaiblir le sentiment religieux, rien n'est plus propre à l'exciter et à l'entretenir [1]. N'est-ce pas dans le spectacle imposant de la nature, objet constant des méditations du médecin, que la Divinité se manifeste incessamment? L'observation attentive des œuvres de la création, à laquelle il est forcé de se livrer sans relâche et par laquelle il reconnaît un accord admirable entre l'organisation de chaque être et la fin à laquelle il est destiné, n'élève-t-elle pas nécessairement son esprit vers l'auteur de tant de merveilles, en remplissant son âme d'adoration pour sa puissance, d'admiration pour sa sagesse, de reconnaissance pour sa bonté? Un médecin athée serait un outrage au sens commun, une véritable monstruosité. Aussi, repoussons-nous avec indignation le stigmate flétrissant d'irréligion qu'on voudrait nous imprimer, incertain seulement de ce dont il faut s'étonner le plus, ou de l'ineptie ou de la témérité de l'imputation.

« Sans doute, tous les médecins ne sont pas irréprochables; il en est même d'indignes de ce nom; mais, déjà rares à présent, ils le seraient encore bien davantage, si, par la plus choquante

[1] Le médecin est religieux... Mais la religion du médecin est douce et tolérante; elle ne fait acception d'aucune secte; elle n'exclut aucune communion; elle ferme les yeux sur l'impiété même; son rôle à elle étant de rayonner sur tous les hommes, sans prétendre à censurer ou à diriger les consciences. Que si le médecin avait le malheur d'être athée, il devrait se garder de révéler ses convictions, moins encore de peur d'altérer l'estime que lui porte le public, que pour ne pas répandre l'amertume et le désespoir dans l'âme des malades, qui, sur sa parole, pourraient ne voir dans la mort que le néant. (FORGET.)

iniquité, le public ne mettait pas chaque jour l'ignorance au-dessus du savoir et le charlatanisme au-dessus de la droiture.

« La concurrence est grande ; le nombre des docteurs a été croissant chaque année, et, depuis longtemps, il est hors de proportion avec les besoins. La concurrence est grande, dis-je ; les ressources bornées, les besoins pressants : on met la médecine au rabais ; c'est un malheur. Il n'y a ni mal ni courage à le dire, car la chose est de notoriété publique : le siècle est à l'argent. Les égards, la considération, sont mesurés sur la présomption de la fortune. On estime les hommes non ce qu'ils valent, mais ce qu'ils pèsent. C'est ce qui vous explique la déconsidération dans laquelle la profession est tombée. Ils sont bien loin de nous ces temps où l'art de Galien donnait l'opulence. Les millions de Dupuytren ont eu un retentissement immense. Quel dommage qu'ils n'aient pas pu être répartis entre cette foule de confrères qui végètent et meurent misérables ! « Vous seriez étonnés, » a dit le secrétaire général de l'association de prévoyance des médecins de Paris, « vous seriez étonnés, s'il m'était permis « de vous révéler les noms honorablement connus qui ont laissé « après eux leurs femmes et leurs enfants dans la détresse. « Triste exemple des difficultés, des dangers et de l'incertitude « de notre profession ! » La condition du vieux médecin de campagne qui vit et fait vivre sa famille de son état, est généralement très-fâcheuse, car si déjà la clientèle, aux exigences de laquelle il ne peut plus suffire, ne l'a pas abandonné, il se voit lui-même forcé de la laisser là. On pourrait certainement citer un ou deux praticiens qui, malgré leur grand âge, ont conservé leur vogue ; mais ces citations ne prouveraient qu'une chose, c'est que des hommes pareils sont de rares exceptions. Peu de médecins parviennent d'ailleurs à un âge avancé. Voltaire avait déjà remarqué que parmi les centenaires dont l'histoire nous a transmis les noms, il n'y en avait pas un seul qui eût appartenu à la Faculté ; et, plus récemment, le professeur Casper a établi par des documents officiels que la moitié des médecins praticiens périssent avant d'avoir atteint la cinquantaine [1]. Et vrai-

[1] Savez-vous ce qui tue sourdement un médecin avant son heure dernière ? — Ce sont les peines morales à lui seulement connues ; c'est une responsabilité sur-

ment, en ceci la nature paraît leur avoir offert une compensation des injustices de la société.

« Il n'y a pas assez d'union entre les médecins ; la jalousie ; cette misérable passion qui ne devrait pas pouvoir atteindre des hommes de talent, filtre entre les éléments du corps médical et le ronge. On semble trop souvent se plaire à mettre en évidence les fautes ou les erreurs d'un confrère, et ne pas se douter que la souillure que l'on imprime à la robe d'un seul, déteint sur celle de tous. A quelles sourdes menées, à quelles ineptes critiques, à quel lâche dénigrement n'a-t-on pas vu descendre quelques hommes pour ternir une gloire qui les offusquait, ou pour perdre une renommée qui leur faisait envie ! Et, tandis que le blâme mérité par des actes semblables aurait dû frapper les seuls coupables, l'injustice du public en couvre la profession tout entière, et la haine des médecins est devenue proverbiale à côté de celle des dévots ! ! J'en conviens : entre praticiens exerçant aux mêmes lieux, les amitiés sont rares ; tout en s'estimant, ils se redoutent le plus souvent et se déconsidèrent moins comme des confrères que comme des ennemis, mais on a tort d'en inférer que les médecins sont moins susceptibles d'attachement que les autres hommes. Une foule de traits conservés par l'histoire sont là pour démentir cette injuste conclusion. De tout temps, ils ont donné les preuves les plus touchantes de dévouement à l'amitié et d'intrépidité dans l'acquit des devoirs qu'elle impose ; seule-

humaine, un droit de vie ou de mort, qui l'empêchent de dormir sur l'oreiller le plus doux... C'est la fièvre de toutes les fièvres qu'il traite ; issue incertaine, d'où peut dépendre, avec la vie de son client, sa réputation et jusqu'à son avenir... Autant de gouttes d'eau qui finissent par creuser son cœur comme elles creusent le rocher, parce qu'elles y tombent incessantes et à la même place; et l'acide venin de l'ingratitude qui détrempe le pain qu'il mange, le pain qu'il a payé avec l'écu dont le public croit avoir payé, lui aussi, sa vie ou sa santé... Et les revers qu'on lui reproche, au lieu de le plaindre, comme le voulait le célèbre Jeanroi !... Et le regret, ombre de Banco, qui se dresse terrible et lui dit une fois dans sa vie au moins : « Si tu avais pris la peine d'ouvrir tel livre de ta bibliothèque, ce père de famille qu'on pleure vivrait peut-être .. » Et ce retour mélancolique sur lui-même, en observant tant de maladies cruelles et redoutables, auxquelles la pauvre espèce humaine est sujette ; en contemplant surtout celles contre lesquelles l'art a toujours échoué, et qui, tôt ou tard, emportent leurs victimes par une invincible fatalité. « Quand cette lugubre réflexion assiége la pensée, dit M. Requin, il y a réellement péril pour la santé ; tant sont étroits et intimes les liens qui unissent ce qu'on a distingué sous le nom de physique et de moral. » (Munaret.)

ment, pour me servir d'une expression de Montaigne qui rend bien ma pensée, *ayant à conduire les progrès de leur advancement en même sentier et même train, il est force qu'ils se heurtent et se choquent*. Ceci est, du reste, en quelque sorte le résultat nécessaire de leur ingrate position. Augmentez la part de champ et de soleil dont chacun d'eux pourra disposer, et, avec cet accroissement de ressources, cessera cette triste rivalité qu'engendre aujourd'hui la pénurie [1]. »

Avant de terminer notre travail, nous allons examiner une seule question encore. Les maux, sous lesquels la profession médicale gémit dans la société actuelle, et dont nous venons de signaler quelques-uns, sont-ils incurables, ou en existe-t-il un remède? et dans l'affirmation, quel est-il? Non, le mal n'est pas incurable, et il en existe un remède aussi infaillible dans ses résultats que prompt dans ses effets. C'est l'union, l'entente entre tous les membres de la profession. Du jour où ils sauront faire au bien-être général le sacrifice de leurs rivalités de position, de leurs dissentiments de doctrine, de leurs rancunes personnelles, de leurs antipathies de caractère, leur cause sera gagnée, et ils domineront là où ils sont aujourd'hui esclaves. Par une glorieuse exception, l'intérêt du corps est évidemment celui de la justice. Jusqu'ici, malgré le fréquent usage qu'on en fait, le mot de *corps médical* est un non-sens, car il n'y a pas de corps, là où tous les éléments sont disséminés, n'ont ni liens, ni rapports, ni ensemble de vues, ni unité de direction; mais il dépend des médecins d'en faire une réalité. A cet effet, ils n'ont qu'à se constituer en association, ayant une même pensée, un

[1] Il serait à désirer que tous les médecins pussent être des esprits d'élite, riches en dons naturels et enrichis par le travail et l'étude. Il serait à désirer que tous les médecins fussent des caractères indépendants, forts de leur valeur personnelle et de leur dignité professionnelle, n'écoutant d'autre préoccupation que celle de les accroître par leurs vertus et leurs services. Oh! qu'il serait beau le jour où la magnifique idée de M. Raspail se réalisant, les médecins seraient élevés au rang de magistrats civils et rétribués par l'État; où les hôpitaux ne seraient plus « les égouts de la misère, mais des temples de la santé, ayant les médecins pour prêtres, et ouverts à tous ceux qui souffrent, au riche comme au pauvre; de même » touchante comparaison! « que les temples de Dieu sont ouverts à tous ceux qui prient. »

même but : la pensée, c'est que les médecins sont loin de jouir dans le monde de l'estime et d'y occuper la place auxquelles leur donnent droit leurs talents, leur dévouement et les services qu'ils rendent à la société ; le but, c'est de leur assurer l'un et l'autre, non comme individus, mais à titre de membres de la profession. Réunis en faisceau, ces mêmes éléments, que, isolés et épars, la société traite avec une dédaigneuse indifférence, et avec lesquels elle se croit aujourd'hui dispensée de compter, formeront une masse compacte qui pèsera dans la balance sociale de tout le poids de sa légitime et salutaire influence. Lorsque autour d'eux tout proclame la puissance de l'association, en présence des merveilles qu'elle enfante chaque jour sous leurs yeux, comment les médecins n'ont-ils pas encore compris le parti qu'ils pourraient en tirer et la force qu'ils y puiseraient ? Ils n'ont cependant qu'à vouloir pour pouvoir. — Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les moyens d'exécution; il suffit à notre objet d'en avoir déposé la pensée.

FIN.

# VOCABULAIRE

## DES PRINCIPAUX MOTS TECHNIQUES

### EMPLOYÉS DANS CET APERÇU.

### A

*Algidité*. Froideur extrême.

*Analeptiques*. Aliments destinés à réparer les forces.

*Anatomie descriptive*. Science qui traite de la situation et de la forme de chaque organe du corps en particulier.

*Anatomie générale*. Science qui traite de la texture normale des organes.

*Anatomie pathologique*. Science qui a pour objet la connaissance des lésions de tissu et des déviations organiques.

*Anémie*. Diminution de la masse du sang.

*Antidotes*. Nom donné aux agents capables de neutraliser les poisons.

*Antispasmodiques*. Substances médicamenteuses calmant les mouvements nerveux.

*Aréole*. Cercle rouge qui entoure les éruptions cutanées.

*Ascite*. Hydropisie du bas-ventre.

*Asphyxie*. Suspension de la respiration.

*Asthénie*. Privation de force.

*Atrophie*. Dépérissement des organes par défaut de nutrition.

## C

*Cancer*. Désorganisation spécifique des tissus.
*Cachexie*. État dans lequel toute l'habitude du corps est manifestement altérée.
*Catarrhe*. Affection fluxionnaire des membranes muqueuses.
*Chémiâtrie*. Doctrine médicale appuyée sur la chimie.
*Chronique* (Maladie), *Chronicité*. Maladie longue.
*Congestion*. Accumulation d'un liquide dans un organe.
*Constitution* ou *Complexion*. Organisation de l'ensemble d'un individu.
*Contagion* (Maladies contagieuses). Maladies transmissibles d'un individu à l'autre.
*Convulsion*. Mouvement nerveux total ou partiel du corps.
*Crétinisme*. Cachexie spéciale.
*Crises*. Phénomènes spontanés qui terminent quelquefois les maladies.
*Cyanose*. Couleur bleue de la peau.

## D

*Délire*. Perversion des actes de l'entendement.
*Diagnostic*. Discernement des maladies.
*Diététique*. Ensemble de moyens relatifs au régime.

## E

*Éclectiques*. Secte de médecins.
*Économie*. Ensemble des parties constituantes du corps.
*Endémie*. Maladie régnant dans une contrée déterminée.
*Engorgement*. Embarras formé dans les vaisseaux d'un organe par des liquides trop abondants ou trop épais.
*Épidémie*. Maladie régnant dans une population.
*Épilepsie*. Maladie nerveuse et convulsive.
*Épiphénomène*. Symptôme qui apparaît dans le cours d'une maladie et s'ajoute à ceux qui en forment le caractère propre.
*Étiologie*. Doctrine des causes des maladies.

## F

*Fébrifuge*. Médicament qui combat les fièvres intermittentes.
*Fébrile*. Fiévreux.
*Fonctions*. Action d'un organe ou d'un appareil organique dans un but déterminé.

## G

*Gangrène*. Mort d'un tissu.

## H

*émorragie*. Perte de sang.
*umorisme*. Doctrine médicale qui considérait les altérations des humeurs comme seules causes des maladies.
*Hygiène* Science de la conservation de la santé.
*Hyperhémie*. Augmentation de sang.
*Hystérie*. Maladie nerveuse propre aux femmes.

## I

*Iatromécanique*. Système médical fondé sur la mécanique.
*Idiopathiques*. Maladies qui ne sont dans la dépendance d'aucune autre.
*Idiosyncrasie*. Disposition particulière et exceptionnelle du corps.

## K

*Kyste*. Poche membraneuse contenant un liquide.

## M

*Marasme*. Épuisement à la suite de maladie.
*Miasme*. Mot qui sert à désigner les émanations produites par les animaux ou végétaux morts.
*Morbifère*. Produisant des maladies.

## N

*Névralgie*. Douleur produite par une affection des nerfs.
*Névrose* Affection du nerf non produite par son inflammation.
*Nosogène* (Agent, cause). Engendrant des maladies.
*Nosographie*. Description des maladies.
*Nosologie*. Doctrine des maladies.

## O

*Ophthalmie*. Maladie de l'œil.
*Organes*. Parties constituantes de l'économie vivante.
*Organique*. Ce qui appartient aux organes.

## P

*Paralysie* Perte de l'usage d'un membre.
*Pathogénésique*. Engendrant les maladies.
*Pathologie*. Étude des maladies.

*Physiologie*. Science de l'homme considéré dans son état de santé.
*Pronostic*. Prévision de la marche et de l'issue des maladies.
*Prophylaxie*. Préservation des maladies.

## R

*Révulsion, révulsif*. Ce qui détourne les humeurs des organes où elles affluent.

## S

*Scorbut*. Espèce de cachexie.
*Scrofules*. Espèce de cachexie.
*Solidisme*. Doctrine médicale qui considérait les solides comme les seuls siéges de la vie.
*Syncope*. Arrêt de la circulation,
*Syphilis*. Nom de la maladie vénérienne.

## T

*Tubercules*. Espèce de cachexie.
*Typhus*. Maladie grave, caractérisée surtout par la stupeur.

## V

*Vivisection*. Expériences sur les animaux vivants.

# TABLE DES MATIÈRES.


Pages.

PRÉFACE . . . . . 5
INTRODUCTION. . . . . 13
PROLÉGOMÈNES . . . . . 25
**PREMIÈRE PARTIE. — SCIENCE.** . . . . . 55
CHAPITRE PREMIER. — NOSOLOGIE OU DES MALADIES EN GÉNÉRAL. *ib.*
Art. 1er. De la définition de la maladie. . . . . *ib.*
Art. 2. De la division des maladies . . . . . 60
Art. 3. De la localisation des maladies. . . . . 62
Art. 4. De la propagation des maladies . . . . . 65
Art. 5. De la coexistence et de l'antagonisme des maladies. 70
Art. 6. De la marche des maladies . . . . . 72
Art. 7. De la terminaison des maladies . . . . . 73
Art. 8. De la classification des maladies. . . . . 75
CHAPITRE II. — ÉTIOLOGIE OU DES CAUSES DES MALADIES. . . . 77
Art. 1er. Des causes internes . . . . . 87
§ 1er. Du sexe . . . . . 88
§ 2. De l'âge. . . . . 90
§ 3. Du tempérament . . . . . 93
§ 4. Des constitutions . . . . . 94
§ 5. Des idiosyncrasies . . . . . 96
§ 6. De l'hérédité . . . . . *ib.*
§ 7. Des professions. . . . . 97
§ 8. Des habitudes. . . . . *ib.*
Art. 2. Des causes externes. . . . . 99
*A*. Des causes externes simples . . . . . *ib.*
§ 1er. De la pression atmosphérique. . . . . *ib.*
§ 2. Du soleil, de la lune et des astres. . . . 100
§ 3. De la lumière . . . . . 101
§ 4. Du calorique. . . . . *ib.*
§ 5. De l'électricité . . . . . 102
§ 6. Du magnétisme . . . . . 103

Pages.

*B.* Des causes externes compliquées. . . . . 103
§ 1er. De l'air atmosphérique . . . . . *ib.*
§ 2. Des saisons . . . . . 106
§ 3. Du climat. . . . . 107
§ 4. Des habitations . . . . . 112
§ 5. Des objets de vêtement et de couchage . . 113
§ 6. Des applications sur la peau et les orifices muqueux . . . . . 114
§ 7. De l'alimentation . . . . . 116
§ 8. Des facultés intellectuelles et affectives . . 118
Art. 3. Des causes spécifiques. . . . . 121
§ 1er. De la contagion. . . . . *ib.*
§ 2. Des miasmes. . . . . 125
§ 3. Des venins . . . . . *ib.*
§ 4. Des poisons . . . . . 126
§ 5. Des constitutions médicales . . . . . 127
§ 6. Des parasites. . . . . 129
CHAPITRE III. — DES MANIFESTATIONS DES MALADIES ET DE LA MANIÈRE DE LES INTERPRÉTER. . . . . 131
Art. 1er. Symptomalogie. . . . . 135
Art. 2. Séméiologie. . . . . 140
Art. 3. Des indications curatives. . . . . 143
§ 1er. De l'indication fondamentale . . . . . 144
§ 2. Des indications accessoires . . . . . 147
§ 3. Des indications occasionnelles . . . . . *ib.*
§ 4. Des indications symptomatiques . . . . . 148
§ 5. De l'indication vitale . . . . . 150
CHAPITRE IV. — DE LA PROGNOSE OU PRÉVISION DE L'ISSUE DES MALADIES. . . . . 153
CHAPITRE V. — DE LA THÉRAPEUTIQUE OU TRAITEMENT DES MALADIES. . . . . 157
Art. 1er. Des méthodes thérapeutiques . . . . . 158
§ 1er. De la méthode expectante et agissante . . *ib.*
§ 2. De la méthode rationnelle et empirique. . 159
Art. 2. Des moyens thérapeutiques. . . . . 161
§ 1er. De la thérapeutique hygiénique . . . . 162
§ 2. De la thérapeutique pharmaceutique. . . . 169
**DEUXIÈME PARTIE. — PROFESSION** . . . . . 173
VOCABULAIRE des principaux mots techniques employés dans cet aperçu . . . . . 205

=INV.2295=